# LA TABLE RONDE

*AVRIL 1956*



SOMMAIRE

## SOMMAIRE



## ACTUALITÉS



## L'AGENDA DE LA TABLE RONDE

## *Le mont Sinaï*

Le mont Sinaï, la montagne sur laquelle Dieu a marché, brillait dans mon esprit depuis plusieurs années. La mer Rouge, l'Arabie Pétrée, le petit port de Raïtho, la longue marche à dos de chameau dans le désert, les pérégrinations dans les montagnes terribles et inhumaines que les Hébreux ont traversées en gémissant et enfin, le monastère sacré élevé à la place où apparut le « buisson ardent », autant de lieux et d'exploits que, longtemps égaré dans les grandes villes, j'ai désiré ardemment voir et accomplir.

La Galilée avec sa grâce idyllique, ses montagnes harmonieuses, la mer bleue et le charmant petit lac, s'étend derrière les épaules de Jésus ; souriante, elle lui ressemble, comme une mère à son fils.

La Galilée est un commentaire simple et lumineux au bas du texte du Nouveau Testament. Dieu s'y révèle pacifique, frugal, joyeux comme un homme bon.

Cependant, l'Ancien Testament m'a toujours remué plus profondément, ayant beaucoup plus de résonance en mon âme. En lisant ce livre cru, plein de vengeance et de foudres, qui fume quand on le touche comme la montagne où Dieu descendit, je frémissais du désir d'aller toucher et voir de mes propres yeux les lieux abominables où il est né.

Je n'oublierai jamais la conversation brève et fougueuse que j'eus un jour dans un jardin, avec une femme. Je disais :

— J'ai horreur des chants, de l'art et des livres. Tout cela me paraît insipide et vain. C'est comme si, pour calmer votre faim, on vous donnait, au lieu de pain et de viande, le menu du déjeuner et que vous le mastiquiez à la manière d'une chèvre.

Je parlai ainsi, irrité. La femme devant moi était pâle avec les pommettes saillantes et la bouche large d'une paysanne russe. Je poursuivis :

— Voilà comment nos âmes épuisées rassasient leur faim aujourd'hui, comme des chèvres !

Elle me répondit en riant :

— Vous me parlez avec colère, mais je pense comme vous. Il n'existe qu'un seul livre qui ne soit pas vain ; il ruisselle de sang, il est fait de chair et d'os : c'est l'Ancien Testament. L'Évangile n'est qu'une camomille pour les simples et les malades. En vérité, Jésus fut une brebis qui se laissa égorger à Pâques, sur l'herbe verte, sans résistance, en bêlant. Jéhovah, lui, est mon Dieu. Lourd comme un barbare venant d'un désert terrifiant, une hache à la ceinture. Avec cette hache, il ouvre mon cœur et y pénètre.

Peu après, elle ajouta plus bas :

— Vous rappelez-vous comment il parle aux hommes? Avez-vous vu comme les montagnes et les hommes s'effondrent dans ses paumes? Comment s'ébranlent les royaumes sous son pied? L'homme crie, pleure, résiste, se cache derrière les pierres, descend dans les trous, s'efforçant de fuir, mais Jéhovah est enfoncé dans son cœur comme un poignard.

Dès cet instant naquit en moi le désir de connaître le berceau de ce Dieu farouche et d'y entrer comme on entre dans la tanière d'un lion.

Ce matin, en apercevant l'Arabie Pétrée et au loin les montagnes qui se dressaient, fumantes dans le soleil, j'ai tressailli de joie et de peur.

Raïtho, le port de Sinaï. Un port ouvert, la mer bleue, quelques maisons le long du rivage, quelques caïques peints en jaune, rouge et noir.

Sérénité. Les montagnes d'un bleu pâle, la mer à l'odeur de pastèque fraîche. Mon compagnon, le peintre Kalmouk, se tourna vers moi et me dit :

— Nous nous sommes trompés. C'est dans une île grecque que nous arrivons. A Sifnos.

Mais derrière, on apercevait des palmiers, deux chameaux apparurent sur le quai, tournèrent la tête vers la mer un instant, se balancèrent un peu, tendirent leurs jambes deux ou trois fois et disparurent parmi les maisons.

C'était l'Arabie Pétrée, rude et assoiffée.

Je regardais le désert qui commence immédiatement après les habitations et je me hâtais. Une barque à une voile vint nous prendre. Nous foulions le sable fin. Nous marchions et notre cœur dansait. Était-ce un rêve? Le sable était plein de grands coquillages, les célèbres coquillages de la mer Rouge. Les maisons étaient faites d'arbres pétrifiés de la mer, de coraux, d'éponges pétrifiées, d'étoiles de mer et d'énormes coquilles. La peau basanée des hommes, sous leurs burnous blancs, brillait. Une petite fille couleur chocolat jouait sur la plage blanche ; elle portait un vêtement de la couleur éclatante des bougainvillées. Quelques maisons européennes en

bois, avec des vérandas et des jardins de poupée entourés de vieilles boîtes de conserve. Dans ce chaud paysage arabe, une fausse note : deux Anglaises blondes assises sur un balcon vert.

Une grande place déserte et tout autour, des rangées de baraques en bois. A Raïtho, a lieu chaque année, la Grande Quarantaine des Musulmans revenant de La Mecque et à cette époque plusieurs milliers d'hommes se pressent sur cette immense place.

L'envoyé du mont Sinaï, Tassos, venu nous chercher sur le bateau, nous expliquait comment vivent les hadjis et comment le village s'anime et bourdonne à leur arrivée. Tassos est chrétien, de sang grec ; son grand-père est venu de Corfou à Raïtho. Il parle encore un peu le grec et son bon visage juvénile resplendit de joie en nous accueillant parce que nous sommes des compatriotes. Mais il est assimilé à la terre de sa nouvelle patrie. Son corps, son esprit et son âme appartiennent à l'Arabie.

Nous arrivâmes à la dépendance du monastère de Sinaï. Là, nous devions prendre les chameaux et nous mettre en marche pour la montagne. Une grande cour, des cellules tout autour, l'hospice, les deux écoles grecques : celle des garçons et celle des filles, les magasins, les cuisines et au milieu, l'église.

Le plus grand miracle de ce désert c'est l'Higoumène du monastère, l'archimandrite Théodose. Un cœur chaud et plein d'amour.

Rares sont les Grecs qui viennent ici et l'Archimandrite Théodose, grand, l'air noble, Grec ardent né à Tsesmé en Asie Mineure, nous accueillit comme il aurait accueilli la Grèce.

Tout le cérémonial de l'hospitalité sacrée qui m'est si familier : la confiture, l'eau fraîche, le café, la table dressée, la nappe blanche et odorante, la joie brillant sur les visages de ceux qui servent l'étranger...

On voyait scintiller la mer Rouge par la fenêtre. En face, au loin, se profilaient, noyées dans la lumière, les montagnes de Thébaïde. L'Higoumène et moi nous parlions des « soixante et dix palmes » mentionnées dans l'Écriture et que les Hébreux avaient trouvées dans ce village après avoir traversé la mer Rouge... Je l'interrogeai ensuite sur les « douze fontaines d'eaux » comme si je lui demandais des nouvelles de parents expatriés. Toutes ces questions bibliques s'accordaient harmonieusement avec le désert environnant et les montagnes des grands ascètes.

Et quand on me dit que la palmeraie existait encore, que

les fontaines coulaient toujours, je me sentis heureux.

J'ai bien souvent connu des bonheurs pareils dans ma vie. Après une longue marche, un verre d'eau fraîche, un bon toit, un cœur humain qui vit inconnu dans un coin de la terre, chaud, inépuisé, dans l'attente de l'étranger.

Et quand l'étranger paraît sur la route, le cœur bondit, tressaille, se réjouit ; il a trouvé un homme. En hospitalité comme en amour, il est certain que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit.

Tahéma, Mansour et Ahoua, les trois chameliers qui devaient nous guider, étaient arrivés avec leurs burnous de couleur, la tête ceinte d'une couronne de poils de chameau, un grand yatagan à la ceinture. C'étaient des Bédouins souples aux jambes fines, aux petits yeux d'aigle. Ils nous saluèrent en posant leurs mains sur leurs poitrines, leurs bouches puis leurs fronts. Chacun d'eux tirait son chameau chargé de vivres, d'une tente, de lits de camp et de couvertures pour le voyage, le tout formant une sorte de tour sur son dos. Nous devions passer trois jours et trois nuits dans le désert.

Nous apprîmes quelques mots d'arabe, les plus indispensables pour cette vie en commun de trois jours avec les Bédouins : le feu, l'eau, le pain, Dieu et le sel.

Les chameaux s'agenouillèrent en blatérant. Leurs yeux brillaient, beaux, sans bonté, vindicatifs. Leurs harnais étaient garnis de pompons de poils orangés et noirs.

— Donnez quelques dattes aux chameaux pour leur sucrer la bouche ! ordonna l'Higoumène.

Le diacre Polycarpos, un blond Chypriote, apporta les dattes et les distribua aux Bédouins et aux chameaux.

Nous partîmes. Bientôt, nous nous enfoncions dans le désert.

Il commence à peine au-delà du domaine du couvent de Raïtho, gris, interminable, aride.

Le rythme ondoyant et patient du chameau gagne le corps, le sang épouse la cadence de l'animal et avec le sang, l'âme de l'homme. Le temps, confiné et avili par la conception occidentale, se libère ici de ses subdivisions géométriques. Avec le bercement du « vaisseau du désert », le temps abolit ses frontières mathématiques et devient une substance fluide et indivisible, un vertige léger et secret qui transforme la pensée en rêverie et en musique.

Ainsi abandonné à ce rythme pendant de longues heures je comprenais pourquoi les Orientaux lisent le Koran en se balançant d'avant en arrière. C'est ainsi qu'ils communiquent à leur âme le mouvement monotone et perpétuel qui les conduit à ce grand désert mystique : l'extase.

Nous avançâmes dans le désert, cinq heures durant ; le soleil se coucha. Nous étions enfin arrivés au pied de la montagne. Tahéma qui allait devant, s'arrêta et donna le signal. Nous allions camper là.

— Krrr ! Krrr ! firent les guides du fond de leur gorge et les chameaux, haletants, plièrent avec peine leurs pattes de devant, puis se laissèrent tomber sur celles de derrière avec fracas, comme des maisons qui s'écroulent.

Nous les déchargeâmes et dressâmes la tente, tous ensemble. Ahoua courut ramasser quelques petits morceaux de bois et nous allumâmes du feu ; Mansour sortit la casserole, le beurre, le riz et se mit à préparer le repas.

Le froid du désert devenait cuisant. Nous prîmes place autour du feu ; Kalmouk se mit à dessiner différents animaux sur un papier et demanda :

— Phi kaplan? (Y a-t-il des lions?)

Et les Bédouins, consternés comme des enfants à la vue du lion dessiné, s'écrièrent :

— Phi ! Phi !

— Phi Taabin? (Y a-t-il des serpents?)

— Phi ! Phi !

Cependant, Tahéma mélangeait avec de l'eau une farine de maïs mousseuse. Il l'aplatit dans la poêle avec ses mains noirâtres aux doigts effilés et la fit cuire comme une fouace.

L'odeur du pilaf se répandit dans l'air. Nous nous assîmes et mangeâmes tous ensemble. Nous fîmes du thé, nous fumâmes et bavardâmes encore un peu puis, le feu ayant beaucoup baissé, nous nous tûmes.

Une joie mystérieuse dominait mon âme. Je m'efforçais de discipliner en moi tout ce romantisme : le désert, l'Arabie, les tentes, les Bédouins — et je raillais mon cœur qui se troublait et battait fort.

Je m'allongeai sous la tente et fermai les yeux ; la faible et indiscernable rumeur du désert se déversa dans mon esprit. Couchés dehors, les chameaux ruminaient et j'entendais moudre leurs mâchoires... Le désert tout entier ruminait, comme un chameau.

Le lendemain, à l'aube, commença la marche dans les montagnes. Montagnes désertes et arides qui haïssent l'homme et le repoussent. De temps en temps, une perdrix sauvage aux plumes grises cognait ses ailes contre les rochers noirs avec un bruit métallique. De temps en temps, un corbeau tournoyait au-dessus de nous comme s'il voulait nous sentir avant de prendre une décision.

Tout le long du jour, le rythme du chameau, la chanson monotone et berceuse de Tahéma, le soleil qui s'abattait

sur nous comme du feu, faisant vibrer l'air au-dessus des pierres et de nos têtes.

Nous suivions le chemin qu'avaient emprunté les Hébreux fuyant l'Égypte, il y avait de cela plus de trois mille ans.

Ce désert que je traversais fut le terrible laboratoire où la race d'Israël connut la faim et la soif, où elle gémit et mûrit.

D'un œil avide, je regardais les rocs, un par un, je suivais la route sinueuse dans le ravin étroit et gravais dans mon esprit toutes ces chaînes de montagnes enflammées.

Un jour, sur un rivage grec, je m'en souviens, je pénétrais pendant de longues heures dans une grotte pleine de lourdes stalactites et d'énormes phallus de pierre qui rutilaient à la lumière de la torche. Cette grotte était l'ancien fourreau d'une grande rivière qui avait changé son cours. Le ravin que je traversais ce jour-là sous le soleil, brillait pareillement dans mon esprit : *Jéhovah, le Dieu inexorable, avait creusé ces chaînes de montagnes pour passer.*

Avant de traverser ce désert, le visage de Jéhovah manquait de consistance, car son peuple lui-même ne s'était pas encore affirmé. Les Éloïms étaient diffus dans l'air. Ils n'étaient pas un seul être, mais des esprits innombrables, anonymes et invisibles. Les Éloïms donnaient au monde un souffle de vie ; ils enfantaient, fécondaient les femmes, tuaient, descendaient sur la terre comme des éclairs ou des coups de foudre. Ils n'avaient pas de patrie, ils n'appartenaient à aucun pays, à aucune race.

Mais avec le temps, ils s'incarnaient et montraient leur préférence pour certains lieux élevés comme les grands rochers. Les hommes enduisaient d'huile ces rochers, leur offraient des sacrifices, les arrosaient de sang. Ce qu'ils avaient de plus cher, ils devaient l'offrir au dieu pour l'apaiser. Ils lui sacrifiaient leurs fils aînés ou leurs filles uniques.

Lentement, avec les siècles et une vie plus facile, la race s'adoucit et se civilisa. Dieu lui aussi s'adoucit et se civilisa : on ne lui offrait plus d'hommes en sacrifice, mais des animaux. On lui donna peu à peu des aspects abordables : veau d'or, sphinx ailé, serpent ou faucon.

C'est ainsi, dans la limoneuse et pacifique Égypte, que le Dieu des Hébreux commença à s'amollir.

Mais soudain, arrivèrent les Pharaons hostiles qui, arrachant les Hébreux à leurs champs prospères, les jetèrent loin dans ce désert d'Arabie. Alors commencèrent la faim et la soif, les gémissements et les séditions. Assoiffés, affamés, les Juifs avaient dû s'arrêter quelque part près d'ici et crier :

« Ah ! que ne sommes-nous morts par la main de l'Éternel au pays d'Égypte, quand nous étions assis près des potées

de chair, quand nous mangions notre saoul de pain! »

Et Moïse, désespéré, irrité, levait les bras et criait à Dieu : « Que ferai-je à ce peuple ingrat? Il s'en faut peu qu'ils ne me lapident ! »

Et Dieu, toujours penché au-dessus de son peuple, écoutait. Parfois, il leur envoyait des cailles et des mannes et il les nourrissait. Parfois, il leur envoyait le glaive et il les décimait.Chaque jour son visage devenait plus farouche, chaque jour il se rapprochait de son peuple. La nuit, il devenait une colonne de feu qui guidait les Hébreux ; le jour, une colonne de fumée. Les Lévites se pressaient dans l'Arche du Testament et le laissaient à terre. Ainsi, aucun étranger n'osait approcher.

Le visage de Dieu se concentrait, se durcissait et prenait l'aspect d'Israël : il s'affermissait. Il ne s'agissait plus d'esprits anonymes, invisibles et sans patrie répandus dans l'air. Ce n'était plus le Dieu de toute la terre, c'était Jéhovah, le Dieu d'une seule race, la race des Hébreux — dur, vindicatif, sanguinaire, car Il traversait des moments difficiles, se battant contre les Égyptiens, les Hamaléchites, les Madianites et contre le désert. En souffrant, intriguant et tuant, Il devait vaincre et trouver le salut.

Ce ravin inhumain que je traversais, sans arbres, sans eau, était le terrible fourreau de Jéhovah. Il était passé par là en mugissant.

Comment peut-on connaître la race des Hébreux sans avoir traversé et vécu ce désert terrible? Durant trois jours interminables, nous le parcourûmes à dos de chameau. La gorge brûle de soif, les tempes battent, l'esprit chancelle à suivre le ravin, sinueux et brillant, comme un reptile. Comment une race qui, pendant quarante ans, fut forgée dans cette fournaise, peut-elle mourir? Moi qui aime cette race inexorable, je me réjouissais de voir les terribles rochers où naquirent ses vertus : la volonté, la patience, l'entêtement, la résistance — et par-dessus tout, un Dieu, chair de leur chair, auquel ils criaient : « Donne-nous à manger! Tue nos ennemis! Donne-nous la Terre promise! » Et ils l'obligeaient par la force à obéir.

Grâce à ce désert, les Hébreux vivent toujours et dominent le monde par leurs vertus. Aujourd'hui — période transitoire de colère, de vengeance et de violence, les Hébreux sont de nouveau le peuple élu du Dieu terrible de l'exode de la « terre de servitude ».

Ce jour-là, vers midi, nous devions atteindre le monastère de Sinaï. Nous nous trouvions déjà sur le plateau Madiam, à une hauteur de plus de 1 500 mètres. La veille, nous avions

campé dans un cimetière musulman, notre tente plantée devant la tombe du Cheikh.

Nous nous réveillâmes à l'aube. Il faisait un froid intense, la neige avait recouvert notre tente, le plateau était entièrement blanc. Nous arrachâmes le toit d'une vieille cabane et allumâmes du feu. Quelle joie ! Les flammes montaient, pareilles à des langues ; nous nous assîmes tout autour pour nous réchauffer. Les chameaux s'approchèrent, eux aussi, le cou tendu au-dessus de nous. Nous bûmes du raki de dattes, préparâmes du thé, les Bédouins étendirent une petite natte sur la neige, s'y agenouillèrent et se mirent à prier, tournés du côté de La Mecque.

Leurs visages purs, brûlés par le soleil, plongeaient avec extase dans leur dieu simple et primitif. Ils rayonnaient. Je regardais avec un profond respect ces trois corps éprouvés et affamés se réjouir et se rassasier. Mansour, Tahéma et Ahoua étaient montés au ciel. Je sentais que le Paradis, s'étant ouvert un instant, ils y étaient entrés : leur Paradis à eux, le Paradis des Musulmans, le Paradis des Bédouins.

« Du soleil, une verte prairie, de jeunes chameaux, des brebis paissant, des tentes tissées avec du poil de chameau teint, des femmes portant des anneaux d'argent aux chevilles, fardées au henné et au kohol, avec deux faux grains de beauté sur la joue, en train de bavarder sur le seuil des tentes. Les mets fument : du riz, du lait, du pain blanc, une poignée de dattes. Tout près, une cruche d'eau fraîche. Et les trois plus grandes tentes, les trois plus rapides chameaux, les trois plus belles femmes sont les tentes, les chameaux et les femmes de Mansour, Tahéma et Ahoua... »

Quand, à la fin de la prière, le Paradis se referma, quand ils se trouvèrent à nouveau sur le plateau de Madiam et nous virent assis autour du feu, les trois Bédouins reprirent patiemment leur modeste labeur terrestre et s'installèrent à côté de nous, en silence. Kalmouk s'était levé et jouait avec la neige ; j'étendis la main vers Tahéma qui se trouvait à ma droite et dis en arabe la célèbre phrase du Koran : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète ! » Tahéma tressaillit comme si j'avais découvert son secret. Il me regarda, rayonnant de joie et me serra la main.

Nous nous mîmes en route. Kalmouk et moi, nous allions à pied, car il faisait froid et nous étions pressés. Nous ne pouvions plus supporter le rythme lent et patient des chameaux.

Les montagnes abruptes de granit vert et rouge se déroulaient merveilleusement devant nous. Parfois, un oiseau passait, petit et noir, avec une tête ronde et blanche. Kalmouk le nomma Jockey.

Une file de chameaux apparut au bout de la route et brilla un instant comme un bas-relief sur la poitrine rouge de la montagne.

Nous nous arrêtâmes un peu. Les Bédouins qui arrivaient nous souhaitèrent la bienvenue avec ce salut cordial :

— Selam alekoum ! (Paix sur vous.)

Ensuite, comme ils atteignaient nos guides, nous les vîmes se saisir les mains, se pencher sur les épaules les uns des autres, joue contre joue et se saluer longuement à voix basse.

Durant notre marche de trois jours, nous avons souvent assisté à ces rencontres cordiales : les Bédouins qui s'abordent dans le désert, se penchent l'un sur l'épaule de l'autre en se tenant les mains serrées tandis que commence ce dialogue simple et vieux comme le monde :

— Comment vas-tu? Comment va ta femme? Comment va ton chameau? D'où viens-tu? Où vas-tu?

Et lorsque l'un a fini de répondre, il se met à poser les mêmes questions. Alors commencent les réponses de l'autre. A chaque instant, on distingue les mots « selam » (paix) et Allah et cette rencontre revêt le sens profond et sacré que devrait toujours revêtir une rencontre d'hommes.

C'est avec émotion que je regarde les enfants du désert aux coutumes millénaires, aux âmes simples. De quoi vivent-ils? Quelques dattes, une poignée de maïs, une tasse de café leur suffit. Leur corps est rongé, sans forces, leurs jambes sont maigres et nerveuses comme celles des chèvres, leurs yeux et leurs oreilles, des plus aigus.

Depuis des milliers d'années, leur vie n'a pas changé. Le chef de la tribu, le Cheikh au burnous rouge, les juge, les condamne ou les acquitte selon la loi des Bédouins. Leur respect de la propriété est un sentiment religieux. On peut laisser n'importe quoi dans le désert à condition de tracer un cercle tout autour. L'espace circonscrit devient inviolable.

Ils habitent toujours sous des tentes. Ils construisent des petites bâtisses provisoires qui ne leur servent pas d'habitation, mais de resserres. Ils y emmagasinent toutes leurs modestes richesses : farine, riz, café, sucre, tabac. Ils partent en voyage et laissent leur porte ouverte pendant des mois. Leurs resserres restent inviolées.

Si on mange des dattes dans une palmeraie étrangère, il faut en laisser les noyaux en tas sous l'arbre. Ainsi, le propriétaire des dattiers est content, il considère qu'il a fait du bien à un passant affamé. Mais s'il trouve les noyaux éparpillés, loin de l'arbre, le voleur, une fois découvert, est puni

très sévèrement. On se venge sur ses chameaux et ses chèvres.

Ce sont les hommes les plus pauvres et les plus hospitaliers du monde. Ils ont faim, mais préfèrent ne pas manger pour avoir toujours, dans leur tente, quelque chose à offrir à l'étranger. Ils ont faim, mais jamais ils ne mendient. Ainsi, à Raïtho, on m'a raconté qu'une jeune Bédouine regardait un jour des touristes en train de manger. Ceux-ci lui offrirent quelques morceaux de leur repas, mais par fierté, elle refusa. Soudain, elle s'écroula, évanouie.

Le grand amour du Bédouin est son chameau. Je voyais les oreilles délicates de Tahéma, d'Ahoua et de Mansour frémir au moindre soupir de leurs bêtes. Ils s'arrêtaient, arrangeaient le harnais, tâtaient le ventre, arrachaient toute l'herbe sèche qu'ils pouvaient trouver et nourrissaient le chameau. Le soir, ils le dessellaient, étendaient une serviette par terre et nettoyaient sa mangeoire, tout doucement.

Une vieille chanson arabe vante avec des images d'un expressionnisme hardi ce compagnon bien-aimé du Bédouin.

« Le chameau avance en foulant le sable. Il est solide comme les planches d'un lit de mort. Ses cuisses sont fermes et ressemblent à une haute porte de citadelle. Sur ses flancs, les traces des cordes ressemblent à des lacs sans eau, pleins de cailloux. Son crâne est dur comme une enclume. Tu le touches et tu crois toucher une lime. Il est pareil à un château d'eau qu'un architecte grec aurait construit et recouvert de tuiles au sommet ! »

Nous avions laissé les chameaux en arrière et escaladions la montagne avec hâte, car nous désirions ardemment atteindre le monastère. Un peu d'eau dans un creux, quelques palmiers, une cabane de pierre. Plus loin, une croix de fer dressée au sommet d'un rocher. Nous approchions.

Et soudain, perché sur une hauteur, Kalmouk cria, les bras levés triomphalement :

— Nter ! (Le monastère !)

En bas, sur une étendue plate entre deux hautes montagnes, apparut, entouré de murailles comme une forteresse, le célèbre monastère de Sinaï. Le but de notre longue marche. J'avais beaucoup désiré cet instant et maintenant que je tenais en mes mains le fruit de ce grand effort, je me réjouissais calmement. Je ne me pressais pas.

Durant quelques secondes, une force mystérieuse me poussa à retourner en arrière. La rude joie de ne pas récolter, de ne pas goûter le fruit de mon désir, me traversa comme un éclair. Mais soudain, un vent léger se mit à souffler, tout imprégné du parfum des arbres en fleur. Des amandiers,

peut-être. L'homme vainquit en moi et j'avançai. Kalmouk courait devant en chantant.

Déjà nous distinguions bien le monastère, ses murailles, ses tours, son église, son cyprès. Nous atteignîmes les jardins. Mon cœur tressaillit, surpris et joyeux. Je me hissai au-dessus de la haie et vis briller dans le soleil, en plein désert, des oliviers, des orangers, des noyers, des figuiers et de gigantesques et divins amandiers en fleur. Il faisait une douce chaleur, l'air sentait bon et on entendait le bourdonnement des petits insectes au travail.

Je jouissais longuement de ce visage de Dieu — visage riant qui chérit l'homme, visage fait de terre, d'eau et de sueur humaine.

Durant trois jours, j'avais côtoyé son autre visage, terrible celui-là, sans fleurs, fait de granit. Je disais : voici le Dieu véritable, le feu dévorant, la pierre que les désirs humains ne peuvent briser. Penché au-dessus de la haie, vers le jardin fleuri, je comprenais ces paroles de l'ascète :

« Dieu est tressaillement et douce larme. »

« Les miracles sont de deux sortes, dit Bouddha. Ceux du corps et ceux de l'âme. Je ne crois pas aux premiers, mais je crois aux seconds. »

Le monastère de Sinaï est un miracle de l'âme.

Depuis quatorze siècles, autour d'un puits, au milieu d'un désert peuplé de tribus rapaces de langues et de religions différentes, ce monastère résiste comme une forteresse aux forces naturelles et humaines qui l'assaillent.

La vue des amandiers en fleur du monastère, après notre marche de trois jours dans le terrible désert, fit bondir mon cœur. Ici, pensais-je, existe une conscience humaine supérieure, ici la vertu humaine domine le désert.

Maintenant, j'erre sur les remparts du monastère et je m'oriente. Je me trouve au milieu des montagnes bibliques au milieu des paysages élevés de l'Ancien Testament. A l'est, devant moi, se dresse le Mont de la Science où Moïse cloua le serpent de cuivre. Derrière la montagne, le pays des Hamaléchites et les chaînes rocheuses d'Amourrou. Vers le nord, s'étend le désert de Kédar, l'Édom et les montagnes Théman jusqu'au désert de Moab. Au sud, le promontoire de Faram et la mer Rouge. Enfin, vers l'ouest, se dresse la chaîne des montagnes de Sinaï, le sommet sacré où Dieu parla à Moïse et plus loin, la Sainte-Catherine.

Au milieu de ces montagnes, à une hauteur de 1 500 mètres, le monastère de Sinaï est bâti comme une forteresse, carré, avec de hauts remparts, des tours et des meurtrières. Je regarde la grande cour, en bas. L'église se trouve au milieu

et à côté d'elle, une petite mosquée. Le croissant se mêle fraternellement à la croix. Tout autour, couverts de neige, miroitent les cellules, les réserves et l'hospice.

Trois moines se chauffent au soleil. Dans le grand silence du matin, leurs paroles résonnent clairement ; l'un d'eux raconte les merveilles qu'il a vues en Amérique : des bateaux, des ponts, des machines, des femmes. Un autre explique comment on fait cuire les agneaux à la broche dans son pays et le troisième parle des miracles de sainte Catherine — comment les anges l'enlevèrent et la transportèrent d'Alexandrie jusqu'au sommet qui porte son nom et comment on peut voir encore l'empreinte de son corps sur les pierres.

Le jardin du monastère brille dans la neige et le soleil. Les oliviers murmurent doucement, les oranges luisent dans leur feuillage vert sombre, les cyprès noirs se dressent, pareils à des ascètes. A tout cela, vient s'ajouter un contact qui fait frémir : lentement, par souffles rythmés, comme une respiration, le parfum des amandiers en fleur vient mettre les narines en émoi ; les narines et l'esprit.

Je me demande comment cette forteresse monastérienne a pu résister pendant tant de siècles à ces funestes souffles du vent printanier et comment elle ne s'est pas écroulée par un beau printemps. Cette phrase du rude ascète que fut saint Antoine émeut mon cœur depuis des années, tant elle exprime de profonde douleur humaine :

« Si, assis dans le désert, reposant ton cœur, tu entends soudain la voix d'un moineau, alors ton cœur perd sa tranquillité première. »

Un petit moine de dix-huit ans au teint pâle, monta au sommet de la tour où je me trouvais. Nous bavardâmes. Il était originaire de Crète. Ses yeux étaient entourés d'un cerne bleu, le soleil faisait briller un épais duvet sur ses joues.

Puis un vieillard de quatre-vingts ans environ, haletant, doux, tranquille, sortit d'une trappe ouverte dans la tour. Il n'avait plus la force de désirer ni le bien ni le mal. Ses entrailles étaient telles que Bouddha le veut : vides.

Nous nous assîmes tous les trois au soleil, sur un long banc. Le moinillon sortit quelques dattes de son sein et nous les distribua.

Le vieillard posa la main sur son genou et se mit à me raconter comment fut construit le monastère et tous les combats qu'il dut livrer pendant de longs siècles. Comme j'étais assis au soleil au milieu de ces montagnes irréelles, son histoire m'apparut simple et vraie comme un conte :

— C'est autour du puits où les filles de Jethro venaient abreuver leurs moutons et juste à l'endroit où se trouvait

« le buisson ardent » que Justinien fit élever le monastère.
D'autre part, l'empereur envoya deux cents familles chrétiennes de Pont et d'Égypte s'installer aux alentours pour le servir et le défendre.
Un siècle plus tard, Mahomet vint au monde. Il passa par le mont Sinaï. L'empreinte du pied de son chameau est encore visible sur une pierre rouge. Il entra aussi dans le monastère. Les moines lui firent de grands honneurs. Mahomet fut satisfait et leur légua le célèbre Testament, l'*Aktinamet,* lequel existe encore, écrit en lettres koufiques sur une peau de chevreuil portant en guise de sceau l'empreinte de la paume du prophète.
Dans ce testament, Mahomet cède de grands privilèges aux moines de Sinaï. « Si un moine de Sinaï se réfugie en montagne ou en plaine, dans une caverne ou dans une vallée, dans un désert de sable ou dans une mosquée, je serai près de lui et le préserverai de tout mal. Je le défendrai, où qu'il soit, sur terre ou sur mer, à l'est ou à l'ouest, au nord ou au sud. Les hommes qui, dans ces montagnes et ces lieux bénis, se sont consacrés à l'adoration, n'auront pas l'obligation de payer les taxes ou le dixième de la récolte ; ils ne seront pas recrutés et ne paieront pas la capitation. Qu'on ne les importune pas, car l'aile de la miséricorde descend d'eux. »
Pourtant, durant des siècles, le monastère a beaucoup souffert. Les esclaves, devenus musulmans, harcelaient les moines pour avoir des vivres et de l'argent. Les tribus sauvages des Bédouins l'attaquaient pour le piller. La grande porte demeurait fermée et les moines gagnaient le jardin par un chemin souterrain ; les portes de fer basses et les couloirs sombres existent encore. L'entrée et la sortie se trouvaient à une hauteur de sept aunes. C'est par là que l'on hissait ou faisait descendre les hommes et les objets, à l'aide d'une poulie.
Maintenant, les temps héroïques ont passé. Les esclaves se sont un peu adoucis, les Bédouins ont cessé leurs attaques, la grande porte reste toujours ouverte.
Le vieillard parlait et, ému, j'écoutais cette faible voix d'outre-tombe animer les murailles byzantines, peupler l'air de saints et de martyrs. Près de moi, l'éphèbe crétois, écoutait l'admirable légende dorée, extasié, pâle, bouche bée. En bas, dans la cour, des moines bavardaient tranquillement. D'autres surveillaient et pesaient le maïs qu'avaient apporté les Arabes. Par la porte ouverte de la cuisine, on apercevait une table couverte de grands homards rouges qui brillaient. On les avait pêchés la veille au soir dans le golfe d'Akaba. Le Père Pahomios, assis sur le seuil de sa cellule et enveloppé dans

une couverture, était en train de dessiner un grand coquillage.

Je retrouvais le rythme familier de la vie monastique et cela bouleversait mon cœur.

Je me levai et descendis sur la grande terrasse. Les Pères ramassaient la neige, faisaient des boules et s'amusaient comme des enfants. Ils étaient heureux parce qu'il avait neigé et que l'herbe allait pousser dans le désert. Les moutons et les chèvres mangeraient et les hommes subsisteraient.

Quelques esclaves vinrent s'asseoir au pied du monastère. Ils fumaient et parlaient bruyamment avec de grands gestes. Arrivèrent des femmes aux pieds nus enveloppées dans de grandes milayas noires et sales. A partir du nez, le bas de leurs visages était couvert de petites chaînes ornées de monnaies d'argent et de coquillages. Leurs cheveux, attachés en un chignon pointu au-dessus du front, dépassaient comme le pommeau d'une selle. Chacune d'elles ouvrit rapidement sa milaya et en sortit un bébé qu'elle déposa sur les pierres.

Les enfants se rassemblèrent sous la muraille du monastère, les mains tendues. Tous attendaient l'ouverture du guichet, d'où on allait leur jeter leur ration de vivres quotidienne : trois petits pains pour les hommes, deux pour les femmes et les enfants. Ils doivent venir la chercher eux-mêmes ; quittant leurs cabanes, ils marchent pendant des heures sous le soleil brûlant ou dans la neige. C'est ainsi qu'ils vivent. Ils ramassent aussi des sauterelles. Ils les laissent sécher et les broient pour en faire du pain.

L'archevêque, le « Seigneur du Désert », se penche, souriant, au-dessus de la muraille et lance aux enfants des bonnets de couleur dont il leur fait cadeau. Les petits Arabes hurlent de joie, saisissent le présent inespéré qui leur tombe du ciel et peu après, les durs crânes noirs étincellent, jaunes, rouges, verts, ornés d'un pompon au sommet.

Je regarde mes frères lointains avec émotion. Voici des siècles qu'ils errent autour de ces murailles byzantines d'où on leur jette, comme des pierres, ces petits pains de son. Ils vivent et meurent en servant et menaçant le monastère.

Les moines me racontent les coutumes primitives et patriarcales de ces Arabes. Depuis des milliers d'années, rien n'a changé. Ils vivent, se marient et meurent comme au temps de Jethro le beau-père de Moïse.

Comme à cette époque, seules les jeunes filles gardent les moutons. Personne ne les dérange. Quand deux jeunes gens s'aiment, ils partent secrètement la nuit et s'en vont dans la montagne. Le garçon joue de la flûte, la jeune fille chante, mais ils ne se touchent pas.

Quand le jeune homme veut la demander en mariage, il va s'asseoir devant la tente du beau-père et attend que la jeune fille rentre du pâturage. Lorsqu'elle arrive, il se lève et jette sur elle son burnous.

Quand le mariage doit être décidé, et que le fiancé doit acheter la fiancée, les deux beaux-pères prennent une feuille de dattier et la tirent chacun de son côté pour se la partager. Le père de la fiancé dit :

— Je veux 1 000 livres pour ma fille.

Souvent le jeune marié n'en possède pas une seule. Mais les Bédouins sont fiers et tiennent à accomplir tout le cérémonial qui entoure le mariage.

Dès que le beau-père dit : 1 000 livres, le Cheikh se lève et dit :

— Ta fille vaut même 2 000 livres. Et le fiancé veut les donner. Mais pour me faire plaisir, fais-lui don de 500 livres.

Le beau-père répond :

— Pour te faire plaisir, Cheikh, je lui fais don de 500 livres.

Alors, les autres parents se lèvent :

— Pour me faire plaisir, fais-lui don de 100 autres livres. Et encore 100 autres, et encore 100 autres, 50, 20...

Jusqu'à ce que le prix descende à une livre. A ce moment, les femmes qui broient le maïs poussent de l'intérieur une sorte de croassement :

— Lou-lou-lou-lou !

Alors, le beau-père se lève et dit :

— Pour faire plaisir aux femmes qui broient le maïs, je donne ma fille pour une demi-livre !

Et pendant la nuit de noces, ils mangent, boivent, gaspillent tous leurs biens.

C'est ainsi que survivent les coutumes du désert, immuables, depuis des milliers d'années.

★

Il est midi. Nous descendons dans le réfectoire. Une salle médiévale, voûtée, avec des lettres gothiques gravées sur les murs de pierre. Elle a dû être construite par les Latins qui, pendant plusieurs siècles, vécurent avec nos moines sur le mont Sinaï.

Le Père Pahomios en a peint les murs avec un ardent amour. Au fond de la salle, existe encore une admirable fresque ancienne représentant le *Jugement dernier* et au-dessous, la *Sainte Trinité :* trois anges dont les ailes protègent le couple théogène : l'homme et la femme.

Nous nous assîmes à la grande table oblongue. A un bout, se tenait l'archevêque ; à sa droite et à sa gauche, une ving-

taine de Pères. Le Frère hospitalier Théoklitos, un Crétois joyeux, vif, aux joues colorées ; le sacristain Joachim, un Chiote calme et doux ; l'archimandrite Mathieu, un Chypriote silencieux et noble ; l'économe, originaire de Macédoine ; Pahomios le peintre et tout le reste de la compagnie.

Ils sont environ quarante Pères dont la moitié demeurent au monastère. Les autres se trouvent au loin — en Crète, à Chypre, en Égypte — dans les dépendances du couvent de Sinaï. Ce sont tous des Grecs : six de Crète, six de Chypre, six de Zante, trois du Péloponèse, deux d'Épire et de Chio et les autres d'Eubée, Symi, Lemnos, Céphalonie, Tsesmé, Alatsata, Ténédos, Kydonie, Psara, Karpénissi et Macédoine. La Grèce tout entière !

On apporta les homards, des légumes, du pain et un peu de vin. Les Pères se mirent à manger. Personne ne parlait. Le « lecteur » monta sur la chaire et commença à lire l'évangile du jour : « Le retour de l'enfant prodigue. »

J'ai connu ce rythme de vie pendant de longs mois dans plusieurs monastères. Le repas ainsi réglé prend sa grande et mystérieuse valeur. Un rabbin a dit :

« L'homme vertueux qui mange, libère Dieu qui se trouve dans le pain. »

Le lecteur, avec sa diction nasillarde d'ecclésiastique, lisait l'histoire de l'enfant prodigue : il disait combien celui-ci avait souffert et pleuré, comment il fut réduit à manger des carouges et puis comment un jour, n'y tenant plus, il revint vers son père et depuis lors, ne quitta plus la maison paternelle.

Et moi, au milieu de ce recueillement chrétien, je songeais :

S'il s'agissait d'un autre monastère, parfaitement adapté aux aspirations de l'âme moderne, j'aurais proposé de lire le célèbre complément à la parabole de l'enfant prodigue qu'a écrit un de nos contemporains :

L'enfant prodigue revint à la maison, fatigué, vaincu, désespéré. Le soir, il alla trouver son frère puîné dans la chambre où il reposait et le jeune garçon lui dit :

« — Écoute, sais-tu pourquoi je t'attendais ? C'est avant la fin de la nuit que je pars. »

« Et le prodigue serra son frère dans ses bras, le conseilla, l'engagea à partir, et à se montrer plus courageux que lui :

« — Allons, embrasse-moi. Tu emportes tous mes espoirs. Sois fort. Oublie-nous ; oublie-moi ; puisses-tu ne jamais revenir... »

Ainsi, tandis que je mangeais tranquillement avec les Pères en écoutant la parabole, le fils prodigue de l'Évangile se trans-

formait en moi et je sentais s'ébranler les fondements du célèbre monastère qui me donnait l'hospitalité.

★

Le repas prit fin. Les Pères s'assirent au soleil. Quant à nous, en compagnie de l'archevêque, du sacristain et du Frère hospitalier, nous entrâmes dans l'église.

On est surpris par tant de richesses. L'air est plein de lampes d'argent, l'iconostase se dresse, tout en or ; sur les murs et les colonnes, brillent d'innombrables et précieuses icônes.

Le sacristain ouvre la grande sacristie et entasse devant nous les trésors du monastère : saintes reliques, vêtements sacerdotaux brodés d'or, broderies de perles d'un merveilleux art byzantin, mitres brillantes de pierreries, sculptures sur ivoire, croix précieuses, croix pectorales, crosses d'évêques...

Tous ces ors, toutes ces pierreries dorment depuis tant de siècles dans le désert !

Et chose plus admirable encore : l'église est pleine des plus belles icônes byzantines que j'aie jamais vues. Il s'agit d'un musée hagiographique unique au monde. Dans la partie orientale du Sanctuaire, se trouve une immense mosaïque représentant la *Transfiguration du Christ*. A droite et à gauche, *Moïse parlant à Dieu et recevant les Tables de la Loi*. Au-dessous, les douze apôtres et les dix-sept prophètes et dans chaque coin, Justinien et Théodora.

On allume les cierges, le sacristain se prosterne et ouvre avec une terreur religieuse la châsse où repose le corps de sainte Catherine. La main de la sainte est chargée de bagues, une couronne royale orne sa tête. Ému, Kalmouk enlève sa bague et l'offre à la sainte, avec piété.

Nous arrivons à la chapelle du Buisson ardent. Nous y pénétrons pieds nus, comme Moïse : « Déchausse les souliers de tes pieds, car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte. »

Les dalles sont recouvertes de tapis précieux. Dans la partie orientale, se trouve une merveilleuse mosaïque représentant l'Annonciation. Cette chapelle est consacrée à l'Annonciation, car le « buisson en feu qui ne se consume point » symbolise la Vierge recevant Dieu dans ses entrailles.

Sous l'autel, se trouve la dalle de marbre qui marque l'endroit précis où brilla « le buisson ardent » devant les yeux de Moïse.

« Or, Moïse paissait le troupeau de Jethro son beau-père et l'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu du

milieu d'un buisson. Et voici, le buisson était tout en feu, mais il ne se consumait point. »

Nous entrons dans la bibliothèque. Elle est célèbre pour ses manuscrits grecs, arabes, koufiques et syriaques. Longuement, je me délecte en parcourant des livres anciens, des enluminures, des manuscrits inexplorés pleins de mystère. Qui sait si, dans une de ces traductions arabes, ne se trouve pas quelque œuvre grecque de Sophocle ou d'Eschyle, dont l'original est perdu !...

★

Ce jour-là, riche en impressions, avait rempli mon cœur d'émoi. Les vêtements sacerdotaux, les pierres précieuses, les icônes multicolores, la parabole de l'Enfant prodigue, fondus et mélangés dans le creuset du sommeil, se reconstituaient en prenant des formes monstrueuses.

Cette nuit-là, peu avant l'aube, à l'heure où l'on battait le simandre, je fis ce rêve impie :

Le monastère était envahi par des gitans venus avec leurs instruments, leurs tambourins, leurs chiens et leurs tamis. Ils installaient leurs tentes dans l'église. De l'iconostase au portail d'entrée, ils avaient tendu une corde et suspendu des couvertures rouges et jaunes et des robes mouillées. Les visages sévères des ascètes s'irritaient et de leurs bouches sortaient de longs parchemins ondoyants couverts de lettres rouges :

« Celui qui a vaincu la nature s'est élevé au-dessus de la nature », disait l'un d'eux. A côté de lui, saint Athanase prêchait : « Se révolter contre toute chose, voilà la voie de Dieu. » Et saint Martinien : « Tiens bon, frère, dans le désert, et sauve ton âme ! » Saint Dorothée, monté sur une colonne criait : « Dompte ta chair ! »

Les gitans avaient accroché un tambourin orné de rubans rouges devant l'icône de la Vierge et jeté un jupon jaune soutaché de noir sur le Saint-Suaire. Assise dans la chaire de l'évêque, une vieille aux yeux louches apprenait l'art de lire l'avenir à trois fillettes. Les jeunes battaient du tambour et dansaient ; un vieux jouait du violon avec frénésie. Soudain, tout s'éteignit et il ne resta plus, remplissant les ténèbres, qu'un singe. Accroupi, un bonnet rouge sur la tête, il épluchait tranquillement une grenade pourrie...

★

Nous montons vers le « Sommet sacré » droit comme une tour, où Moïse vit Dieu « face à face » et lui parla. Au loin,

on apercevait la ligne rude des sommets, telle une crinière de sanglier.

Le prophète a dit : « Pourquoi tenez-vous compte des autres montagnes couvertes de verdure, de troupeaux et productrices de fromages? Sinaï est la seule véritable montagne, celle où Dieu descendit, celle où il demeure ! »

Jéhovah, le terrible Cheikh d'Israël, demeure sur cet olympe des Hébreux. Il brûle sur son sommet, comme un feu et la montagne fume. « Donnez-vous garde de monter sur la montagne et d'en toucher aucune extrémité. Quiconque touchera Sinaï, homme ou bête, sera puni de mort ! Quiconque verra le visage de Dieu sera puni de mort ! » Dieu est, comme dit saint Athanase : « Feu divin consumant » et Moïse : « Pince qui porte le charbon ardent de Dieu. »

Jéhovah s'identifie avec le feu. Les Éloïms, ces innombrables esprits qui surveillaient et gouvernaient le monde, se concentrent en un Dieu unique, farouche, jaloux et racial, protecteur d'une seule tribu, celle des Hébreux. Il s'identifie avec le feu ; tout ce qu'on lui jetait, dans le feu, Jéhovah le dévorait. Les hommes offraient à Jéhovah, c'est-à-dire au feu, leurs premiers-nés, fils et filles.

Nous gravissons les 3 100 degrés qui mènent du pied de la montagne au sommet sacré. Derrière moi, venaient le Père Pahomios accompagné de Kalmouk. Les deux peintres conversaient. Simple et cordial, l'ermite se penchait pour écouter l'artiste qui, venant du monde, lui apportait des grandes nouvelles : comment on mélange les couleurs de nos jours, comment les couleurs à l'huile sèchent plus rapidement, quels sont les meilleurs crayons...

Nous passons sous une petite porte voûtée ouverte dans le rocher. Au temps où les hommes, tremblant de peur, n'osaient pas toucher le sommet sacré, un prêtre se tenait là et les confessait : « Celui qui touche la Montagne de Dieu, recommande David, doit avoir les mains innocentes et le cœur pur. Sinon, il mourra. » Aujourd'hui, la porte est déserte, le confesseur est mort, la montagne ne tue plus...

Plus haut, nous passâmes devant la grotte où Élie eut la grande vision. Il y était à peine entré que la voix de Dieu se fit entendre : « Demain, tu sortiras d'ici et tu t'arrêteras devant le Seigneur. Alors, un vent violent passera au-dessus de toi qui pulvérisera les pierres. Mais le Seigneur ne sera pas dans le vent. Après le vent, il y aura un tremblement de terre. Mais le Seigneur ne sera pas dans le tremblement de terre. Après il y aura le feu. Mais le Seigneur ne sera pas dans le feu. Et après le feu, soufflera une douce brise. C'est là que se trouvera le Seigneur ! »

L'Esprit vient toujours ainsi ; après le vent, le tremblement de terre et le feu, vient la douce brise. Aujourd'hui encore, c'est ainsi qu'il vient. Nous traversons la période du tremblement de terre.

Plus haut, Pahomios s'arrêta et nous désigna un rocher :

— C'est ici que se tenait Moïse le jour où les Hébreux se battaient contre les Hamaléchites. Et il arrivait que lorsque Moïse élevait ses mains, Israël était le plus fort ; mais quand il faisait reposer ses mains, les Hébreux prenaient la fuite. Alors, deux prêtres, Aaron et Hur, lui soutenaient les mains l'un deçà et l'autre delà, ainsi jusqu'au soleil couchant. Voilà comment Josué défit Hamalek et son peuple au fil de l'épée.

Toute la montagne portait les traces surhumaines du géant.

Dans l'âme simple de Pahomios, ces légendes prenaient un sens calme, historique, comme s'il parlait d'êtres gigantesques antédiluviens : dinosauriens ou mammouths. Aucun trouble en lui et aucun doute.

Lorsque nous atteignîmes le sommet, mon cœur tressaillit. Jamais mes yeux n'avaient vu un tel spectacle. Devant moi, toute l'Arabie Pétrée avec ses montagnes d'un bleu sombre ; plus loin, les chaînes rocheuses azurées de la bienheureuse Arabie et la mer qui brillait, comme une turquoise ; à l'ouest, le désert blanc fumant au soleil et derrière, très loin, les montagnes d'Afrique.

Un paysage exotique, sans eau, sans arbres, sans nuages, désert, comme un paysage lunaire.

Ici l'âme d'un désespéré ou d'un homme fier trouve le bonheur extrême.

Nous entrâmes dans la petite église du Sommet. Le Père Pahomios grattait la terre avec ses ongles, cherchant quelque vestige des vieux murs de l'église byzantine. Il nous montrait triomphalement des pierres taillées en arc, des colonnettes de fenêtres, des croix, des inscriptions, de vieux bassins. Il s'agitait beaucoup. Soudain, il poussa un grand cri. Il venait de découvrir, sur un morceau de marbre, la représentation de deux pigeons byzantins aux becs réunis, symbole du Saint-Esprit.

J'éprouvais un malaise à regarder cette âme simple dominée par la sombre manie de découvrir, de restaurer, d'immobiliser la vie et d'empêcher coûte que coûte le passé de disparaître. Sur ce sommet où Dieu est flamme insaisissable, ondoyante, dévorante, cet esprit de fouille et de conservation me répugnait. Je me tournai vers lui et lui dis :

— Comment imagines-tu Dieu, Père Pahomios?

Il me regarda, surpris, réfléchit quelques instants et répondit :

— Comme un père qui aime ses enfants.

— Tu n'as pas honte? lui criai-je. Tu oses parler ainsi de Dieu sur le mont Sinaï? Dieu est « feu consumant »!

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Pour que tu laisses toutes ces ruines et qu'Il les brûle. Pahomios, ne lève pas les mains contre Dieu!

Il eut peur et s'assit, honteux. Nous ouvrîmes le cabas contenant les vivres, nous bûmes du vin, mangeâmes du pain, de la viande et des oranges. J'avais emporté une petite édition d'Homère. Je me mis à lire à haute voix les longs vers païens comme si je voulais dépiter le Seigneur. Les rivages grecs se déroulaient devant mes yeux, les dieux de l'Olympe resplendissaient, les déesses descendaient souriantes, charnelles et s'unissaient avec les mortels, et de leur union naissaient des héros et non pas des monstres.

Mon cœur se raffermit. Ici, sur les tisons calcinés du Dieu sémite, le cœur arien se révolte et se fortifie.

Les péchés, les désobéissances, les défaillances de l'homme, quels détails insignifiants auprès de la lutte terrible qu'il doit mener! Si le Dieu chicaneur des Hébreux accusait l'Homme, dans l'autre vie, pour ses petites erreurs, avec quelle fierté celui-ci pourrait présenter sa défense.

— Oui, j'ai péché, volé la femme et le bœuf de mon voisin, car ils me plaisaient ; tué mon ennemi car il voulait me tuer ; fabriqué de mes mains des idoles que j'ai adorées ; menti, car j'ai eu peur ; haï mon père qui s'est dressé devant moi pour m'empêcher de passer.

« Oui, j'ai désobéi à tous les commandements.

« Mais j'ai subjugué la terre, le feu, l'eau et l'air. Si je n'avais pas été là, les bêtes sauvages et les vers T'auraient dévoré. Tu aurais pourri dans la fange de la paresse et de la peur. C'est moi qui, dans le sang et la boue ai crié et demandé la liberté. C'est moi qui, pleurant, riant, trébuchant, t'ai soutenu pour que tu ne tombes pas!

C'est ainsi que je m'imaginais l'apologie de l'homme, ce jour-là, sur le mont Sinaï.

Mais Pahomios était inquiet, car le jour baissait et il commençait à faire froid. Il s'approcha de moi, me fit lever et nous nous mîmes à descendre.

Nous empruntâmes un autre chemin à travers un ravin couvert de neige. Soudain, l'Arabe qui nous précédait, porteur du cabas aux provisions, se pencha sur la neige et cria joyeusement :

— « Kaplan! »

Nous accourûmes pour voir. Et en effet, on pouvait distinguer les larges traces laissées par les pattes d'un fauve.

— Un lion ! dit Pahomios, la bouche tordue.

Kalmouk sautait de joie, mais l'Arabe nous expliqua que les lions s'éloignent quand ils sentent l'homme, car ils ont peur. Pahomios se remettait de son émotion, tandis que Kalmouk se désolait d'avoir manqué une telle occasion.

Moi, je marchais le premier, suivant les traces de la bête, heureux. Il me semblait que Jéhovah avait marché sur la neige et qu'il s'était enfui, effrayé, dans le désert.

★

Nous sommes assis sur le plus haut sommet de la chaîne de montagnes de Sinaï, devant la petite église de Sainte-Catherine (2 646 mètres). Aujourd'hui, le Père Moïse s'est joint à nous.

En bas, sous un soleil éclatant, à perte de vue, toute l'Arabie Pétrée fume.

Le Père Moïse, originaire de Karpenissi, maigre, petit, souple, est le maître ici. C'est lui qui a construit la route menant au sommet et restauré cette petite église sur les marches de laquelle nous sommes assis. C'est lui qui s'occupe du petit hospice et qui nous a apporté des édredons, du charbon, des vivres, des icônes et du raki.

La marmite bout. Deux perdrix que nous avons tuées en route sont en train de rôtir dans la braise. Ferragui, notre sympathique Bédouin, se penche, attise le feu, puis son jeune corps se redresse, mince, souple, musclé. Kalmouk dessine les montagnes sur un morceau de papier et au-dessus de lui, enveloppé dans une couverture, Pahomios, penché, le regarde avidement.

Les perdrix commencent à sentir bon. Nous nous serrons les uns contre les autres sur un banc de pierre et attendons. Il fait froid, nous avons faim, une grande joie nous remplit. Le Père Moïse apporte de la confiture, du thé et du raki de dattes, puis des noix, des amandes, du miel et enfin une grosse grappe de raisin noir qu'il garde, suspendue dans un sac, depuis l'année dernière. Les grains en sont juteux et très doux.

Moïse est heureux de prendre soin des étrangers. Il se démène, entre dans l'église, revient, dénoue les cordes d'une hampe qu'il a plantée sur le plus haut rocher et hisse le drapeau grec. Il prend sa carabine et tire ; puis il commence une chanson kleftique de Karpenissi.

Un homme bon, pensai-je, peut sanctifier un lieu dans un

rayon de plusieurs kilomètres. Ce modeste moine n'a-t-il pas construit une maison sur ce sommet abrupt, installé un foyer, allumé du feu, planté un drapeau? Il a vaincu toutes les puissances du malin. Il a vaincu le sérieux, la tristesse ; il rit et chante comme un berger et son cœur bat parce qu'il a devant lui deux hommes inconnus à servir.

— Comment es-tu devenu moine, Père Moïse?

Et le Père Moïse, riant, se moquant de lui-même, plein d'entrain, répond :

— Dès l'âge de douze ans j'ai voulu devenir moine, mais le diable mettait des obstacles sur ma route. Quels obstacles? tu me demanderas. Voilà, mes affaires prospéraient, je gagnais de l'argent. Et gagner de l'argent, ça mène à quoi? A oublier Dieu !

« J'ai été facteur, revendeur, cordonnier. J'ai travaillé dans les mines de Laurium, ensuite dans les chemins de fer d'Ikonion. Je me disais : dès que je perdrai mon argent, je me ferai moine. Dieu m'aimait. Finalement, j'ai coupé la corde et je suis parti. Comme quand on coupe la corde d'un ballon et que le ballon s'envole vers le ciel ! Voilà comment j'ai quitté le monde.

« Je suis ici depuis vingt ans. Qu'est-ce que je fais? Ce que je faisais dans le monde. Je travaille du matin au soir. Tu me diras : « Alors, c'est la même chose ! » Mais je te répondrai : « Pas du tout ! Ici je suis heureux. Là-bas, dans le monde, je ne l'étais pas. »

« Et qu'est-ce que je fais? Je construis des routes. Toutes les routes que nous avons prises sont faites par moi. C'est mon office. Je suis né pour ça. Si je vais au Paradis, ce sera par les chemins que j'ai construits !

Et il se mit à rire, raillant son espoir :

— Pff ! Le Paradis ! Ce n'est pas si facile d'y entrer.

Naïf, gourmand, frileux, Pahomios se serra dans sa couverture en le rassurant :

— Tu y entreras, Moïse... Tu y entreras... ne t'en fais pas.

Le Père Moïse rit de nouveau :

— Toi, tu n'as rien à craindre ! Tu peins le Paradis avec ton pinceau et tes couleurs et tu entres dedans. Mais moi, c'est autre chose ! Il faut que je construise des routes jusqu'à la porte du Paradis. Sinon, je n'y entrerai pas. Chacun selon ses œuvres.

Il se tourna vers Kalmouk et lui dit :

— Toi aussi, tu pourras peindre un mur, des arbres, de l'eau, des anges et entrer au Paradis tout comme Pahomios.

— Mais toi?

Et il se tourna vers moi avec une grande curiosité.

— Moi, répondis-je, j'y suis déjà. Pour moi, le Paradis, c'est une haute montagne au sommet de laquelle se trouve un banc de pierre. Sur le banc, des noix, du raisin, des dattes, et du raki. Assis à mes côtés, trois hommes bons qui parlent avec moi du Paradis !

La journée s'écoula ainsi à bavarder, manger, boire et graver nos noms sur les rochers. Le froid devint intense. Nous entrâmes dans l'église.

Le rocher où les anges avaient déposé le corps de sainte Catherine et où il était demeuré pendant deux cents ans, s'était gonflé, avait levé comme de la pâte et pris la forme de la gisante. Moïse, une bougie à la main, nous montrait sur la pierre la place de la tête, de la poitrine et des pieds de la sainte. Il nous racontait son histoire et son martyre, doucement, joyeusement et simplement comme s'il parlait de la terre, de la pluie qui l'arrose, de la croissance des fruits et de la moisson...

Nous entrâmes dans la cellule et allumâmes le brasero. Très loin, le tonnerre se fit entendre, comme un gémissement.

Soudain, attendri par tant de félicité, Kalmouk dit :

— Père Moïse, je vais dessiner une sainte Catherine et je t'en ferai cadeau !

Moïse toussa malicieusement.

— Pourquoi tousses-tu?

— Je n'en sais rien ! J'ai entendu dire que celui qui veut peindre une icône doit tout d'abord se laver soigneusement les mains, puis se priver de viande — tu me comprends? — et de tabac. C'est seulement à cette condition que l'icône sera belle et fera des miracles.

La discussion prit feu. Pahomios écoutait, les oreilles dressées.

Kalmouk, jeune, vigoureux, au début de sa carrière, prodiguait ses conseils au vieux peintre à la barbe blanche :

— Le peintre doit toujours avoir en tête la vie du saint qu'il veut représenter. Il doit y penser jour et nuit. A quel moment peut-il prendre ses pinceaux pour commencer à peindre? Seulement après avoir vu le saint dans son rêve.

Moïse tressaillit, ému :

— Je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais confié à personne. Mon office à moi, on l'a dit, c'est de construire des routes. Tout le jour, je me creuse la tête. De quel côté diriger la route? A droite, à gauche? Où construire le pont, où creuser le fossé pour l'écoulement des eaux? Tout cela me tourmente. Et la nuit, dans mes rêves, je vois ce qu'il faut faire. Voilà pourquoi mes routes sont solides.

A minuit, Ferrangui arriva, chargé de lourdes couvertures.

Il prépara nos lits et nous nous couchâmes. A l'aube, une grêle violente se mit à tomber. Nous ouvrîmes la petite porte et mîmes le nez dehors. La brume était épaisse, impénétrable. La neige recouvrait la montagne et il faisait un froid rigoureux.

— Mets le thé à bouillir dans le chaudron, ordonna Moïse en fermant la porte.

Voilà de nouveau le brasero ; le thé est prêt, la psalmodie commence. Nous retrouvons notre bonne humeur, notre sang s'allume et nous prenons la décision de tenter le retour.

— Signez-vous, mes enfants ! crie Pahomios en grelottant de froid et de peur.

— Ce n'est pas du froid dont il faut avoir peur, dit Kalmouk pour l'effrayer, mais plutôt des fauves qui errent, affamés, par ce temps-là. Surtout les ours !

Pahomios se signa plusieurs fois, entra dans l'église et se prosterna devant sainte Catherine. Puis il prit une couverture, s'y enveloppa et suivit le convoi.

De la neige jusqu'aux genoux ; la grêle heurtait nos casques, nous riions et sautions tandis que Moïse chaussé de hautes bottes allait devant et ouvrait le chemin.

Nous retournions au monastère, joyeux, impatients comme si nous regagnions la maison paternelle.

*

La nuit, seul dans ma cellule, l'esprit profondément imprégné de la vision du désert, je parcourus l'Ancien Testament. Je pensais à l'homme qui résiste, lutte et se débat dans la main de Dieu et mon cœur se serrait. La Bible m'apparaissait comme une chaîne de montagnes aux nombreux sommets d'où les Prophètes, attachés avec des cordes, descendent en hurlant.

Brusquement, je pris une feuille de papier et me mis à écrire pour me soulager.

★

— Samuel !

Le vieux prophète à la ceinture de cuir et aux haillons bariolés regardait la ville à ses pieds et n'entendait pas la voix de l'Éternel. Le soleil se trouvait à la hauteur d'une lance dans le ciel ; d'en bas, montait la rumeur de Galgala, ville pécheresse encastrée dans les pierres rouges du Carmel, avec ses dattiers dressés comme des épées et ses figuiers sauvages épineux en enfilade.

— Samuel ! dit encore la voix de l'Éternel. Samuel, mon fidèle serviteur, tu as vieilli, tu ne m'entends plus !

Samuel se releva ; ses épais sourcils se joignirent dans une expression de colère, sa longue barbe à double pointe s'agita telle un océan sous la tempête et ses oreilles se mirent à bourdonner comme des conques marines. La malédiction hennissait en lui telle une jument sans bride :

— Maudits ! cria-t-il en étendant son bras squelettique au-dessus de la cité bruyante et joyeuse, maudits soient les hommes qui rient, les sacrifices iniques qui ternissent le ciel, maudite soit la femme dont les socques frappent les pierres des chemins.

« Seigneur, Seigneur, les foudres sont-elles éteintes dans ta main de bronze? Tu as envoyé sur le Saint Corps de notre roi la maladie sacrée et il roule à terre, bave comme un escargot, souffle comme une tortue ! Pourquoi? Que t'avait-il fait? Réponds ! Ou bien, lâche la peste sur la terre et si tu es juste, arrache le sperme des reins de l'homme et répands-le sur les pierres !

— Samuel ! cria l'Éternel pour la troisième fois. Samuel, tais-toi et écoute ma voix !

Le corps du prophète se mit à trembler et comme il s'appuyait sur la porte du temple, il perçut d'un seul coup les trois cris de l'Éternel.

— Seigneur, tu m'as appelé. Me voilà !

— Samuel, remplis ta corne d'huile et rends-toi à Bethléem.

— C'est loin. Mes pieds sont meurtris à force de fouler la terre depuis cent ans. Seigneur, enfourche quelqu'un d'autre pour y aller.

— Je ne parle pas à la chair. Je la hais, je ne veux pas la toucher. Je parle à Samuel !

— Parle, Seigneur, me voici !

— Samuel, remplis ta corne d'huile et rends-toi à Bethléem. N'ouvre pas la bouche, n'accepte la compagnie de personne en route et va frapper à la porte d'Isaï.

— Je ne suis jamais allé à Bethléem. Comment reconnaîtrai-je, alors, la porte d'Isaï?

— Je l'ai marquée d'un doigt de sang. Frappe à la porte d'Isaï et d'entre ses sept fils, choisis-en un.

— Lequel, Seigneur? Mes yeux se sont ternis, je ne distingue plus très bien !

— Quand tu le verras, ton cœur gémira comme un veau. C'est ce fils que tu dois choisir. Trouve le sommet de son crâne sous ses cheveux et oins-le pour roi des Hébreux. J'ai dit !

— Mais Saül l'apprendra. Il se mettra en embuscade sur

mon chemin de retour et il me tuera !

— Qu'est-ce que cela peut me faire? Je n'ai jamais ménagé la vie de mes serviteurs. Va !

— Non, je n'irai pas !

— Essuie la sueur de ton visage et affermis tes mâchoires qui tremblent quand tu parles à ton Seigneur. Tu bégaies, Samuel ! Parle clairement !

— Je ne bégaie pas. J'ai dit : je n'irai pas !

— Parle plus bas ! Tu cries comme si tu avais peur ! Pourquoi n'irais-tu pas? Que Samuel daigne répondre ! As-tu peur?

— Je n'ai pas peur. C'est l'amour qui me retient. C'est moi qui ai oint Saül pour roi des Hébreux, je l'ai aimé plus que mes fils, j'ai insufflé mon âme entre ses lèvres pâles et lui ai donné l'esprit de prophétie. Mon esprit l'a dominé, il est ma chair et mon âme, je ne puis le trahir !

— Pourquoi t'arrêtes-tu? Le cœur de Samuel est-il déjà vide?

— Tu es tout-puissant, Seigneur. Ne te joue pas de moi. Tue-moi ! Tu ne peux rien faire d'autre ! Tue-moi !

Les yeux de Samuel étincelèrent, il ouvrit les bras, saisit les deux montants de la porte et attendit.

— Tue-moi ! répétait son cœur, tue-moi !

— Samuel... reprit la voix de l'Éternel, douce, presque suppliante.

Mais le vieux prophète se fâcha :

— Tue-moi ! Tu ne peux rien faire d'autre ! Tue-moi !

Personne ne répondit. Le soleil baissait ; un garçon basané, pieds nus, apparut, gravissant le sentier et s'approcha de Samuel avec terreur, comme on approche du bord d'un précipice. Il posa sur le seuil du temple le repas du prophète : quelques dattes, du miel, du pain, une cruche d'eau et partit aussitôt en retenant son souffle. Il descendit le sentier dans la direction des maisons et disparut dans la chaumière paternelle. Sa mère se pencha, le prit dans ses bras et lui demanda :

— Encore?

— Encore, répondit l'enfant. Il lutte encore avec l'Éternel.

Le soleil disparut derrière la montagne et l'étoile du soir se balança au-dessus de la ville comme le germe d'un incendie. Une femme pâle l'aperçut derrière les jalousies et prit peur :

— Elle va tomber et mettre le feu à la maison !

Les étoiles se répandirent sur les cheveux du prophète. Elles scintillaient, étincelaient, s'agitaient en montant dans le ciel. Au milieu d'elles, le prophète tremblait. Les étoiles entraient dans son cœur, se faufilaient entre ses doigts, frap-

paient ses tempes ; tout le firmament étoilé jouait et riait comme jouent et rient les galets sur la grève.

— Seigneur... Seigneur... murmura-t-il vers l'aube, et il ne put rien dire de plus.

Il ouvrit de sa lourde main la porte basse du temple et entra. Ses pieds étaient légers comme s'il leur était poussé des ailes ; dans sa barbe, la rosée étincelait. Il prit la corne sur l'autel, la remplit d'huile sacrée, saisit son bâton noueux et franchit le seuil. Deux enfants qui jouaient devant la première maison, à la vue des haillons bariolés et du turban vert du prophète, rentrèrent chez eux effrayés et fermèrent la porte en criant :

— Il arrive !

Les chiens se blottirent dans les coins, la queue entre les jambes et un jeune bœuf gémit en traînant son cou sur la terre. Un bruit pareil au mugissement d'un vent violent dans les platanes de l'automne, traversa le village d'une extrémité à l'autre. On entendit les portes se fermer, les enfants crier et la voix enrouée des mères derrière les épaisses jalousies.

Samuel fronça les sourcils. Il allait à grandes enjambées, frappant de son bâton les pierres des rues désertées.

— Comme si j'étais la Guerre ou la Peste, murmura-t-il. Comme si j'étais l'Éternel !

Deux bergers munis de leurs longues houlettes, apparurent dans le sentier et, apercevant le prophète, se jetèrent à plat ventre sur le sol.

— Seigneur, ordonne-moi de leur broyer le crâne ! Seigneur, parle à mon cœur. Je suis prêt.

Mais aucune voix ne retentit dans sa tête et il passa, maudissant profondément le genre humain.

Le soleil le brûlait, la poussière montait, ses pieds saignaient. Il eut soif.

— Seigneur, cria-t-il, donne-moi à boire !

— Bois ! répondit près de lui une voix faible comme un murmure d'eau.

Il se retourna et vit de l'eau qui s'égouttait d'une crevasse de la montagne et tombait dans une cavité. Il se pencha, écarta sa barbe et posa ses lèvres sur l'eau. La fraîcheur se répandit jusque dans ses talons et ses vieux os grincèrent de plaisir.

Puis il se releva et continua son chemin. Il traversa les vignobles, il traversa les palmeraies. Le soleil se coucha. Il s'étendit au pied d'un dattier, mit sa main droite sous sa joue et s'endormit. Les chacals se rassemblèrent autour de lui, immobiles. Et au-dessus, les étoiles, pareilles à des épées. Il s'éveilla à l'aube et se remit en route. Le troisième jour, la

montagne s'ouvrit, la plaine apparut et au milieu, comme un serpent aplati, repu et lent, avec des écailles vertes, étincela le Jourdain. Trois autres jours s'écoulèrent. Puis tout à coup, au-delà des jardins, les toits blancs de Bethléem se mirent à briller.

Une volée de pigeons passa au-dessus de la tête du prophète, s'arrêta un instant et, soudain, se précipita, effrayée dans la direction de la ville.

A la grande porte du Nord, obscure, avec sa pénétrante odeur de troupeaux, ses aveugles et ses mendiants lépreux, les prêtres, debout, attendaient le prophète. Ils tremblaient et parlaient entre eux :

— La lèpre va s'abattre sur la ville. Le Seigneur ne descend sur la terre que pour écraser ses créatures !

Le plus vieux prit son courage à deux mains, avança d'un pas et dit :

— C'est moi qui lui parlerai !

Samuel arriva dans un nuage et ses haillons ondulaient au vent comme un drapeau déchiré à la guerre.

— Que nous apportes-tu, Samuel? La paix ou le massacre?

— La paix ! répondit le prophète en étendant les bras. Rentrez chez vous, videz les rues. Je veux marcher seul !

Les rues se vidèrent, les portes se fermèrent. Samuel traversa la ville en regardant et palpant les portes soigneusement. A son autre extrémité, sur la dernière maison, il aperçut le doigt de sang. Il frappa. Toute la maison s'ébranla et le vieil Isaï se leva en tremblant pour aller ouvrir.

— Vieil Isaï, je souhaite que la paix règne dans tà maison, que tes sept fils soient en bonne santé et que tes brus enfantent des mâles. Le Seigneur est avec toi !

— Que Sa volonté soit faite, répondit Isaï en tremblant toujours.

Un homme parut, remplissant l'encadrement de la porte, Samuel se retourna, le vit et ses yeux se réjouirent. C'était un géant aux cheveux noirs et bouclés, à la poitrine large et velue, aux jambes solides comme des colonnes de bronze.

Isaï dit fièrement :

— Mon premier fils, Eliab.

Samuel se tut et attendit le mugissement de son cœur.

— C'est celui-là ! disait son esprit. C'est celui-là ! Seigneur, pourquoi ne parles-tu pas?

Il attendit longtemps. Mais soudain, la terrible voix éclata en lui :

— Qu'est-ce que tu attends? Tu en as envie? Moi je n'en

veux pas ! Je regarde le cœur, je fouille les reins, je pèse le cerveau. Je n'en veux pas !

— Amène ton second fils, ordonna Samuel, les lèvres tremblantes d'indignation.

Le second fils arriva, mais le cœur de Samuel restait muet et ses entrailles immobiles.

— Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas lui ! criait-il en rejetant les fils d'Isaï un par un après avoir plongé son regard derrière leurs fronts, dans leurs yeux, examiné leurs épaules, leurs genoux, leur taille comme s'il s'agissait de béliers.

Puis il tomba sur le seuil, exténué.

— Seigneur, cria-t-il en lui-même avec colère, tu m'as trompé ! Tu es toujours malin et sans pitié pour les hommes ! Montre-toi. Pourquoi ne parles-tu pas?

Et Isaï bouleversé, dit :

— Il reste encore le plus jeune, David. Il est en train de paître les moutons.

— Fais-le appeler !

— Eliab, dit le père, va appeler ton frère !

Mais Eliab fronça les sourcils et le vieillard effrayé, dit à Aminadab :

— Aminadab, va appeler ton frère !

Mais celui-ci refusa également. Tous refusèrent.

Alors Samuel se leva :

— Ouvrez les portes ! J'irai seul !

— Veux-tu que je te décrive les signes de son corps pour que tu puisses le reconnaître?

— Non, je l'ai enfanté bien avant son père et sa mère, moi !

Il prit le chemin de la montagne en jurant, trébuchant sur les pierres et criant :

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Et il avançait.

Et lorsqu'il rencontra, debout au milieu de ses moutons, un jeune garçon dont la tête en feu brillait, pareille à un soleil qui se lève, Samuel s'arrêta. Son cœur gémit alors comme un veau.

— David ! cria-t-il, en courroux. Approche !

— Approche toi-même, répondit David. Je n'abandonne pas mes moutons.

— C'est lui ! C'est lui ! gémit Samuel, en avançant, plein de colère.

Il approcha, le saisit par l'épaule, lui pétrit le dos, tâta les jarrets et puis remonta vers la tête. Il tremblait.

— Je suis Samuel, le serviteur de Dieu. Il me dit va, et

je vais. Il me dit crie et je crie. Je suis son pied, sa bouche, sa main, son ombre sur la terre. Penche-toi !

Il découvrit le sommet de la tête de David, versa l'huile sacrée et dit :

— Je te hais et c'est un autre que j'aime. Mais le souffle de l'Éternel passe au-dessus de moi et voici, sans le vouloir, je lève la main et verse l'huile sacrée sur le sommet de ta tête.

David est sacré roi des Hébreux !

David est sacré roi des Hébreux !

David est sacré roi des Hébreux !

Il jeta la corne vide sur les pierres, l'écrasa du pied et dit :

— C'est ainsi que tu as écrasé mon cœur, Seigneur ! Je ne veux plus continuer de vivre !

Sept corbeaux accoururent des profondeurs du ciel ; ils descendirent en tournoyant au-dessus de Samuel et attendirent. Le prophète déroula son turban vert et l'étendit sur le sol en guise de suaire. Les corbeaux approchèrent, enhardis. Il couvrit son visage de ses haillons bariolés et ne bougea plus.

★

Dans un village de Crète, il y a un homme exceptionnel : Barba-Andréas. C'est ce Barba-Andréas qui me donna un jour la définition du mot lord :

« — Un lord, c'est celui qui fait le tour du monde et ensuite prend un revolver et se tue. »

J'ai souvent ressenti dans ma vie l'horreur d'être dominé par la soif de connaître des pays et des peuples et en même temps de devoir partir et les quitter. Il faut une grande force et une discipline surhumaine pour accepter cela. Conquis par des détails, le cœur s'accroche aux personnes et aux objets et refuse de partir.

Mon cœur criait ce matin-là tandis que je faisais mes adieux au monastère. « Jamais plus ! » Le corbeau d'Edgar Poe enfonçait ses griffes dans mon épaule gauche et croassait. Je saluais les merveilleuses icônes, le cyprès qui se dresse, tout seul, sur un rocher, le jardin en fleur, la cour, le puits... Je saluais les hommes...

« Mon cœur, disais-je, murmurant le vers d'Homère, tiens bon ! Tu as connu des peines plus dures ! »

Je descendais les escaliers, traversais la cour, accompagné de l'évêque, du Frère hospitalier et du sacristain. Pahomios parut, enroulé dans sa couverture.

— Tu as froid, Pahomios? lui demanda l'évêque.

— J'ai froid, très Révérend Père !

Il s'approcha pour me dire adieu, écarta sa couverture et

me tendit deux petits pains chauds avec l'effigie de sainte Catherine.

— C'est Aaron qui te les envoie pour manger en route.

Tahéma m'attendait à la porte du monastère avec le chameau. Je saluai les admirables moines. Je n'oublierai jamais leur noble et cordiale hospitalité. Je serrai la main de Kalmouk qui devait rester travailler à Sinaï encore longtemps. Ce lieu élevé de l'Ancien Testament avait conquis son cœur. Nous nous séparâmes :

— Que Dieu soit avec toi !

Le retour commence. Les couleurs divines du désert resplendissent, les montagnes s'entrouvrent et nous passons. Tahéma chante doucement, d'un ton berceur, au rythme lent du chameau et moi je savoure silencieusement, sans hâte, la douceur du désert.

Nous campons sous un dattier. Nous ramassons du bois, allumons du feu, préparons du thé, faisons bouillir du riz et mangeons. Puis nous allumons nos pipes. A chaque bouffée, le visage mince et basané de Tahéma s'éclaire, ses petits yeux de Bédouin étincellent, charmeurs, comme ceux d'un serpent.

Un instant, nous nous regardons mutuellement et sourions. Mais nous sommes très fatigués et nous nous couchons l'un près de l'autre pour dormir.

A l'aube, nous nous remettons en marche. Les jours et les nuits s'écoulent au même rythme divin. Les montagnes deviennent sauvages, de larges ceintures vertes s'encastrent dans le granit rouge, le précipice devient plus étroit. A un moment, nous vîmes briller un peu d'eau au fond d'une ravine. Tout autour, des dattiers, des roseaux et des mimosas. Un troupeau de chèvres se tenait en équilibre sur les pierres. Tandis que nous passions, la petite bergère se couvrit le visage de ses mains maigres, mais entre ses doigts étincelaient deux grands yeux de bête.

Le dernier jour, vers midi, nous quittâmes la montagne. Devant nous se déployait une étendue étale couleur de rose. Je crus que c'était la mer. Nous avançâmes et je m'aperçus que cette belle couleur était due aux nuages de sable brûlant qu'un vent tumultueux soulevait dans le désert.

En entrant dans la tempête de sable, nous eûmes le souffle coupé. Tahéma s'arrêta de chanter, il se serra dans son burnous blanc et continua de marcher.

Le sable volait, frappait nos visages et nos mains et les blessait. Le chameau perdait l'équilibre et tournait sur lui-même. Notre pénible marche dura six heures, mais je me

réjouissais secrètement de vivre ce phénomène abominable du désert.

Soudain, à un pas de nous, il y eut la mer. Les maisons de Raïtho, les enfants sur les seuils, la fumée qui montait des toits. Ensuite, devant la grande porte du couvent, l'archimandrite Théodose. Ah ! cette force alchimique du cœur humain qui transforme le désert en amour !

Les cinq jours que je vécus dans le petit port de Raïtho en attendant le bateau, comptent parmi les plus beaux de ma vie. Je me baignais, m'étendais sur la plage, me promenais sous les arbres de la vieille palmeraie biblique ; au crépuscule, je regardais les couleurs des montagnes briller et se transformer si vite que l'œil ne parvenait pas à les saisir — rose, violet, bleu.

Un trouble profond et obscur me domine tandis que je marche le long de ces rivages arabes dans le désert. D'anciens souvenirs antérieurs à ma naissance, errent, muets, au seuil de mon esprit comme les ombres dans Hadès.

Parfois, forçant la mémoire ancestrale qui se trouve en moi à se souvenir et éclairer mon existence présente, je crois deviner. Tous mes ancêtres sont nés dans un village de Crète : « Les Barbares ». Quand Nicéphore Phocas s'empara de l'île occupée par les Arabes, il accula les infidèles Sarrasins dans certains villages qu'on appela « Les Barbares ».

Je me plais à penser que mon sang n'est pas purement grec et que je descends un peu des Bédouins. Probablement, quelque vieil ancêtre, suivant le croissant et le drapeau vert du Prophète, s'embarqua dans une des galères arabes parties d'Espagne à la conquête de l'île où coulent le miel et le lait : la Crète. Ayant mis le pied sur la terre ferme, il traîna son bateau sur le sable et le brûla pour supprimer tout espoir de retraite. Ainsi, se battant sous l'auguste protection du Désespoir, il obligea en lui les forces désespérées à vaincre.

Durant mes promenades le long de ce rivage arabe, je m'efforce de distinguer les cris inarticulés qui éclatent en moi et de discerner le sombre visage de l'ancêtre.

Et le temps s'écoule, les étoiles commencent à s'accrocher là-haut, énormes ; l'archimandrite Théodose, inquiet, envoie des Bédouins à ma recherche et ils suivent la trace de mes pas sur le sable.

Assis devant une riche petite table, l'archimandrite Théodose et moi, nous mangeons et causons. Un nombre infini de questions se sont posées à lui dans ce désert et il les formule avec beaucoup de netteté et de jugement. Je lui parle des grandes villes, des inquiétudes de l'homme actuel...

Soudain, je me sens dominé par le diable. Le long de l'Arbre

de la Connaissance, le serpent rampe et siffle. Théodose m'écoute avec avidité.

— Si tu sors de ta tranquille cellule pour prêter attention au monde, Père Théodose, lui dis-je, ton cœur qui est ardent et qui aime les hommes, sera rempli d'angoisse. Une nouvelle émotion qui n'existait pas avant la guerre, une nouvelle peur, sombre, religieuse, s'empareront de toi. La guerre a bouleversé tous les peuples. Un vent de désastre souffle sur la terre.

« La tempête a éclaté. Elle descend. Elle va entraîner beaucoup de figures chères, beaucoup d'idées anciennes. Il n'y a pas d'espoir.

— Il n'y a pas d'espoir? dit l'Higoumène doucement, et il me regarda avec angoisse.

— Un seul : savoir qu'il n'y a pas d'espoir et se tenir prêt.

Ainsi, bouleversant le cœur de l'admirable ermite, transformant sa sérénité en profonde inquiétude, je l'ai remercié de la manière la plus élevée.

Nikos Kazantzaki.

*(Traduit du grec par Gisèle Prassinos et Pierre Fridas.)*

# *L'Évangile et la beauté poétique* [1]

QUELQUES indications sur Héléna : elle était Italienne d'origine, mais son père avait épousé une Allemande, elle passait sa vie en Angleterre, quoique éternellement voyageuse. Elle se disait en souriant la « femme la plus intellectuelle » de l'Angleterre. J'ai correspondu assidûment avec elle jusqu'à sa mort, survenue en 1946. Elle était catholique de pensée et de vie, et, comme le baron de Hügel, et comme les êtres ayant vécu dans des cercles européens, elle avait acquis une rare expérience des *difficultés* de la foi, mais à la façon féminine, comme elle disait, sans s'embarrasser des circonvolutions de nos matières grises; une foi viscérale, cette familiarité avec l'au-delà qui est le don italien par excellence, la préservait des doutes possibles, tandis que son esprit d'aventure la faisait courir le long des abîmes. Elle aussi goûtait sa joie dans les idées, mais qui n'allait pas jusqu'à se réjouir de leur choc, ni même du tintement. Ou du moins, dans les vibrations, elle cherchait autre chose : le son du vrai. Elle ne contredisait pas. Elle était merveilleusement écouteuse. (Et tout ce qui est dit ici a été écouté par elle.) Elle disposait devant elle, pour aller aux autres, un espace mental, à tel point qu'ayant été écouté par elle, on ne pouvait plus se passer de son silence, ni approbateur, ni improbateur, mais dépliant devant vous, pour aller de vous à elle, comme vers un reposoir dans un jardin de juin, un tapis rouge jonché de quelques pétales. Depuis son enfance, elle avait aimé l'Écriture et plus, nous disait-elle, qu'elle n'aimait la Tradition. « Dans l'Écriture, je trouve davantage le *dulcis hospes animæ*. Et dans cette *Écriture* (je lui cherchais querelle sur ce point), elle n'avait pas de goût pour ce qui était histoire; ainsi elle lisait vite ces deux livres de Samuel que je trouve moi si savoureux. « L'Écriture, disait-elle, c'est la *Loi et les Prophètes*, c'est-à-dire ce qui est au delà et ce qui est en avant. On ne devrait pas *écrire* ce qui est en arrière : l'histoire est faite pour être dépassée. »

Un autre trait qui l'opposait à moi est qu'elle n'aimait pas la critique biblique, surtout quand cette critique distingue des plans de plus ou moins grande certitude, lorsqu'elle dit : « Ceci est vrai, ceci est une image; quant à ceci, on ne sait pas. » Elle prenait tout en bloc, comme les anciens Pères, comme le chrétien moyen, comme Paul Claudel. Le livre de *Jonas* était pour elle aussi vrai que Samuel et les distinctions de Léon XIII entre l'enseignement révélé et les paroles dites selon les apparences ne l'intéressaient pas. Elle me disait : « Je suis comme la femme du pêcheur : naturellement je

(1) Ce texte fait partie d'un ouvrage sur *Jésus*, à paraître aux Éditions Bernard Grasset. Jean Guitton s'efforce, dans ce livre, d'approcher le mystère du Christ par des voies qui s'apparentent à celles de l'analyse esthétique, où l'on prend soin d'admirer les œuvres avant de les juger. Les pages citées soulèvent les objections auxquelles une telle méthode peut se heurter.

vous aide à remailler vos filets après vos pêches. Si la critique est remaillage, je fais de la critique moi aussi. Mais on ne se fait pas marin pour remailler les filets. Oui, je sais que tout filet se casse, que toute créature est imparfaite, que tout pot se brise comme dit l'*Ecclésiaste;* je laisse aux remailleurs le soin de s'exercer. J'accepte ce qu'ils disent, quand par hasard ils sont d'accord. Et c'est pourquoi j'aime Lagrange pour ses exercices (tu as bien travaillé, ô bœuf de biblique labour!), et je pardonne à Claudel ses imprécations (tu as bien rugi, lion!). J'approuve les êtres selon leur espèce. »

Ainsi m'avait-elle souvent parlé. Et il est nécessaire de le savoir pour comprendre ce qui va suivre, et pour bien entendre ce qu'elle nous disait alors, le visage appliqué et grave, légèrement inclinée sur la droite, comme une statue de la Vierge lisant l'Écriture présentée par sainte Anne.

« Je voudrais parler pour ceux qui abordent les écrits évangéliques sans avoir aucun secours, sinon leur pensée intime et leur réflexion. Car c'est bien certain que l'on peut aborder l'Évangile dans sa lettre sans avoir à passer toute sa vie dans l'étude des langues et des textes, et que l'on peut répondre à l'idée du problème de la vraisemblance par des méthodes aussi sûres pour chacun que celles des clercs et des savants. C'est bien là que la religion chrétienne est originale. A ceux qui ont le loisir de penser elle donne un texte et elle propose de juger sur ce texte, non pas avec la philologie, l'exégèse, les repères archéologiques, les confrontations, etc... mais ce texte seul, ce texte isolé doit donner à tout homme une réponse, car tout homme doit pouvoir saisir quelque chose qui n'est pas ailleurs. En somme, c'est un peu ce qui se passe pour les œuvres d'art. On peut les étudier d'une manière technique, mais si l'œuvre est réussie, si c'est vraiment un chef-d'œuvre, sans avoir besoin d'aucun renseignement ni d'aucune comparaison, l'homme ordinaire saisira qu'il a devant lui une chose belle et qui lui parle alors par elle-même.

On peut raisonner de la même manière sur l'Évangile : on doit juger de sa vérité simplement en le lisant. »

Un de nous alors se leva et dit :

« Nous ne contestons pas que l'Évangile soit beau, mais nous voulons savoir s'il est vrai. Tout notre problème est là. Nous voulons dépasser la question du *Vicaire savoyard*, du *Génie du Christianisme* et même la question de la *Vie de Jésus*, nous cherchons à savoir si cela est arrivé au sens où l'on dit que la guerre de 1940 est arrivée. »

Héléna — *C'est là que je crois pouvoir apporter ma lumière. La vie m'a enseigné de laisser d'abord de côté ce qui irrite, pour y revenir seulement après. Un général me disait que c'était la méthode de débordement des obstacles. Et j'ai connu à Cambridge un mathématicien qui me disait que c'était toute l'algèbre. Cela, je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est qu'un obstacle arrête et que l'arrêt n'est jamais bon. Je ne vous dis pas que je ne crois pas au « c'est arrivé ». Je vous demande*

*seulement de faire un détour. Sauf par la foi (que nous avons pour règle de ne pas consulter dans ce débat), ou par les recherches savantes (dans lesquelles une pauvre femme n'entrera jamais), comment peut-on savoir si c'est* vraiment *arrivé? — Moi, je désire une voie plus excellente. Et cette voie est celle qui se propose, quand je me trouve en présence d'une œuvre poétique. Je crois être sensible à un certain accent, à un certain ton, à un certain sentiment d'inépuisable. Un beau texte a une éternelle présence et son explication n'est pas laissée au goût changeant de chacun. Si l'on s'est laissé longtemps porter par lui; si l'on n'a pas reculé devant les difficultés (même devant certaines subtilités nécessaires); si l'on a discerné dans son épaisseur d'ombre, pailletée de taches plus claires, les divers niveaux d'un unique sens — et cela jusqu'à retrouver, et presque à pouvoir définir l'expérience, humaine et poétique à la fois, qui est sa source toujours affleurante; si, après avoir fait cette épreuve en soi-même, on la recommence devant des amis différents de race, d'humeur et de culture; si on la confronte avec ce que pensent en divers pays d'Europe les critiques les plus sages — alors on arrive à une vérité intime, multiple et cohérente, qui est confirmée par les expériences de l'existence. Et j'ajoute, pour être exacte, qu'on se trouve dès lors en possession d'une vérité qui ne demande pas l'effort* de croire, *au sens que les modernes donnent à ce mot (qui n'est pas celui de la Bible). Non, il n'y a pas ici à abandonner des rives pour franchir le fleuve d'ombre en fermant les yeux. Je ne vois dans cette méthode aucun moment d'incertitude.*

Un des présents : *Croyez-vous qu'on puisse jamais atteindre en ces matières l'unanimité? — Regardez comme les goûts changent avec le temps. Béranger, l'abbé Delille ou Crébillon ont paru très beaux à tous, et qui vous dit que Paul Claudel un jour n'ira pas rejoindre...*

Elle : *On peut se tromper, ici comme ailleurs. Mais croyez-vous que ceux qui admiraient Béranger aient fait cette descente en lui dont je parle? Regardez Ronsard, il a eu des ellipses de gloire. Désormais Ronsard est incontestable. Et je suis sûr que ceux qui, en son temps, auraient eu assez de patience et de profondeur pour le bien lire ne se seraient pas trompés sur lui et qu'ils auraient été sûrs, absolument sûrs de l'authentique. Je reviens à mon idée. Il y a dans une œuvre d'art, une vérité humaine, poétique, cosmique, exprimable et ineffable à la fois. Et, cette vérité on peut l'atteindre d'une manière qui ne dépend pas de nos goûts individuels.*

*L'accent de mélancolie, grave, et non morose, en même temps que pleine de sourires et de trouées, l'accent de Jacques le philosophe, qui est aussi celui de Thésée, de Richard II, du duc*

*Orsino, ou de Prospéro le magicien, celui d'Hamlet, ce son de grandeur désabusée, attentive aux cocasseries de ce monde — ce renoncement à toutes les formes du Pouvoir pour être digne enfin d'obtenir le seul pouvoir, qui est d'esprit, par cet Art suprême, qui est celui du théâtre, où toutes les formes de l'art concourent, le chant, la pantomime jusqu'à l'épique et au lyrique, avec à l'arrière-plan les accents de la philosophie, de la musique et de la magie — voilà ce qui me touche dans Shakespeare. Et je ne m'occupe pas ici d'histoire, car (je le sens) sur ce plan, tout est pour moi brouillé et tout le sera ici peut-être toujours. L'exemple de Shakespeare est étonnant. Car, si c'est le pauvre bonhomme de Stratford qui a composé ce théâtre sans avoir voyagé, sans vocabulaire, sans expérience, sans grandeur d'âme, il y a ici, comme dans Jésus de Nazareth, un mystère de double nature et d'incarnation. La nature médiocre de l'homme de Stratford est seule captée par l'histoire : le vrai être de Shakespeare siège dans l'éternel. Mais c'est celui-là que j'expérimente et auquel, avec tous ceux qui ont le sens du beau et de l'humain, je m'unis.*

*Ici, Héléna s'interrompit. Elle nous dit ensuite : Vous connaissez, sans doute Irving, cet éducateur admirable qui fut le maître de Mallory, le jeune héros de l'Everest dont le corps disparu au plus haut point de la terre n'a pas été retrouvé (on en aurait fait aussitôt un dieu chez les Grecs). Eh bien! Irving dit quelque part que la révélation par le Christ de la véritable essence divine a supprimé la peur que l'homme naturel a pour les solitudes de la nature et que Jésus a permis l'accès à la haute montagne, lorsque par la conséquence de l'Évangile il a donné une nouvelle forme à l'univers.*

*Et tout cela vous explique qu'au mot d'*historique, *je préfère provisoirement le mot d'*authentique.

Un des présents : *Parce que vous n'avez pas fait assez d'études pour connaître l'historique, tandis que l'authentique vous l'éprouvez d'emblée dans votre cœur.*

Elle : *Mon cœur? — Je préférerais dire par* mon esprit de travail. *Mais le cœur, c'est cela. Et d'ailleurs, le cœur, ainsi défini, n'a pu en moi exister que par le Christ. C'est Christ qui, sur cette planète, a communiqué à l'esprit pur des Grecs et à l'esprit dur des Juifs cette finesse qui compose le cœur. Et qui permet de discerner les vestiges d'une autre réalité, laquelle les dépasse, et les relie à un monde supérieur. Cela me semble le propre de la civilisation judéo-chrétienne. C'est là ma voie. Car en faisant l'expérience de ce « miracle naturel » dans la*

*compréhension humaine du poétique, je me rends* l'autre miracle *pensable.*

*Et je vous dirais encore que, pour me permettre d'accéder à l'intelligence d'un vrai miracle, comme est par exemple la multiplication des pains, je préfère m'habituer le regard par la réflexion sur des miracles purs comme je les nomme, qui ne sont que des rencontres extrêmement improbables. Jésus a besoin de payer l'impôt didrachme. Il dit à Pierre : jette ton filet, et dans la bouche d'un poisson qui passait par-là, on trouve ce didrachme. Rien de la nature n'est dérangé là-dedans. C'est le croisement des deux fils de vie et de destinée. Je reconnais le même genre de miracle lorsque Eliézer rencontre près du puits de Nachor la femme qui désaltère ses chameaux : c'était justement Rébecca, la seule entre toutes les femmes qui convînt à Isaac. Ce genre de miracle, qui n'offusque pas et qui éclaire intimement, dans mon existence (sans avoir à vous dire mes secrets) je l'ai connu plusieurs fois. Ces rencontres silencieuses, qui sont ordinaires, explicables et qui pourtant sont comme une parole pour moi seule prononcée, je les devine sans effort d'imagination par cette même partie de cœur ou de l'esprit qui me permet de comprendre Shakespeare et l'Évangile. J'en reviens à l'Évangile; vous concevez que je crois faire, quand je le lis, l'expérience poétique et humaine la plus haute, celle devant laquelle tout Shakespeare devient pâle. Il y a là une source d'expérience, d'humanité et de poésie qui va bien au delà de ce qu'on pouvait concevoir en lisant les œuvres imaginaires. L'expérience qu'on a pu avoir des littératures à leurs plus hauts moments (ainsi le moment d'Homère, ou d'Eschyle, Platon, Virgile et Dante, le théâtre élisabéthain, ou le XVII*e *français, ou la poésie anglaise du XIX*e *siècle, ou Gœthe — Balzac — Dostoïevsky; ou même l'époque de Péguy, Claudel, Proust, Gide, Valéry) tout cela, qui certes est considérable en dignité, en poids poétique, en résonance, s'anéantit et devient aussitôt terne et non comparable devant l'Évangile. Car là et là seulement, sous le rapport de la présence, je me trouve devant un Être qui m'est à la fois plus intime que les autres et qui me dépasse de toutes parts. Je suis lu en même temps que je lis. Oui, vraiment, comme devant un « Dieu-avec-nous ». Si c'est le dessein de procurer cette illusion qui animait les fabricateurs de ces textes, eh bien! convenons-en, ce sont des artistes sublimes. Les Évangélistes sont une École de génies supérieurs aux Homérides, puisque, sans se connaître ou se concerter, ils ont su me donner à moi cette magie de l'Éternel devenu familier et de même fibre que l'homme, tout en restant Innommé. Ce que j'admire aussi et plus encore peut-être, dans l'Évangile, c'est la faculté qu'a cet Être de mystère nommé Jésus, de donner de l'existence aux*

*personnes bien médiocres qui l'ont rencontré par hasard. Pour moi, au-dessus de l'art qui vous permet de transmuer des couleurs, des sons ou des mots, il existe un art suprême qui consiste à rendre les autres artistes, à faire des génies virtuels de tous ceux que l'on rencontre par un je ne sais quoi qu'on leur communique. Or ceci ici se reproduit à chaque rencontre de Lui et d'eux. Ces paroles incidentes, recueillies, semble-t-il, au petit bonheur la chance (ou plutôt qui sont comme ces flaques que l'on trouve sur nos chemins boueux de la campagne après un orage (chacune reflétant le ciel entier, redevenu calme)... (et chaque anecdote évangélique pourrait, mon Dieu! se suffire...) Mais, où en étais-je? Ah! oui, reprit Héléna, je vous disais que je trouvais dans ces Évangiles, si je les rapporte à mon expérience de vie et à mon expérience de poésie, à mesure que ces deux voies de ma connaissance s'élargissent, je trouve en eux une vérité parenteaux autres vérités que je possède, quoiqu'elle soit d'essence supérieure.*

*Et je me demande même parfois si l'idée que j'ai de la beauté, cet accent, ce son mélancolique et grave, tendre, souverain, un peu fier, un peu secret, quoique intime, que je recherche dans une œuvre littéraire comme sa vérité intérieure indicible, ne vient pas de cette mesure divine que j'ai prise au Christ des Quatre Évangiles.*

*Voilà ma manière à moi de* démytho... *(comment dites-vous)* logiser?... *Et alors, je communie par-là avec ce que Bultmann a d'humain.*

*Et cela me permet de discerner, à mon niveau de femme peu instruite d'exégèse, ou de simple fidèle, entre le mythe et l'histoire.*

*Parce que le vrai n'a pas les caractères de la fable.* Il y a une vraisemblance du vrai. *C'est une densité, une plénitude, une sorte de brutalité douce, de singularité anxieuse, de bizarrerie malgré tout honorable, je dirai : une imperfection du vrai qui m'aide à le distinguer de l'idéal* irréel *des philosophes ou du « vrai-faux » des mythes. Et c'est ce caractère pulpeux et défaillant du vrai vraiment humain, avec ses granulations, ses ratés, ses lacunes, qui est pour moi comme une seconde beauté de la beauté. Cette beauté du second ordre se manifeste à mes yeux dans les Évangiles qu'on appelait jadis* synoptiques, *pour les opposer à l'Évangile plus idéal de Jean.*

*Le chef-d'œuvre se reconnaît, disait Hugo, en ce qu'il donne à l'homme « toutes sortes de conseils sérieux et doux ». Oui, dans les Évangiles, je reconnais ces conseils d'humanité que j'écoute dans les œuvres de l'art. Mais l'Évangile est écrit avec un art divinement intime, puisqu'il a pour sa matière non pas les choses extérieures, mais les éléments les plus cachés de la vie.*

*Et ce chef-d'œuvre n'est pas seulement un objet admirable situé dans la lumière, comme serait un tableau de Botticelli, il est plutôt semblable à un soleil, je veux dire qu'il demeure une source de lumière pour les esprits, une suggestion de beauté possible pour des peintres, pour des romanciers, des musiciens. Je songe aux vers de Shelley, sur la Beauté intellectuelle...*

Doubt, chance and mutability, thy light alone
Gives grace and truth to life's inquiet dream.

*Héléna aimait mettre l'accent sur la ressemblance de la vérité avec la beauté. Il est de fait que, toutes les fois qu'on les rapproche, on donne à la vérité plus de phosphorescence, bien qu'on risque de faire évanouir le solide du vrai dans une sorte de vapeur. C'est ce que j'avais craint après avoir lu jadis l'abbé Bremond lorsqu'il rapprochait la prière de la poésie. Je me méfie du mot* PUR *qui suggère l'évanouissement en hauteur, une rupture de l'être avec ses attaches. La prière* pure, *la poésie* pure, *ce sont pour moi des points d'excès, à l'homme interdits.*

*Le silence ayant duré, Héléna dit :*

« *Ce qui est beau et vrai, dans les Évangiles, c'est l'usage qu'ils font des silences. La poésie aussi vit de ces silences, la musique en est tissue, elle qui est scalaire et qui va de point en point, sans transition, après avoir marqué des instants de pause... Presque à chaque moment dans l'Évangile, il y a de la rupture. On est privé d'appui comme si on était une flèche lancée en avant sans savoir où. Tout est ici strophe et musique. Jusqu'au silence final, à cette interruption qui intervient avant la fin qu'on attendait et qui est si remarquable notamment dans les Évangiles de la Résurrection, et au dernier chapitre de saint Marc, comme au dernier chapitre des* Actes des Apôtres. *Ce qui est trop conclu (comme l'Évangile de saint Jean), porte une marque humaine et fait penser au rédacteur. Les quinze cents vers de* Bérénice *ont été écrits pour le dernier silence* ».

JEAN GUITTON.

# *Cahiers*

EST bonne l'action qu'on peut accomplir en maintenant l'attention et l'intention totalement orientées vers le bien pur et impossible, sans voiler par aucun mensonge ni la désirabilité ni l'impossibilité du bien pur.

Par là la vertu est tout à fait analogue à la création artistique. Est beau le poème qu'on compose en maintenant l'attention orientée vers l'inspiration inexprimable, en tant qu'inexprimable.

De même l'invention. Est nouvelle l'idée qui vient alors qu'on a l'attention orientée vers la vérité inconcevable. Invention mathématique. Galois.

L'action qui obscurcit ou détourne l'attention et l'intention ainsi orientées est mauvaise.

Il est clair qu'il faut couper en soi les penchants qui s'opposent à l'accomplissement du devoir qu'on se représente (tout homme se représente en fait un devoir) pour saisir l'absurdité et l'impossibilité du bien pur. Car jusque-là le bien paraît seulement impossible pour nous en fait, non pas par essence. L'homme qui croit à la propriété et ne peut s'empêcher de voler ne touchera jamais l'impossibilité du bien pur dont la propriété est une ombre.

Il faut accomplir le possible pour toucher l'impossible. L'exercice correct, conforme au devoir, des facultés naturelles de volonté, d'intelligence et d'amour est exactement, à l'égard des réalités spirituelles, ce qu'est le mouvement du corps par rapport à la perception des objets sensibles. Maine de Biran a montré qu'un paralysé ne perçoit pas.

Comment concevoir qu'un être humain se permette de contracter la paralysie par ankylose, par simple paresse de bouger? C'est pourtant mon cas.

,Ἐὰν θέλῃς, δύνασαί με καθαρίσαι (1)

Un bienfait — C'est une bonne action si en l'accomplissant on a conscience, avec *toute* l'âme, qu'un bienfait est chose absolument impossible.

« Faire le bien. » Quoi que je fasse, je sais d'une manière parfaitement claire que ce n'est pas le bien. Car ce que je fais ne peut pas être bien, dès lors que je le fais. Car celui qui fait le bien est

(1) Si tu veux, tu peux me rendre pur (Matthieu, VIII, 2 ; Marc, I, 40 ; Luc, V, 12).

bon ; celui qui n'est pas bon ne fait pas le bien. Et « Dieu seul est bon ».

Non pas : « Il est bien que je fasse cela » ; mais « il serait mal que je ne le fasse pas. »

Il est mal, ou de manquer au devoir tel qu'on se le représente, ou de désobéir à une impulsion dont on pense qu'elle n'est ni démoniaque ni charnelle.

On ne peut jamais, par définition, savoir que Dieu commande telle chose. L'intention orientée vers l'obéissance à Dieu sauve, quoi qu'on fasse, si on place Dieu infiniment au-dessus de soi, et damne, quoi qu'on fasse, si on appelle Dieu son propre cœur. Dans le premier cas on ne pense jamais que ce qu'on a fait, ce qu'on fait ou ce qu'on fera puisse être bien.

On ne demande pas à Dieu de nous mener au bien, mais de nous préserver du mal.

Dans toute situation (et non pas seulement, comme dit Retz, dans celles où on tombe par sa faute), quoi qu'on fasse, on fait mal, on fait du mal, et un mal intolérable.

Râma et son épouse.

Il faut demander une situation telle que tout le mal qu'on fait tombe seulement et directement sur soi. C'est la Croix.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Chasteté. Ερως, le désir, c'est essentiellement l'énergie supplémentaire qui se porte sur les objets et les fait aimer. Les perversités montrent que n'importe quel objet (un soulier ; cf. Restif de la Bretonne) peut être objet de désir. (C'est ce qu'il y a de vrai dans Freud.) Un homme peut aimer sa fille d'un amour de désir, identique à l'amour sexuel (Père Goriot) ; un avare peut aimer ainsi son trésor (Harpagon) ; un guerrier la victoire (analogie entre la prise d'une ville et le viol, parenté entre le meurtre et le viol). Ainsi quantité de vieilles demoiselles qui n'ont jamais fait l'amour ont dépensé le désir qui était en elles sur des perroquets, des chiens, des neveux ou des parquets cirés. Il n'est donc pas mystérieux qu'elles n'aient pas recueilli le fruit de la chasteté, car elles n'ont pas été chastes.

Il n'y a pas de chasteté sans détachement. Chasteté, pauvreté et obéissance sont inséparables.

Épouser la pauvreté ; c'est la plus belle image.

L'Amour de Platon, qui a pour compagne la privation.

Désir sans objet.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Qui sait si la conversion et le silence de Racine ne sont pas dus aux deux vers :

*Et la mort, à mes yeux retirant la clarté,*
*Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté,*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne désire nullement que ce monde créé ne me soit plus sensible, mais que ce ne soit plus à moi qu'il soit sensible. A moi il ne peut dire son secret, qui est trop haut. Que je parte, et la création et le Créateur échangeront leurs secrets.

Giotto et Cézanne ont un peu peint ainsi. La peinture de Giotto est sainteté.

La beauté d'un paysage au moment où personne ne le voit, absolument personne...

Voir un paysage tel qu'il est quand je n'y suis pas.

Quand je suis quelque part, je souille le silence du ciel et de la terre par ma respiration et le battement de mon cœur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'absence apparente de Dieu en ce monde est la réalité de Dieu. Il en est ainsi pour tout. Tout ce qui est dans l'apparence est non-réalité.

L'apparence a la plénitude de la réalité, mais en tant qu'apparence. En tant qu'autre chose qu'apparence elle est erreur.

Ce monde en tant que tout à fait vide de Dieu est Dieu lui-même.

La nécessité en tant qu'absolument autre que le bien est le bien lui-même.

C'est pourquoi toute consolation dans le malheur éloigne de l'amour et de la vérité.

C'est là le mystère des mystères. Quand on le touche, on est en sécurité.

Il ne faut pas essayer de changer en soi ou d'effacer désirs et aversions, plaisirs et douleurs. Il faut les subir passivement comme les sensations de couleur et sans leur accorder plus de crédit. Si ma vitre est rouge, je ne peux pas, quand je me raisonnerais jour et nuit pendant un an, ne pas voir ma chambre en rose. Je sais aussi qu'il est nécessaire, juste et bien que je la voie ainsi. En même temps je n'accorde à cette couleur, en tant que renseignement, qu'un crédit limité par la connaissance de son rapport avec la vitre. Accepter ainsi et non autrement les désirs et aversions, plaisirs et douleurs de toute espèce qui se produisent en moi. Tout cela vient de Dieu en tant que cela vient de la nécessité tout à fait aveugle ; et non pas autrement. (Est-ce là ce qu'entendait Spinoza par le salut par la connaissance?)

D'autre part, comme on a aussi en soi un principe de violence, à savoir la volonté, il faut aussi, dans une mesure limitée, mais dans la plénitude de cette mesure, user violemment de ce principe violent ; se contraindre par violence à agir comme si on n'avait pas tel désir, telle aversion ; sans essayer de persuader la sensibilité, en la contraignant d'obéir. Elle se révolte alors, et il faut subir passivement cette révolte, la goûter, la savourer, l'éprouver, l'accepter, comme une chose extérieure, comme la couleur rose de la chambre où la vitre est rouge.

Chaque fois qu'on se fait violence dans cet esprit, on avance peu ou beaucoup, mais réellement, dans l'opération du dressage de l'animal en soi. Comme c'est une opération finie, car il n'y a pas d'infini dans l'animal, on est tout à fait sûr qu'à moins que la mort ne survienne auparavant le dressage finira par être parfaitement accompli. Il faut seulement ne pas s'arrêter avant l'accomplissement parfait.

Quant à l'endroit où on met la limite (la limite de la mesure où on exerce par violence la volonté) cela importe peu. (De même

qu'il importe peu qu'on s'impose de prier tous les jours deux minutes ou sept heures, pourvu qu'on le fasse.) Bien entendu, il faut pour que l'opération serve au dressage frapper la sensiblité surtout quand elle se trouve susciter des désirs ou aversions contraires à ce qu'on reconnaît comme raisonnable, et non pas quand les désirs ou aversions sont conformes à la raison ou indifférents. Car il faut regarder cette violence comme un simple moyen, un moyen de dressage. Quand on dresse un chien pour en faire un chien savant de cirque, on ne le fouette pas pour le fouetter, mais pour le dresser, et à cet effet on le frappe seulement quand il manque un exercice. Et de temps à autre on ne trouve pas d'inconvénient à remplacer le fouet par un morceau de sucre (il y a même des moments où le sucre seul est efficace) ; l'important, ce n'est pas le fouet ou le sucre, c'est le dressage. Si on le fouette sans méthode, on finit par le rendre tout à fait impropre à toute espèce de dressage ; c'est ce que produit le mauvais ascétisme.

Les violences sur soi sont permises seulement soit quand elles procèdent de la raison — soit quand elles sont imposées par une impulsion irrésistible ; mais ce n'est pas alors de soi que procède la violence.

La première et la plus nécessaire des violences de soi sur soi est d'exécuter en fait ce qu'on se représente clairement comme le devoir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si je regardais moi à venir comme *un autre être* qui m'est étranger, je ferais sans nulle répugnance des actes susceptibles d'amener après un intervalle (qu'il soit de deux minutes, de plusieurs jours, d'un an) de la douleur. Je ferais ceux qui sont susceptibles d'amener plus tard du bien-être par pure raison et sans inclination. Et je n'aurais aucun souci pour ce qui se passera. C'est le détachement à l'égard de l'avenir. Si j'y ajoute le détachement de tout le passé (remise des dettes), je serai détachée de tout ce qui n'est pas le présent. C'est là une des conditions de l' « état d'enfance », l' « état d'immortalité », « Dasein » (Rilke).

[« État d'enfance », « breuvage d'immortalité », amrtam — « Chevreau, tu es tombé dans du lait. » D'après Aristote, le lait vient de la semence qui, dans l'enfance, quand le corps a besoin de beaucoup de nourriture, circule à travers tout le corps dans le sang ; à l'adolescence, se masse autour des organes spécialisés ; après la conception, quand de nouveau le corps a besoin de beaucoup de nourriture, est de nouveau retiré de ces organes et mêlé au sang « et ainsi se forme le lait ». Croyances thibétaines sur la semence mélangée au sang chez les sages parfaits. Métaphores du *Banquet* sur l'analogie entre le désir de la procréation et celui de l'immortalité ; engendrer des vertus dans la beauté, etc.].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un homme dont toute la famille aurait péri dans les tortures ; qui lui-même aurait été longuement torturé dans un camp de concentration. Ou un Indien du XVIe siècle échappé seul à l'extermination complète de tout son peuple. De tels hommes, s'ils ont cru à la miséricorde de Dieu, ou n'y croient plus, ou la conçoivent

tout autrement qu'ils ne faisaient auparavant. Je n'ai pas passé par de telles choses. Mais je sais qu'elles existent ; dès lors quelle différence? Cela revient, ou doit revenir, ou devrait revenir au même.

Je dois désirer avoir, tendre à avoir, de la miséricorde divine, une conception qui ne s'efface pas et ne change pas, quelque événement que le destin envoie sur moi et autour de moi, et qui puisse être communiquée à n'importe quel être humain (en me supposant l'aptitude, que je n'ai pas, de communiquer quelque chose) sans être pour lui un outrage.

Une telle conception, l'inspiration seule peut la donner, mais il faut soi-même renoncer à toutes celles qui ne sont pas celle-là.

Discours d'Ivan dans les *Karamasov*. Quand même cette immense fabrique apporterait les plus extraordinaires merveilles et ne coûterait qu'une seule larme d'un seul enfant, moi, je refuse.

J'adhère complètement à ce sentiment. Aucun motif, quel qu'il soit, qu'on puisse me donner pour compenser une larme d'un enfant ne peut me faire accepter cette larme. Aucun, aucun absolument que l'intelligence puisse concevoir. Un seul, mais qui n'est intelligible qu'à l'amour surnaturel : Dieu l'a voulu. Et pour ce motif-là, j'accepterais aussi bien un monde qui ne serait que mal et dont les conséquences ne seraient que mauvaises qu'une larme d'un enfant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Eschyle ; τῷ πάθει μάθος (1) — Appliqué à la crucifixion de Prométhée, cela équivaut aux lignes admirables de saint Jean de la Croix sur la participation par la souffrance à la Croix du Christ pour pénétrer les profondeurs de la sagesse de Dieu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le temps par son cours use et détruit ce qui est temporel (aussi, hélas !, bien des choses essentiellement éternelles, poèmes et statues grecques, religion des Druides, etc.). Ainsi il y a plus d'éternité dans le passé que dans le présent, même toutes choses égales d'ailleurs, ou plutôt moins de temporel et par suite une proportion plus forte d'éternité. Valeur de l'histoire bien comprise, analogue à celle du souvenir dans Proust. Ainsi le passé nous présente quelque chose qui est à la fois réel et meilleur que nous, qui peut nous tirer vers le haut, ce que l'avenir ne fait jamais.

Le Progrès a été inventé au XVIIIe (Descartes est responsable). Le XXe est un siècle de retour à l'histoire. Mais il y a le bon et le mauvais usage de l'histoire. On peut y chercher de quoi exalter l'imagination ; ou on peut y chercher ce qui est plus pur que nous-mêmes.

La durée, soit les siècles pour les civilisations, soit les années et dizaines d'années pour l'être humain, a une fonction darwinienne d'élimination de l'inapte. Ce qui est apte à tout est éternel. *Sapientia* (2) : « La Sagesse pénètre partout à cause de sa parfaite pureté. » (Splendide !) C'est en cela seul que réside le prix de ce qu'on nomme l'expérience. Mais le mensonge est une armure par laquelle

(1) Par la souffrance la connaissance (*Agamemnon*, 177).
(2) VII, 24.

l'homme permet souvent à l'inapte en lui-même de survivre aux événements qui sans cette armure le tueraient (ainsi à l'orgueil de survivre aux humiliations), et cette armure est comme sécrétée par l'inapte pour parer au danger (l'orgueil dans l'humiliation épaissit le mensonge intérieur). Il y a dans l'âme comme une phagocytose ; tout ce qui est temporel en nous sécrète du mensonge pour ne pas mourir et à proportion du danger de mort. C'est pourquoi il n'y a pas d'amour de la vérité sans un consentement total, sans réserve, à la mort. La Croix du Christ est la seule porte de la connaissance.

Quand on a très soif, on veut boire toute l'eau qu'il y a dans l'univers. On ne veut que boire. Pourtant la soif est limitée. Midas voulait que tout fût or.

Voulant tout boire, exclusivement boire, on boit trop. Alors on ne veut plus boire du tout.

Enfant et gâteaux ou bonbons.

L'enfant ne sait pas que son désir de choux à la crème est limité.

Nos désirs sont charnels, sont matière ; c'est pourquoi ils sont limités.

La direction est illimitée (quoi que...), mais le mouvement aura une fin.

SIMONE WEIL.

# *L'œuvre de Bernanos et l'Église dans le temps*

*Visage de la chrétienté.*

Le chrétien est un homme de son temps ; personne ne s'attend à voir l'Église user des moyens surnaturels de grâce dont elle dispose pour l'arracher à son milieu de civilisation, avec ses bons et ses mauvais côtés. L'idée centrale de Bernanos, c'est que la liberté de la personne, base de toute vraie civilisation et de toute religion authentique, court aujourd'hui un danger croissant ; de plus en plus asservi à la machine et aux rapports sociaux, l'homme se réduit progressivement à l'état de bête vivant en troupeau. D'autre part, le catholicisme a pour caractéristique essentielle, par opposition aux autres églises chrétiennes, que l'accent y soit mis sur l'obéissance du fidèle. Rien ne serait plus dommageable, par conséquent, que de confondre, ou seulement de rapprocher l'instinct grégaire et l'obéissance due à l'Église, comme si la docilité commune de l'homme moderne, son aptitude à se laisser diriger venaient rejoindre et renforcer le principe catholique, et que l'Église pût tirer avantage d'un affaiblissement de la liberté et du pouvoir de décision. Bien au contraire il faut affirmer résolument que tout ce qui énerve les forces de la personne morale prive, par là même, l'Église d'une partie de son pouvoir d'action sur le monde. Tous les chrétiens font partie de l'Église, ils sont tous ses représentants dans le monde ; il faut donc que chacun engage sa personne entière pour aider le monde à prendre conscience de tout ce que l'Église comporte de liberté et de transcendance par rapport au monde.

A cet égard Bernanos porte un diagnostic d'une inquiétante gravité. Il multiplie les témoignages pour justifier le reproche qu'il fait aux chrétiens de rester inattentifs en face de cette maladie de la liberté qui les mine secrètement. Pour que l'obéissance chrétienne garde un sens, il faut que les chrétiens restent des hommes libres. Or ils sont atteints, eux aussi, par la contagion générale. Bernanos ne cesse de le leur répéter. Ils doivent prendre des mesures prophylactiques, car c'est d'eux, plus que de personne, qu'on peut attendre la guérison du monde. Si l'on veut comprendre cette position, il faut commencer par ne jamais perdre de vue la

fidélité constante et intégrale de Bernanos à l'Église : c'est pour sauver la véritable obéissance chrétienne, qui n'est à aucun moment mise en doute et qui ne pose de soi aucun problème, que contre tout ce qui peut menacer cette obéissance, l'écrivain met en garde aussi bien ceux qui, dans l'Église, ont pouvoir de commander que ceux dont la mission est d'obéir.

*Un grand nombre de ceux qui vont à la messe le dimanche ne sont pas moins déspiritualisés que les autres, bien qu'il y paraisse moins. Ils consomment une nourriture qu'ils sont devenus incapables d'assimiler, comme ces diabétiques qui mangent de bon appétit alors qu'ils ne font que dévorer leur propre substance* (1). Il semble au chrétien que le monde moderne, privé d'esprit et de liberté, est encore loin : *Vous vous dites que vous aurez le temps de le voir venir. Il est venu. Il est en vous, il se forme en vous. Comme vous êtes déjà différents de ceux qui vous précédèrent au cours des âges! Comme vous supportez aisément, comme vous subissez bien! Mais hélas! vos fils seront coupables de supporter plus, de subir plus* (2). C'est la propagande, c'est le parti qui déterminent aujourd'hui les consciences, qui décident, par exemple, *des injustices qui doivent indigner et de celles qui doivent laisser indifférents. Les consciences ne se révoltent que sur commande contre des gens qui supplicient atrocement des femmes et des enfants. Cela est malheureusement vrai pour les chrétiens comme pour les autres.* Or, les mots d'ordre de la propagande ont la vie terriblement courte et sont d'ailleurs contradictoires ; le sujet s'habitue ainsi à une souplesse de conscience qui le conduit, abruti par ces incesssants changements de position, à donner toujours raison *a priori* à la propagande. Les résultats sont visibles : *indifférence à la vérité et au mensonge, anémie spirituelle, fatigue et écœurement de la faculté de jugement* (3).

Certains objecteront qu'on ne remonte pas le cours de l'histoire. Les existentialistes, même chrétiens, répètent à longueur de journée que l'homme est un être historique, un être en situation et, pour affirmer cette sorte de détermination, il n'est pas nécessaire d'adhérer au marxisme et de réduire à des facteurs économiques la liaison de l'homme à l'histoire (4). Bernanos répond que la société humaine ressemble moins à *une locomotive lancée sur des*

(1) *La Liberté, pour quoi faire?* pp. 122-123.
(2) *La Liberté, pour quoi faire?* p. 141.
(3) *Ibid.*, pp. 142-144.
(4) Il nous paraît juste de rappeler qu'une des thèses fondamentales du véritable *existentialisme* est précisément la liberté de *l'homme en situation*, qui lui permet de *se faire être* et de donner forme à son avenir, en même temps que signification à son passé. Chercher un *sens* à *l'histoire* n'est pas se soumettre passivement à de simples données déterminantes. Et certains existentialistes reprochent justement au chrétien de posséder d'avance la clé de l'histoire, d'en connaître déjà le sens, de n'avoir donc qu'à le déchiffrer et à s'y soumettre, non point à l'orienter. Quoi qu'on pense du fond du débat, il est clair que Bernanos, qui n'avait pas de goût pour la philosophie d'école, qu'elle fût thomiste, hégélienne ou sartrienne, ne considère donc pas des théories qu'il connaît mal, mais certaines conséquences pratiques, au niveau le plus bas, des idées à la mode.

*rails qu'à une œuvre d'art que l'imagination de l'artiste au travail recompose sans cesse* (1).

*La thèse, si séduisante, qui lie l'homme à l'histoire implique déjà par elle-même la négation de la liberté humaine.* En général, on imagine le diable sous les traits de *l'esprit de Révolte.* Cette opinion plaît aux *conservateurs,* car *elle les autorise à mettre en enfer tous les Mécontents et au Paradis tous les Gendarmes. Que le Diable soit révolté pour son propre compte, je ne le nie pas, mais rien ne prouve qu'il ait formé le dessein de séduire les hommes de même manière qu'il a séduit les Anges. L'expérience démontrerait plutôt qu'il juge moins facile de nous perdre par l'Esprit de Révolte que de nous avilir par l'esprit de servitude, et que, loin de se proposer de nous élever à la dignité satanique d'Anges Rebelles, sa haine clairvoyante médite de nous faire descendre à la condition des bêtes* (2). *Il y a une dévastation de conscience plus déplorable que la dévastation des corps, plus répandue et plus étendue que n'importe quelle hérésie des siècles passés* (3). *Ce durcissement, ce raidissement, cette sclérose des consciences, ce tarissement des sources profondes de l'âme est un phénomène universel, mais voilà treize longs mois que je l'observe dans mon pays, parmi les miens, avec une angoisse intime et comme religieuse, une épouvante sacrée. Dieu s'en va, Dieu se retire de nous ; comme il nous laisse à la fois vides et lourds!... Cette liberté intérieure qui était notre privilège héréditaire,* [...] *nous l'avons perdue, c'est Dieu que nous avons perdu avec elle, et pour la retrouver, il ne nous suffira pas de la désirer de nouveau, ou de geindre sur sa perte, ou de chercher dans le pharisaïsme de la justice sociale une espèce d'alibi dont Dieu n'est pas dupe* (4). Quoi qu'on dise, la liberté *peut mourir dans le cœur des hommes* (5). Même une fois vaincues les dictatures hitlérienne et fasciste, *il reste partout des foyers d'infection totalitaire dans le monde* (6), car *les disciplines imposées par la technique ont peu à peu sinon ruiné, du moins considérablement affaibli les réflexes de défense de l'individu contre la collectivité* (7). Tout le dispose à se confier aveuglément à la Providence du Grand Être qui prend si bien soin de lui, de la maternité au crématoire, en passant par les tests d'orientation professionnelle et la sécurité sociale !

Si on interroge Bernanos sur les moyens de résistance auxquels il songe, son attitude et sa réponse peuvent d'abord surprendre. Non point parce qu'il nous met en garde contre une fausse résignation (8), contre la tentation de s'offrir passivement au bourreau sous prétexte qu'*il est moins préjudiciable au salut éternel d'être*

(1) *La Liberté, pour quoi faire?* pp. 168-169.
(2) *Lettres aux Anglais,* pp. 238-239.
(3) *Lettre à Jorge L...* janv. 41, *Let. inéd.,* p. 38.
(4) *La Liberté, pour quoi faire?* pp. 186-187. (Extrait d'un discours prononcé aux Rencontres internationales de Genève en sept. 46.)
(5) *La Liberté, pour quoi faire?* p. 178.
(6) *Ibid.,* p. 106.
(7) *Ibid.,* p. 107.
(8) *Ibid.,* pp. 129-130, 24 sq., *Les Grands Cimetières,* p. 225.

*mangé que manger* (1), mais plutôt dans la mesure où, toute sa vie durant, l'écrivain a pris position contre toute politique de *collaboration* et de *présence* catholique, contre la prétendue nécessité de *prendre le vent*. Dès la fin de la première guerre, il exprime son dégoût des méthodes modernes de l'apologétique (2) ; malgré toute sa sympathie pour les dominicains, il n'a jamais ménagé les ironies à l'égard du néo-thomisme à la mode (3) ; devant la célèbre pastorale du cardinal Suhard, en 1947, il laisse éclater sa méfiance : *Voilà cinquante ans que j'entends ces imposteurs annoncer un monde sans Dieu — l'école sans Dieu, le monde sans Dieu — et voilà qu'ils me reprochent maintenant de ne pas lui faire assez confiance* (4). Avec cela, Bernanos n'est certes pas le dernier à protester contre une attitude de l'Église qui en ferait une sorte de ghetto — il suffit pour s'en convaincre de relire *la Grande peur* et *les Grands cimetières*. Et l'on a déjà dit quels sarcasmes, nourris de tout son ressentiment contre ses souvenirs d'enfant, il dédie à ces *vases clos* que sont les séminaires et les collèges catholiques, avec leur vocabulaire de *place assiégée*, de *conservation*, de *défense, tout ce que vous voudrez, sauf un vocabulaire de conquérant* (5). *L'air des musées (lui) fait mal, et celui des petites chapelles (l') écœure* (6). Le paradoxe s'éclaire si l'on se rappelle que les *sorties* de l'Église hors du ghetto sont plutôt pour Bernanos des entreprises de politique cléricale que la véritable et toute simple prise en charge du temporel par les chrétiens ; on conçoit dès lors sa méfiance à l'égard d'actions qu'il ne croit ni authentiques ni mûres ni solidement enracinées. Ce perpétuel soupçon peut paraître maladif, et, si utile que soit la mise en garde, sans doute est-elle pour beaucoup plus paralysante que stimulante.

Si l'on veut saisir exactement quelle est sa pensée, il ne faut jamais perdre de vue que pour Bernanos, comme pour Péguy, le rétrécissement de la *chrétienté* en *Église*, la perte par les chrétiens d'une responsabilité directe et incontestée en matière temporelle correspondent à une évolution irréversible, dont les effets sont inévitables, quelque attitude qu'adopte l'Église moderne à l'égard du monde, qu'elle se détourne de lui ou qu'elle lui fasse des avances ; dans le premier cas, on lui reproche d'*avoir peur;* dans le second, on l'accuse d'*opportunisme politique*. Une fois en passant, il arrive à Bernanos de développer jusqu'au bout le rêve de l'ancienne chrétienté : *Nous étions en train de fonder un empire, mon garçon, un empire auprès duquel celui des Césars n'eût été que de la crotte — une paix, la Paix romaine, la vraie. Un peuple chrétien, voilà ce que nous aurions fait ensemble* (7). Vision de force et de joie, assure le

(1) *Ibid.*, pp. 128-129.
(2) *Lettre à Dom Besse*, Ascension 19, *Bul. XI*, p. 11.
(3) Cf., par ex., *Chemin de la Croix des âmes*, nov. 40, p. 63.
(4) *Lettre à Estang*, 31 mai 47, *Bul. I*, p. 7.
(5) *Nous autres Français*, p. 212.
(6) *Ibid.*, p. 268.
(7) *Journal d'un curé de campagne*, p. 27.

curé de Torcy. Pour les *chrétiens de chrétienté*, l'Évangile ne se réduit pas à l'*action catholique*. Il est un ferment qui fait tout lever, *il informe les lois, les mœurs, les peines et jusqu'aux plaisirs* (1). On ne forme pas un peuple par ces *élites* qui se fabriquent dans les collèges cléricaux, par ces *produits sélectionnés* qu'on prétend *protéger* en vase clos contre tous les périls de la vie, *ces bons jeunes gens* qui sont déjà des *vieillards* avant d'avoir été des enfants (2). Le chrétien ne prospère qu'à l'air libre, endurci par les périls courus dans ce monde où le Christ l'a placé et auquel il l'a expressément laissé : *l'Église a les nerfs solides, le péché ne lui fait pas peur, au contraire. Elle le regarde en face, tranquillement...* (3). Ce qui changera la face de ce monde, ce n'est pas une *action* à arrière-pensées politiques et qui pousse prudemment ses pions sur l'échiquier, mais ce sont de libres chrétiens, pleins de courage, prêts à s'engager tout entiers et à s'exposer aux périls. Toute tactique suppose une réflexion sur les rapports de force, et comme il lui faut bien cacher ses propres cartes, le tacticien suppute avec méfiance celles de l'adversaire. Seulement, s'il est mille fois vrai que l'ancienne chrétienté soit définitivement morte, le chrétien isolé, sans tactique, par la simple audace de son enjeu, serait-il donc capable de maintenir vivant l'esprit de cette chrétienté? L'Olivier du *Curé de campagne* le pense, et Bernanos partage sa confiance.

*La Chrétienté a fait l'Europe. La Chrétienté est morte. L'Europe va crever, quoi de plus simple* (4). Ce serait bien simple, en effet, si l'esprit de cette chrétienté était mort avec ses structures terrestres et n'avait été remplacé que par celui d'une *politique d'Église*, incapable d'inspirer la moindre crainte, ni aujourd'hui, ni demain, à aucun dictateur, à aucun État totalitaire : *L'État moderne comprend très bien le catholique d'œuvres, de patronage, d'action catholique, le catholique de pure formation cléricale* (5). *J'admets parfaitement qu'un chrétien de race puisse être surnaturellement bien au-dessous de tel bon jeune homme, docile à toutes les consignes, fidèle observateur de tous les commandements de Dieu et de l'Église. Mais j'affirme une fois de plus que l'État moderne n'a pas grand-chose à redouter de ce brave garçon, parce que l'espèce lui en est connue, qu'il en a surveillé la naissance et le développement, qu'il est sûr de le tenir en mains aussi longtemps qu'il lui plaira, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il lui plaira de négocier avec les supérieurs responsables* (6).

Ce que considère ici Bernanos n'est pas seulement la pauvreté morale d'un type d'homme ainsi formé, mais surtout *l'absence d'une dimension chrétienne*, d'une certaine profondeur mystérieuse, qui est moins le secret caché aux hommes dont l'esprit est celui

(1) *Les Grands cimetières*, p. 15.
(2) *Ibid.*, pp. 55, 227.
(3) *Journal d'un curé de campagne*, p. 27.
(4) *Les Grands cimetières*, p. 155.
(5) *Les Enfants humiliés*, p. 153.
(6) *Les Enfants humiliés*, p. 152.

du monde que l'inconcevable force d'une présence et d'une affirmation de soi. Jamais le monde ne se débarrassera du scandale que représente pour lui l'Église (1). C'est en vain qu'il lui fait chaque jour la place plus étroite (2), qu'il cherche peu à peu à l'asphyxier. Mais ce n'est point en enseignant des demi-vérités, des vérités existentiellement tronquées, que l'Église affirmera ce scandale permanent au cœur même du monde, c'est en proclamant sa propre vérité, pleine et entière (3). Il faut que le monde sache qu'il échouera une fois de plus s'il fait le *calcul idiot d'associer* l'Église à ses desseins. Un tel projet *a fait jadis de l'Espagne la terreur puis la risée de l'Europe.* (...) *Les Rois, les Empereurs et les Républiques croient naïvement s'asservir l'Église et ils ne s'asservissent qu'une pauvre espèce d'hommes* (4). *Qui prétend utiliser l'Église à des fins réalistes, dans un esprit réaliste, sera toujours dupe du marché* (5). Le vrai scandale de l'Église sera libérateur, car il sera créateur de liberté, même si — et précisément parce que l'idéal que l'Église doit opposer à celui de la société moderne se présente d'entrée de jeu sous un tout autre jour, et dussent les valeurs et les catégories essentielles de l'Évangile contredire totalement aux images où se concrétisent les vœux de l'humanité montante : *Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits, — voilà ce que l'Écriture vous enseigne. Nous reconnaissons une certaine justice à ses fruits, même lorsqu'elle se pare du nom de* sociale, *comme nous avons reconnu jadis à Majorque, au temps de l'imposture de la Sainte Croisade espagnole, un certain ordre qui se disait aussi* social ; *il se disait encore* chrétien. (...) *La justice qui n'est pas selon le Christ, la justice sans amour, devient vite une bête enragée. Il serait fou de penser que la justice, même débaptisée, déchristianisée, vidée de tout contenu spirituel, est tout de même quelque chose qui ressemble à la justice et qui peut encore servir... C'est comme si vous me disiez qu'un chien devenu enragé reste tout de même un compagnon qu'on peut garder près de soi* (6).

Ainsi parle — et non pas en passant, mais à maintes reprises — le même homme qui s'est si fort engagé dans la défense du droit des travailleurs contre l'hypocrisie bourgeoise, qui a tant œuvré pour qu'on substituât des réalisations sociales effectives à de simples programmes cléricaux. Ici il est clair qu'il préfère de beaucoup passer pour un réactionnaire romantique plutôt que d'être compté au nombre des « petits curés progressistes ». C'est que la chrétienté justement ne saurait se constituer que par la pleine observance de l'Évangile et non par un prudent dosage de la

(1) *Lettres aux Anglais*, pp. 235 sq.
(2) *Lettre à Maître*, mars 17, *Bernanos I*, p. 32.
(3) *Vérités*, pp. 56-57.
(4) *Lettres aux Anglais*, p. 166.
*Dans ce texte, daté de sept.* 41, *Bernanos s'adresse au président Roosevelt : l'appel des évêques américains* « à la croisade en faveur de la Démocratie chrétienne *est un fait* considérable », *mais pas plus* « que l'appel de l'Épiscopat espagnol en faveur de la Croisade phalangiste » (*ibid.*, p. 163).
(5) *Ibid.*, p. 158.
(6) *La Liberté, pour quoi faire?* pp. 166-167.

Parole de Dieu et des exigences du temps. En aucun cas il ne convient de répondre d'abord aux appels du *progrès*, après quoi, *une fois la planète entièrement équipée, selon les meilleures recettes techniques, par ces animaux industrieux, il serait toujours temps de les convertir et de les baptiser, c'est-à-dire de leur rendre ce qui leur manquerait, pensent cette espèce d'imbéciles particulière à certains milieux catholiques* (1). Il faut plutôt, d'entrée de jeu et en se donnant tout entier à la tâche, faire front au nom de la liberté de la personne contre un idéal de progrès qui, en lui-même, ne peut que mettre la personne en danger, ne peut que la détruire (2). Cette résistance est une dure tâche et qui coûte bien des efforts (3), mais le chrétien ne perd jamais cet espoir qui *ne s'enseigne pas comme la grammaire et qui, comme la foi, est une grâce de Dieu. Il suffit que nous soyons prêts à la recevoir* (4).

*Obéissance et responsabilité.*

Après ce que nous avons dit, il n'est pas très difficile de définir les principes de la relation qui, pour Bernanos, doit lier le chrétien à la hiérarchie ecclésiastique. Il s'agit de sauver l'authentique vertu chrétienne d'obéissance de toutes les infiltrations du défaitisme totalitaire moderne. En d'autres termes, de sauver cet esprit d'enfance véritablement chrétien, c'est-à-dire surnaturel, qui est essentiel à l'obéissance, de ne pas le laisser confondre avec un infantilisme fort peu surnaturel, qui serait d'autant plus nuisible qu'il pourrait s'abriter derrière un idéal *d'obéissance aveugle.* Comme nous le rappelions plus haut, les romans de Bernanos ont montré jusqu'où peut conduire — dans la nuit de l'abandon — le mystère par lequel un homme dont c'est la vocation propre se laisse guider par le ministère et par ses représentants légitimes. Mais le saint ainsi conduit était en même temps exposé au plus haut point, sur les voies les plus dangereuses de la liberté chrétienne, et livré à sa plus terrible responsabilité. Il s'agit ici d'autre chose : des dangers que court la personne du chrétien et sa libre responsabilité lorsqu'il s'évade dans l'obéissance, ou plutôt, dans le conformisme, dans *la bienheureuse servitude qui dispense de vouloir, d'agir, mesure à chacun sa tâche, fera demain de l'homme le plus grand et le plus ingénieux des insectes, une colossale fourmi* (5).

Bernanos évoque avec horreur le slogan dont usaient les soldats de l'autre guerre pour s'encourager mutuellement lorsqu'ils devaient obéir à des ordres dont le sens leur échappait et qui peut-être n'avaient aucun sens : *Faut pas chercher à comprendre* (6). A l'atti-

(1) *La Liberté, pour quoi faire?* p. 205.
(2) *Ibid.*, pp. 7, 38.
(3) *Ibid.*, pp. 102,207.
(4) *Ibid.*, pp. 248-249.
(5) *La Grande peur*, p. 277.
(6) *Le Journal d'un curé de campagne*, p. 12, — *les Enfants humiliés*, pp. 48 sq., — *Français*, p. 143, — *Robots* pp. 114, 217, *Croix*, p. 388.

tude que les poilus traduisaient ainsi par une formule d'un humour défaitiste, correspondait, dans les tranchées allemandes qui faisaient face aux leurs, cette transposition burlesque de l'impératif kantien sans lequel le nazisme eût été impossible. En 1944, Bernanos dresse le bilan de la situation : *Les horreurs que nous venons de voir*, écrit-il, *et celles, pires, que nous verrons bientôt, ne sont nullement le signe que le nombre des révoltés, des insoumis, des indomptables augmente dans le monde, mais bien plutôt que croît sans cesse, avec une rapidité stupéfiante, le nombre des obéissants, des dociles, des hommes qui, selon l'expression fameuse de l'avant-dernière guerre, ne cherchaient pas à comprendre* (1). *Je vois, avec une curiosité mêlée de terreur, grossir sans cesse le nombre de ces hommes d'œuvres qui, non moins habiles ou vifs que d'autres à défendre leur temporel, prétendent vivre dans le siècle comme s'ils n'y vivaient pas, font paisiblement leur salut tout seuls, pour eux seuls, et répètent avec une espèce d'exaltation : Je ne comprends pas, j'obéis sans comprendre, je ne comprends plus rien, quel bonheur! croyant atteindre ainsi les sommets de la vie contemplative, sans pour autant manquer à surveiller leur compte en banque* (2). *Le peuple ne cherche plus à comprendre, et même il prend le goût de ce détachement, il tombe peu à peu dans l'optimisme superstitieux de l'incurable, qui se garderait bien de demander des explications au médecin, même si celui-ci était disposé à lui en donner* (3).

*Les saints ont été obéissants, non dociles* (4), mais la bourgeoisie *laisse volontiers sa conscience en dépôt, elle fait des placements de conscience comme des placements d'argent, et il lui importe peu d'en tirer de gros intérêts pourvu que la maison soit sûre* (5). *Les Révérends Pères jésuites peuvent se vanter d'avoir discipliné l'opinion catholique, il s'agit de savoir si cette docilité est à base d'indifférence ou non* (6). *La docilité peut bien tenir lieu un temps de l'enthousiasme et de l'amour, à la longue elle finit par l'affaiblir. Qui ne sait plus qu'obéir aveuglément à ses maîtres risque de tomber sous la domination des mauvais maîtres* (7). *Qui obéit indifféremment à tout le monde ne sait plus ce que c'est que servir* (8). *Les hommes dressés à obéir aveuglément sont les mêmes qui brusquement désobéiront aveuglément. Obéir sans discussion n'a nullement le même sens qu'obéir sans comprendre et la totale docilité n'est pas si loin qu'on pense de la révolte totale. L'obéissance chrétienne a, par nature, un caractère héroïque* (9). *L'obéissance totale me semble contraire à l'honneur; on ne saurait servir ensemble deux absolus* (10). Le grand mot est lâché ; contre la valeur qui a pris injustement sa

(1) *La France contre les Robots*, pp. 216-217.
(2) *Ibid.*, pp. 142, 143.
(3) *Croix*, déc. 43, p. 388.
(4) *Les Enfants humiliés*, p. 86. (Les italiques sont de Balthasar.
(5) *Ibid.*, pp. 86-87.
(6) *Ibid.*, p. 227.
(7) *Nous autres Français*, p. 70.
(8) *Chemin de la croix des âmes*, oct. 41, p. 149.
(9) *Ibid.*, déc. 44, p. 465.
(10) *Chemin de la croix des âmes*, 6 fév. 45, p. 487.

place, en étendant sans droit le domaine où elle s'exerce légitimement, Bernanos oppose la valeur qui est pour lui la plus haute de toutes : celle de l'honneur. Le totalitarisme, et plus particulièrement *la guerre totale forme, par des méthodes qui ne sont pas loin d'être comme une transposition sacrilège et ironique des Exercices de saint Ignace, une sorte d'hommes* — perinde ac cadaver — *capables de toutes les formes de la soumission et de la violence, passant indifféremment des unes aux autres* (1).

Pour comprendre cette affirmation hardie — mais formulée avec noblesse et prudence — il faut se rappeler trois choses :

*D'abord* que la tradition chrétienne s'est toujours prononcée contre la formule prêtée à Tertullien : *credo quia absurdum*, qu'elle a toujours admis que celle qui correspondait à son esprit et qu'elle devait défendre était la formule augustino-anselmienne : *Credo ut intelligam, fides quærens intellectum.* Elle s'applique d'autant plus sûrement à l'obéissance en matière de foi que l'effort pour comprendre, pour pénétrer autant que possible par la grâce de Dieu, le sens du mystère auquel on croit d'abord en vertu de l'autorité divine, est déjà considéré par saint Paul comme un devoir qui s'impose de façon pressante et prochaine à tout chrétien. Que cette *intelligence* du mystère présuppose d'abord la foi, Bernanos l'a toujours admis, avec tous les chrétiens, comme une vérité qui ne fait pas question (2). La doctrine catholique des *præmbula fidei* requiert en outre, avant l'acte de foi lui-même, une compréhension de la véracité de celui qui réclame d'être cru : *Scio cui credidi* (3). Ce qui vaut pour l'obéissance en matière de foi vaut aussi, on peut même dire vaut *a fortiori* pour l'obéissance à l'Église qui n'en est qu'une conséquence dérivée. C'est une obéissance de personnes qui savent ce qu'elles font et qui possèdent une responsabilité propre, encore qu'elles accomplissent — c'est là l'essence même de toute obéissance — une volonté étrangère, celle de l'autorité qui leur a été assignée par Dieu lui-même.

*En second lieu*, il faut souligner qu'en défendant son idéal d'obéissance, saint Ignace n'a rien introduit de nouveau, d'inconnu à la tradition ; il a seulement éclairé et rajeuni les dimensions de cette obéissance, ainsi que son caractère de risque et pour celui qui commande et pour celui qui obéit. Il s'est élevé avec la plus grande énergie contre une obéissance purement passive, qui consisterait à exécuter mécaniquement un ordre reçu, sans engager la personne entière dans l'exécution de cet ordre. Il a refusé une pure *volonté d'obéir*, qui ne serait pas en même temps une *volonté de l'intelligence*, c'est-à-dire une obéissance qui comprend, qui se comprend elle-même en vertu du mouvement personnel d'obéissance — exactement comme la foi aux dogmes enseignés par l'Église doit contenir un mouvement intérieur vers *l'intellectus.* D'un homme de la Renaissance comme Ignace de Loyola qui, en

(1) *La France contre les Robots*, p. 116.
(2) *Croix*, 25 déc. 43, pp. 391-392. (Le sceptique est précisément « un homme qui raisonne avant de croire, d'admirer ou d'aimer ».)
(3) *II Tim.*, I, 12.

outre, confiait à ses fils les plus hautes responsabilités personnelles on ne pouvait attendre aucune autre doctrine. S'il va jusqu'à l'idée-limite d'*obéissance aveugle*, c'est pour rappeler, comme il se doit, que, pas plus que la foi, l'obéissance ne mérite son nom qu'aussi longtemps que la motivation de l'acte ne se confond pas pour le sujet avec une saisie personnelle évidente. L'obéissance aveugle est, en outre, comme une cime où vient culminer, par une sorte de dépassement, l'obéissance *éclairée*, là où la sublimation de l'évidence naturelle en évidence surnaturelle, celle qui appartient à Dieu — et à l'Église — assume le caractère d'un don total de soi, d'un sacrifice de sa vision propre à celle de Dieu et de l'Église. Cette possibilité n'est réalisable que dans le domaine de l'amour confiant, de cet esprit chrétien d'enfance, que Bernanos situe si haut. Aussi ne saurait-on la transposer sur le plan du monde et de l'État ; pour s'en convaincre il suffit de relire Plutarque. Ainsi Bernanos a-t-il pleinement raison de réclamer qu'on ne laisse pas *pratiquement sur le même plan l'obéissance surnaturelle et l'autre* (1). Il est certain que l'obéissance *aveugle* n'est qu'un cas-limite et que la formule n'est pas valable dans les cas normaux de l'obéissance chrétienne.

*En troisième lieu*, l'Église admet dans son sein, comme une possibilité spéciale, l'obéissance des religieux, c'est-à-dire un don de la volonté propre, mise à la disposition des supérieurs légitimes. Ce don est parallèle à celui que fait le religieux de ses puissances procréatrices en faveur de la virginité, et de son droit de propriété en faveur de la pauvreté. Chez les moines des anciens ordres, avant tout contemplatifs, la règle de l'obéissance est facile à justifier ; elle l'est moins pour les ordres plus récents, où la vie active tient une place importante ; c'est là une question délicate, liée à plusieurs autres problèmes et qu'il n'y a pas lieu d'aborder ici. Au reste, quand Bernanos parle de l'obéissance chrétienne, il ne met jamais en cause l'obéissance des religieux, et dans une lettre par exemple, où il s'élève contre certains *travestissements du renoncement évangélique*, il précise aussitôt que, s'il est *ignoble de faire ce qu'on n'est pas appelé à faire*, la remarque ne vaut naturellement que *lorsqu'on n'a pas abdiqué sa liberté aux mains de supérieurs réguliers, dans le cadre de la vie monastique* (2). Il est vrai qu'il aimerait bien introduire jusque dans les ordres contemplatifs quelque chose de l'idée personnelle qu'il a de l'obéissance. Au terme de la première nuit que les carmélites de Compiègne viennent de passer en prison, une des plus anciennes de la communauté déclare à ses *petites filles : Il est possible qu'à votre âge l'obéissance semble encore un oreiller moelleux où l'on n'a qu'à laisser reposer sa tête. Mais nous savons nous, que l'obéissance, pour paraître si différente du commandement, est aussi une charge. Oui! Oui! mes petites filles, il est aussi difficile d'apprendre à obéir qu'à commander; Obéir n'est pas se laisser passivement conduire, ainsi qu'un aveugle*

(1) *Nous autres Français*, p. 147.

(2) *Lettre à Lima*, 13 mars 40 ; *Esprit*, p. 202. — Cf. *ibid.*, juin 40, p. 204 : *L'obéissance aveugle, en dehors de la vocation religieuse, a aussi ses risques.*

*suit son chien. Une vieille religieuse comme moi ne souhaite rien de plus que mourir dans l'obéissance, mais dans une obéissance active et consciente. Nous ne disposons de rien en ce monde, c'est entendu. Il n'en est pas moins vrai que notre mort est notre mort, personne ne peut mourir à ma place* (1). Il faudrait que Bernanos ne fût pas ce qu'il est pour rester insensible à la force de l'obéissance religieuse, au merveilleux scandale qui consiste en ce que quelqu'un qui possède l'expérience requise pour commander (2), *une volonté magnifique*, fasse pourtant *cette gageure de vivre dans le monde avec la simplicité, l'innocence, l'esprit de soumission d'un petit enfant* (3). Il n'en reste pas moins qu'il refuse à bon droit l'extension inconsidérée aux fidèles engagés dans le monde d'une forme d'obéissance propre aux religieux, ou qu'on puisse même ériger cette forme en idéal et en modèle de la commune obéissance à l'Église. L'abus serait aussi injustifiable que si l'on proposait aux époux chrétiens d'imiter la vie extérieure de ceux qui ont fait vœu de virginité, ou si l'on présentait aux propriétaires et aux administrateurs chrétiens le mode de vie qu'implique le vœu de pauvreté. Ce serait une nouvelle manière de claustrer l'Église, qui ne contredirait pas seulement à tout ce qui constitue son véritable esprit, mais qui irait exactement à contre-courant des tâches qui s'imposent à elle, face au monde moderne, lorsqu'il lui faut défendre contre le totalitarisme la liberté même du monde et de la personne morale.

Aussi convient-il de tracer deux lignes de démarcation tout à fait rigoureuses, en distinguant d'une part l'obéissance chrétienne de l'obéissance étatique — ou totalitaire — d'autre part, dans l'Église même, l'obéissance des laïques de celle des religieux. Dès qu'il s'agit d'assumer des responsabilités dans le monde, sans que l'obéissance soit mise en question, sans même qu'elle soit « limitée », disons du moins qu'elle cesse d'être la norme unique. Aux premières pages de son *Journal*, le curé de campagne écrit : *J'entends bien qu'il y a les supérieurs. Seulement, les supérieurs, qui les informe? Nous. Alors, quand on nous vante l'obéissance et la simplicité des moines, j'ai beau faire, l'argument ne me touche pas beaucoup... Nous sommes tous capables d'éplucher des pommes de terre ou de soigner les porcs pourvu qu'un maître des novices nous en donne l'ordre. Mais une paroisse, ce n'est pas si facile à régaler d'actes de vertu qu'une simple communauté* (4). La réserve de la responsabilité ou de l'honneur n'est pas une *limitation* ou émasculation de l'obéissance chrétienne, mais elle requiert seulement que cette obéissance soit référée au tout dont elle n'est qu'une partie, c'est-à-dire à la vie chrétienne dans son ensemble.

La responsabilité propre de l'homme qui obéit est si primordiale qu'elle engage immédiatement et de façon nécessaire la

(1) *Dialogue des Carmélites*, pp. 218-219.

(2) *Il s'agit de Chantal, et son père ne considère, dans cette phrase, que son aptitude à « gouverner » la maison familiale, mais, dans le contexte de la conversation, l'idée est sous-jacente des qualités de commandement qu'elle pourrait exercer dans un ordre actif.*

(3) *La Joie*, p. 94.

(4) *Journal d'un curé de campagne*, p. 12.

responsabilité de celui qui commande quant à celle de son partenaire. La confiance d'un subordonné qui, par obéissance à Dieu, soumet sa personne à celle d'un supérieur, met en jeu la personne même de l'homme auquel il a promis obéissance. Aucun rapport personnel de cet ordre ne saurait rester unilatéral et l'on ne peut concevoir que le supérieur ne joue qu'un rôle fonctionnel ou administratif, c'est-à-dire impersonnel. Ce principe ne vaut pas seulement sur le plan de la morale naturelle ; il ne détermine pas non plus cette seule obéissance commune que doit tout catholique à son Église, mais tout aussi bien l'obéissance propre aux religieux ; il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la paternité spirituelle de l'Abbé bénédictin. Le mode sur lequel l'obéissant se livre et fait don de sa personne a quelque chose de si inouï qu'un tel dépouillement — comparable à celui de saint François sur la place d'Assise — entraîne aussitôt le supérieur à couvrir l'inférieur du manteau de sa charité personnelle. En d'autres termes, il n'est aucun rapport, si fonctionnel soit-il, qui dispense de l'amour. Il en résulte qu'aucun amour ne saurait — ceci soit dit pour le supérieur — ni se remplacer par un service, ni davantage — ceci concerne l'inférieur — s'acheter au prix d'un service. Aucun supérieur ecclésiastique n'est en droit d'exciper de sa fonction pour exiger qu'on l'aime (et obéir signifie toujours amour !) à moins qu'il ne soit en mesure lui-même de répondre à l'amour qu'il réclame par un amour personnel et chrétien, à la mesure de ses forces ; s'il passe outre à cette interdiction, il se rend coupable d'une faute grave à l'égard de celui qui ne l'aimerait que par obéissance.

C'est sur ce point que Bernanos a fait porter son attaque. Il refuse que le respect dû à l'homme qui exerce une fonction ou un ministère puisse ressembler à un chèque sans provision. Il stigmatise ces flatteries maladroites adressées à *n'importe quel obscur supérieur de grand séminaire, hier inconnu de son troupeau, et qui, le jour de l'intronisation, reçoit sans sourciller des éloges qui auraient confondu saint Athanase ou saint Augustin* (...) *Oh! je sais, c'est la dignité qu'on loue, et elle est assurément digne de louange. Mais lorsque l'amour paraît si facile à mériter, ne risque-t-on pas de laisser s'affaiblir en soi une certaine volonté créatrice à laquelle la contradiction d'autrui et le doute de soi sont aussi nécessaires qu'à la graine sauvage l'averse et le vent? Quel écrivain, quel artiste ne souhaiterait d'échapper à l'écœurante atmosphère de l'admiration familiale, même si celle-ci est sincère* (1). Justement l'adulation des hauts dignitaires ecclésiastiques, qui touche parfois à l'hystérie — et qui est d'ailleurs peu conforme à *l'enseignement même de l'Église* (2) — est souvent exploitée *au profit de leurs entreprises* par *certains intrigants* (3), de même que d'*aveugles perroquets* se croient des chrétiens virils et responsables qui exprimeraient simplement *le sentiment de l'Église.* Ce n'est pas sans amertume que Bernanos, dans

(1) *Nous autres Français*, pp. 208-209.
(2) *Chemin de la Croix des âmes*, nov. 44, p. 461 (à propos du « fétichisme que certains dévots manifestent en toute occasion à l'égard du saint-père »).
(3) *Ibid.*, p. 462.

une lettre à Amoroso Lima, qui se présente comme un véritable programme, dénonce le danger auquel s'expose l'*action catholique* et qui est de proposer au militant, comme *seule activité parfaitement légitime, l'apologie de l'autorité ecclésiastique, de ses méthodes, l'exaltation délirante de ses moindres succès, la dissimulation de ses échecs* (1). Ces méthodes rompent l'équilibre nécessaire entre l'obéissance et la responsabilité : *En obéissant* (...) *dites-vous, pas de risque! Vous mentez ainsi par omission* (2). *La liberté que l'Église nous laisse est un bien positif, un droit positif, que nous avons le devoir d'utiliser pour sa gloire, au lieu de l'enfouir comme le talent de l'Évangile. Il y a un risque, soit.* (...) *Il y a du risque dans tout. Il faut accepter humblement ce risque. La vertu de force nous a été donnée pour cela* (3).

Cette liberté est d'autant plus légitime qu'il s'agit de juger la politique du Vatican en matière temporelle, lorsque l'infaillibilité de l'Église n'est pas en cause. Bernanos ne s'est pas fait faute de critiquer telles ou telles interventions pontificales (4). Plus souvent encore, il a préféré les justifier en invoquant les ménagements auxquels le saint-père est tenu envers l'opinion moyenne de son troupeau (5). Mais il a insisté en même temps sur l'évolution des esprits dans un monde qui n'attache plus le même prix à des *prestiges* qui autrefois *allaient tout naturellement à la dignité, à la charge* (6) .Les gens possèdent aujourd'hui d'excellents moyens d'information et il ne suffit plus aujourd'hui de démentir ou d'étouffer une information. *Dans le milieu très spécial* où *travaillaient jadis* les diplomates, une *canaillerie ingénieuse* ne provoquait qu'un *murmure flatteur*. Elle provoque maintenant *dans le colossal télescope de l'opinion publique* de tout autres réactions, que Bernanos résume d'un mot significatif et brutal (7). A la Libération, il aurait fallu que l'Église punît elle-même ses coupables, ou du moins les forçât à se démettre, comme faisait de son côté l'État pour ceux de ses fonctionnaires qui avaient failli à l'honneur : *Il est profondément regrettable que l'Église ait été compromise par un certain nombre d'hommes sans cœur et sans cervelle, mais comment cacherions-nous un fait connu de tous? On ne peut espérer sauver à la fois les vérités et les prestiges*. En s'y essayant, on nuirait à l'Église, plutôt qu'on ne la servirait (8). De même l'*irrévérence* des *Grands cimetières* aura été *finalement plus utile que l'aveugle soumission des conformistes* (9).

(1) *Lettre à Lima*, janv. 40, *Esprit*, p. 193.
(2) *Lettre à Lima*, p. 194.
(3) *Lettre à Lima*, juin 40, p. 204.
(4) *Vérité*, p. 59 sq. — Sur l'Italie et l'Église, cf. *Vérité*, p. 64, — *les Grands cimetières*, pp. 23, 169, 295 sq. — *Les Enfants humiliés* pp. 226 sq. — *Croix*, p. 267 sq. — Sur l'Espagne, cf. *les Grands cimetières*, *passim*, sur la collaboration, cf. *Croix*, pp. 86, 152, 179, 198, 271 sq., 280 sq., 325.
(5) *Le Chemin de la croix*, pp. 70, 227, 409 sq.
(6) *Les Enfants humiliés*, pp. 142-143.
(7) *Vérité*, p. 63. — Cf. *Croix*, pp. 64-67, 345, 451 sq.
(8) *Le Chemin de la croix des âmes*, oct. 44, pp. 450-452.
(9) *Le Chemin de la croix des âmes*, sept. 43, p. 373.

Derrière tous les dommages variés que signale Bernanos, derrière les dangers de toutes sortes qu'il dénonce, nous trouvons toujours la même tentation, celle des dignitaires qui abusent de la garantie surnaturelle promise à leur ministère pour en *transférer* le principe dans d'autres domaines, ou plutôt pour se décharger abusivement de leur responsabilité morale et personnelle, *comme si leur dignité pouvait couvrir et compenser leurs déficits personnels.* Tous les chrétiens sont exposés au même titre à ce péril. Car si le prêtre tiède ou médiocre se repose trop sur sa fonction, les laïques font trop confiance à l'effet *automatique* des *moyens de grâce* confiés à l'Église. Mais il convient de rappeler sans cesse de nouveau aux pasteurs responsables que plus grands sont leurs avantages, plus grands sont aussi les dangers auxquels ils s'exposent, et que tout privilège a ses contreparties (1). Bernanos le fait souvent avec une sincérité un peu rude et sans prodiguer les courbettes, mais toujours dans une intention profondément respectueuse. Douter de sa docilité d'enfant, pour affaiblir ses arguments, serait une piètre tactique. Comment soupçonner d'arrière-pensées un homme qui a le cœur sur la langue? Il a combattu sans répit pour les valeurs qu'il estime les plus précieuses : l'honneur, le goût de la vérité, la sincérité toute simple, le courage viril du chrétien qui ne craint pas de prendre position, de combattre pour cette Église qui lui est chère, convaincu d'avance que personne n'exigera de lui, dans ce combat, aucune tromperie, aucun acte déloyal. Et puisque son arme principale est la vérité, et non la tactique — mais la vérité entière, surnaturelle, celle qui touche aux profondeurs les plus cachées du mystère de l'Église, ses romans l'ont assez prouvé — les chrétiens auraient tort de réagir avec la susceptibilité d'une femmelette s'il leur advient d'être touchés par quelque trait mérité ou même, pour l'amour de Dieu, immérité. Un beau champ de blé remercie le ciel de l'averse qui le nettoie ; il se peut que quelques épis soient fauchés, mais la plupart reçoivent de nouvelles forces et respirent plus librement (*).

URS VON BALTHASAR.
*Traduit de l'allemand par M. de Gandillac.*

(1) Sur l'infaillibilité, comme « arme à double tranchant », cf. *Croix* juillet 42, pp. 226 sq.

(*) Ces pages ont été distraites de l'œuvre de H. Urs von Balthasar sur Bernanos. Cet ouvrage, le premier livre exhaustif, sur Bernanos, paraîtra dans le courant de la saison 1956-1957 aux éditions du Seuil ; dans l'épaisseur de l'étude, une même idée, constamment réaffirmée, fait unité : Bernanos, considéré souvent comme un révolté, est en fait un de ces révoltés soumis qui n'est apparu comme un réformateur que parce qu'il s'efforçait de retrouver le texte intégral d'une inspiration trop souvent dénaturée, celle du Nouveau Testament. Le Christ nous a libéré ; le chrétien conscient est à l'intérieur de l'Église comme un enfant dont le christianisme naturel est la maison.

⁂

# *Mais tu me laisses seul...*

*Un extraordinaire dépaysement de la pensée, c'est d'abord ce qu'on éprouve en lisant le roman de Georges Govy* le Moissonneur d'épines, *publié par les éditions de la Table Ronde — ouvrage qui a reçu en décembre 1955 le prix Théophraste Renaudot. Ce livre lyrique, tout approfondi dans les trous de civilisations en dérive et qui rebondit sans cesse par la quête d'une confirmation pour cette énergie spirituelle que le héros porte en lui, s'inscrit dans une des formes les plus fécondes du roman du XX*e *siècle : la* voie épique *où, d'un monde sans encouragement, sans compréhension à l'entour, l'auteur s'efforce néanmoins de tirer des états psychologiques assez puissants pour nier le néant. Et c'est là qu'on peut s'étonner, car dans de tels récits — dont le sursaut est le mode de création — le moindre lapsus, la plus légère défiance en soi, prend allure de catastrophe en risquant de livrer le héros, lui aussi, au hasard. Pour ne pas s'attarder dans les lassantes lenteurs de l'héroïsme et abandonner son personnage (Stanley) — qui voudrait vivre et ne peut que se débattre — à quelque condamnation ou compromis, Georges Govy, aux dernières pages, nous le montre, comme le prince André de Tolstoï à la guerre, étendu sur le dos, ne voyant plus rien que très haut au-dessus de lui le ciel infini; flottant épuisé sur une rivière dont les eaux* montent jusqu'à son âme. *On a dit que cette fin était mystérieuse : meurt-il? survivra-t-il? C'est en effet le mystère de ce genre de roman de s'achever en une musique cosmique, seule image assez puissante pour recouvrir le néant du monde et expliquer l'économie qui a dirigé la destinée forcenée du héros. Dans la nouvelle inédite qu'on va lire, Georges Govy donne à la fin, encore une fois, raison aux astres.*

Dans un ciel haut, le soleil roulait sa meule brûlante et embrasait la terre desséchée. L'embarcadère était vide. Et le village, comme s'affaissant sous le poids d'un sommeil irrésistible, gisait inerte et docile. Au loin, sur le dos rond de la mer, sautillaient quelques voiles, fragiles et tendres. Une bande de mouettes quittant le rocher voisin, battit des ailes et se porta à la rencontre d'un petit nuage transparent.

Manuel Hernandez détacha son regard de la fenêtre et soupira. Le vieux Vicente, impassible, continuait à raccommoder son filet étalé sur le sol.

— Non, dit-il.

Il leva enfin la tête.

Consuelo, sa fille, s'excusa :

— Nous n'avons pas grand-chose à vous offrir. Vous partagerez notre repas.

Elle se dirigea vers le placard et mit deux couverts supplémentaires.

Mais les étrangers ne bougeaient pas de leur place. Ils remerciaient.

— Mangez, dit le vieux Vicente. On a toujours faim après un voyage.

La pièce était médiocrement éclairée. La table, le banc et les hauts lits de bois émergeaient à peine de l'ombre. Sur le mur, allait et venait le long balancier de l'horloge. Dans son cadre, le Christ penchait avec lassitude sa tête aux cheveux roux vers la Vierge agenouillée.

Manuel Hernandez réfléchissait : « Le Swift arriverait à dix heures du soir. Il attendrait au large une heure et, pour échapper à la surveillance des canonnières de chasse que le gouvernement franquiste tenait en alerte, retournerait vers Tavira. Coup manqué. »

Manuel Hernandez se sentit profondément humilié, puis la rage s'empara de lui : 100 fusils, 12 mitrailleuses. Ces armes devaient être livrées le lendemain. Il ne s'était pas attendu au refus du vieux Vicente. Ces pêcheurs ne savaient que se plaindre et serrer leurs poings dans leurs poches. Dès qu'il s'agissait d'orienter vers un but positif leur mécontentement, ils reculaient.

— Je ne suis pas un contrebandier, dit brusquement le vieux Vicente. Je fais la pêche. Adressez-vous à Marco, il a l'habitude...

Une grosse araignée grimpait le long de la fenêtre. Manuel Hernandez l'attrapa de ses doigts agiles.

— Nous connaissons Marco, dit-il posément. Nous ne pouvons pas nous fier à lui.

— Je crois qu'il est inutile d'insister, dit Isabel.

Elle se tenait immobile derrière Manuel Hernandez. En apparence indifférente et lointaine. Elle semblait, comme lui tout à l'heure, contempler le ciel et la mer qui se baignaient dans leurs profondeurs azurées. Mais Manuel Hernandez la savait crispée, impatiente. Son émotion l'atteignait, s'emparait entièrement de lui. C'était presque une sensation physique, lourde et violente, comme si son corps s'était collé au sien, comme si ses lèvres avaient mordu les siennes. Ses jambes se raidirent, devinrent puissantes. Son sang, en un flot rapide, coula vers son cœur. Il s'étonna de la force de son excitation. Depuis deux ans, depuis qu'ils parcouraient l'Espagne et le Portugal en quête d'armes, ils avaient partagé le même toit, souvent la même couche ; ils avaient dormi dans les granges ou aux abords des villages, serrés l'un conter l'autre, cherchant dans le contact de leurs corps un peu de chaleur animale. Mais jamais il n'avait tenté de profiter de son abandon et d'en faire sa maîtresse. Cette pensée n'effleurait même pas son esprit. Isabel était une camarade, qui, désignée par le comité insurrectionnel, assumait les mêmes tâches que lui, courait les mêmes risques, goûtait parfois les mêmes joies nées d'une réussite.

Il haussa les épaules avec ennui et dit :

— Je crois que vous avez raison, Isabel. Il est inutile d'insister.

Il tira de sa poche une lettre et se tournant vers le vieux pêcheur :

— J'allais oublier. Un mot de votre fils, Angel. Dans notre travail, vous savez, ces choses-là...

Le vieux Vicente saisit avidement le petit papier blanc et s'approcha de la fenêtre.

La mer lui avait ravi un de ses fils. Il espérait garder près de lui le deuxième, Angel. Il s'était trompé. Le deuxième était parti aussi. Il n'était pas mort, mais c'était tout comme. Angel n'avait plus de goût pour la pêche et la petite vie qu'il menait dans leur village. La ville l'attirait. Il avait hésité un an à abandonner son père, lui rongeant le cœur avec ses projets de départ. Un soir, il avait quitté la maison, sans dire mot. Vicente devait apprendre plus tard qu'il travaillait au port de Cadiz. Il s'était affilié à une organisation révolutionnaire.

Dorénavant, le vieux Vicente ne parla plus de son fils, sauf le jour où le mari de sa fille, Consuelo, prétendant se porter au secours de ses camarades, quitta à son tour le village pour l'Espagne, son pays natal. De cinq balles de la garde civile, son corps avait été troué. Puis, jeté dans une fosse commune. Consuelo, informée de sa mort, avait eu du mal à reconnaître le cadavre de son mari parmi les autres. Tous étaient nus. Tous recouverts de plaies et déjà entamés par la vermine.

Vicente se rappelait ce retour comme s'il datait d'une semaine à peine. La brise venait de tout près, des collines plantées d'oliviers. Un quartier de lune mordu par les nuages commençait à fondre dans les premiers faisceaux du jour. La barque de Vicente, chargée du cercueil du mari de Consuelo, glissait lentement vers la côte et ses agrès se heurtaient l'un contre l'autre avec un petit bruit régulier et doux. Consuelo, jusque-là silencieuse, avait saisi soudain le bois du cercueil de ses mains tremblantes et s'était mise à pleurer.

— Le malheur vient quand on s'y attend le moins, avait dit Vicente. J'ai perdu ton frère, Angel, alors que je croyais l'avoir enfin persuadé de rester avec nous. Un soir, je rentre. La maison est vide. Le reverrai-je jamais, Consuelo?

Consuelo, détachant ses mains de la bière, avait pressé celles de son père, endurcies par les cordes et les rames, et les avait gardées ainsi jusqu'à l'accostage.

Le sable scintillait faiblement sous les rayons du soleil et le quartier de lune chassé jusque derrière les collines hésitait à s'en aller. Il était déjà tout pâle, ridicule et inutile, comme tout ce que pouvait dire le vieux Vicente de sa propre douleur pour soulager celle de Consuelo.

Devenue veuve, Consuelo regagna le toit paternel avec son fils Paco sans que ces deux présences pussent faire oublier au vieux Vicente l'absence de son fils Angel.

« Ce fou, ce nigaud, risque sa vie pour les autres, songeait-il

avec amertume. Comme si les souffrances des autres étaient plus importantes que celles de son père. »

Vicente avait refusé le transport d'armes que ce Manuel Hernandez, venu d'Extremadure ou d'ailleurs, lui proposait. Manuel Hernandez l'assurait qu'il appartenait à la grande famille des travailleurs par sa vie laborieuse, par son désir de justice. Vicente ne pouvait pas rester hors de la lutte, disait-il. Il ne pouvait pas trahir ces hommes qui risquaient chaque jour leur vie, les laisser attendre en vain un secours, tomber un à un aux mains des phalangistes : car, sans armes, ils étaient irrémédiablement condamnés.

Oui, Vicente savait bien qu'il appartenait à la grande famille dont ce Manuel Hernandez parlait si éloquemment. Mais il se demandait s'il fallait vraiment changer quoi que ce soit à ce monde d'épreuves et de souffrances. N'était-il pas une étape nécessaire sur le chemin qui menait au royaume de Dieu? A ce royaume, le vieux Vicente avait cru fermement jusqu'au jour où le mari de sa fille avait été tué, et où il avait entendu Consuelo reprocher violemment cet assassinat au Seigneur. Le doute alors avait envahi son cœur. Il s'était débattu longuement dans l'angoisse et l'incertitude. Et ces jours-là avaient été durs pour lui, presque aussi durs que ceux qui avaient suivi le départ d'Angel.

Manuel Hernandez, cet étranger, avec ces dires, rappelait douloureusement au vieux Vicente son propre fils. Ses paroles étaient lourdes comme des pierres et on ne pouvait les écarter qu'avec un grand effort. Lui aussi, Vicente, devenir insurgé? Jamais! Mais à cette pensée principale s'en ajouta bientôt une autre, puis une autre encore : sa barque pourvue d'un tout petit moteur ne pouvait pas rivaliser avec les canonnières qui surveillaient la côte... Si Vicente s'occupait du moteur, ce serait Paco, son petit-fils, qui devrait le remplacer à la barre, et en aucun cas, il n'emmènerait le gamin dans une aventure pareille.

Il avait dit : « Non » et répété à deux reprises : « Non. » L'étranger n'avait qu'à s'en tenir là.

« Angel, soupira doucement Vicente, comme si son fils était là, Angel, tu as désobéi à ton père et tu as quitté sa maison. Pendant deux ans, tu n'as pas donné de tes nouvelles. Pourquoi alors m'envoyer cet homme et soutenir sa requête? »

Il parlait à son fils comme jadis il avait dû parler à Dieu en la justice duquel il croyait.

« Angel, tu sais que ce n'est pas la peur qui me guide, mais ne dois-je pas compter maintenant avec Consuelo et avec le gamin? Angel, tu n'as pas le droit de me demander cette chose. Tu sais bien que je n'ai jamais rien su te refuser. Pourquoi abuser de ma faiblesse? »

Vicente courba la tête et, chiffonnant entre ses doigts la lettre de son fils, il dit d'une voix tremblante :

— Je ne sais pas lire.

— Je vous la lirai, répondit Manuel Hernandez.

Écartant sa main, Vicente dit :

— Le gamin sait.

Et Paco lut :

« Père, le porteur de cette lettre est un ami. Nous sommes unis par des liens aussi vrais que les liens du sang. Tu feras ce qu'il te demandera de faire. Ainsi tu ne travailleras pas pour lui, ni pour moi, mais pour tous ceux qui attendent de toi le salut. Je t'embrasse, père, et soigne-toi bien. »

Pas un mot de sa santé à lui, songea Vicente, pas le moindre détail sur sa vie, pas une question concernant son vieux père. Non. Rien. « Tu feras ce qu'il te demandera de faire... »

— C'est tout? demanda-t-il.

Paco replia le papier :

— C'est tout.

— Non, dit Vicente.

Son visage était devenu gris, ses mains lourdes serraient le bord de la table.

— Vous pouvez lui dire à Angel que son père, après avoir pris connaissance de sa lettre, a dit : « Non. »

— Grand-père, dit timidement Paco, tu ne peux pas refuser la besogne dont on nous charge. Qui connaît la côte mieux que toi?

— Tais-toi, ordonna le vieux pêcheur. C'est moi qui commande ici.

Consuelo abandonna le banc où elle était demeurée jusque-là silencieuse et s'approcha de Manuel Hernandez.

— Où se trouvera le bateau qui doit amener les armes, questionna-t-elle.

— A vingt milles en mer, répondit Manuel Hernandez.

— Il faut qu'on se dépêche alors, dit-elle.

Vicente bégaya :

— Tu le veux, Consuelo, tu le veux aussi...

Il détourna les yeux :

— C'est bien. On vous prendra au petit pont, derrière le cimetière, dit-il enfin. On ne peut pas vous embarquer devant la maison quand même.

★

Le ballast fut retiré de la calle. On laissa tout juste quelques sacs de sable pour que la *Nuestra Señora* ne fût pas renversée par le vent. La barque allégée redressa sa proue et se mit à danser allégrement sur les petites vagues qui léchaient la côte. Vicente regarda le moteur. C'était un vieux moteur ankylosé par le peu d'usage. Il aurait fallu le démonter. Faute de temps, il n'en fit rien, se contentant de nettoyer les bougies et de mettre un peu d'huile. Mais, en revanche, il vérifia attentivement sa carabine. Puis Paco ajouta un clinfoc.

— Voilà, dit le vieux Vicente, tout est prêt.

Consuelo lia un cache-nez autour du cou de Paco. Et l'ancre tirée, Vicente commanda :

— Largue !

Paco enroula la corde qui retenait encore la barque au rivage.

Le sable réchauffé par le soleil demeurait brûlant. A travers ses pieds chaussés de minces sandales, Consuelo en sentit la chaleur.

Elle s'assit et suivit des yeux les voiles gonflées de brise. La *Nuestra Señora* s'en allait en sautillant comme une grande oie aux ailes blanches. Paco à la poupe agitait le cache-nez.

— Il n'aime pas ce cache-nez, songea Consuelo. Mais le vent promet d'être frais à voir comment les mouettes s'agitent à cette heure.

La nuit commença à tomber. L'un après l'autre, les nuages roulèrent vers le nord dans un ciel aux étoiles égarées. Le rivage s'assombrit. Un petit vent surgissant des collines, déjà lointaines et noires, secoua les vieux oliviers. Ils soupirèrent et, dociles, se balancèrent en cadence.

Consuelo écouta un long moment ces bruits familiers. Puis elle se leva et s'achemina lentement vers sa maison.

Manuel Hernandez et sa compagne embarqués, le vieux Vicente vira par tribord et prit le large.

On n'avait pas allumé de lumière et on ne voyait devant soi que les contours vagues de l'eau. Parfois, s'échappant du nœud de nuages qui recouvraient maintenant tout le ciel, quelques étoiles brillaient, peignant de chrome le sillage de la barque.

— Détournez vos yeux de l'eau, conseilla Vicente, voyant Isabel pencher la tête par-dessus bord.

Isabel chercha à fixer ses yeux d'abord sur le foc, puis sur la banquette la plus proche, mais ce fut en vain. La barque, le vieux Vicente dans son épais suroît, le gamin recroquevillé à la poupe et Manuel Hernandez lui-même dansaient devant elle, comme dans un carrousel.

« J'aurais dû la laisser chez le vieux », pensa Manuel Hernandez tandis qu'il scrutait la mer.

— Virez à gauche, Vicente, dit-il. Si je ne me trompe pas, nous nous sommes trop enfoncés vers Pultera.

Il fouilla dans sa poche et sortit une carte :

— Vous voyez.

Vicente ne regarda pas la carte. Il dit :

— Je me méfie des cartes. Mais soyez tranquille, on trouvera votre bateau.

Manuel Hernandez s'assit près du vieux pêcheur.

— Vicente, dites-moi que vous n'avez pas de rancune contre moi. J'aime travailler avec des gens qui viennent à nous de leur propre gré. Vicente, vous qui avez besogné toute votre vie dans les conditions les plus misérables, vous ne pouvez pas ne pas être avec nous.

Dans la voix de Manuel Hernandez, on sentait une sorte d'impatience, de colère presque.

Vicente ne répondit rien.

— Baisse un peu le foc, Paco, ordonna-t-il à son petit-fils.

« Le pire ennemi du peuple, c'est le peuple lui-même. » Ces paroles du Dr Navarro résonnèrent désagréablement aux oreilles de Manuel Hernandez. « Il n'a rien à perdre et se cramponne à ce rien plus âprement que s'il possédait le monde. » Le visage du Dr Navarro était, comme toujours, soigneusement rasé. Des traces de poudre recouvraient ses joues. Ses mains blanches, presque

transparentes, battaient l'air en mesure, comme pour mieux appuyer chaque parole sortie de ses lèvres.

Navarro, ancien professeur à la Faculté de Médecine, s'était rallié au mouvement insurrectionnel. Mais conscient d'avoir fait ce pas vers le peuple qui mettait en jeu son bien-être, sa liberté, sa vie même, il se croyait en droit d'exiger de lui qu'il se montrât plus combattif, plus ardent à défendre sa propre cause...

Ses relations avec Manuel Hernandez étaient sans chaleur. Le Dr Navarro, aux yeux de Manuel Hernandez, n'était que trop conscient de sa propre valeur et de sa culture. Certes, il imposait aux militants. Mais ce n'était pas lui qui pouvait insuffler l'enthousiasme dans leur cœur fatigué. Pour le Dr Navarro, Manuel Hernandez représentait une possibilité de rallier les hommes autour de lui. Il avait du pouvoir sur eux et une volonté tenace d'atteindre le but. Une sorte de condescendance non avouée se mêlait à ses rapports avec cet ancien ouvrier.

« La fureur de Navarro est compréhensible, songea Manuel Hernandez. L'apathie des masses à l'égard de leur sort peut parfois désespérer les plus persévérants d'entre nous. »

Il regarda quelques instants l'eau noire et écumeuse, régulièrement agitée, et décida dans son for intérieur que si le capitaine Andreadis l'avait trompé, il le descendrait sans pitié. Il s'étonna de cette pensée. « Atavisme anarchisant », marmotta-t-il.

★

On avança encore une demi-heure avant d'apercevoir la coque encore vague du *Swift* qui trébuchait docilement sur les lames. On réduisit alors les voiles et on s'achemina à la rame vers le bateau.

Le capitaine Andreadis serra silencieusement la main de Manuel Hernandez et se tournant vers deux de ses hommes leur commanda quelque chose dans leur langue natale.

— Grecs? demanda Manuel Hernandez.

— Non, Arabes, répondit Andreadis. Je n'aime pas travailler avec mes compatriotes.

Andreadis conduisit Manuel Hernandez dans sa cabine et s'assit le premier.

Andreadis avec son visage jaunâtre et ridé, ses grands yeux en amandes, ne se distinguait guère de ces milliers d'autres Grecs, qui, faute de débouchés dans leur propre pays, sillonnent les mers du monde entier. Cependant, le menu peuple des pêcheurs de la côte ibérique avait édifié toute une légende autour du nom de ce Grec-là. On le disait d'une audace égale à son avarice qui était fort grande. Mais on ne l'en admirait pas moins de tenir en échec les brigades espagnole et portugaise.

Il avait débuté par la contrebande du pétrole, mais il abandonna rapidement ce trafic, soit qu'il n'y pût trouver son profit, soit que l'Espagnol Guerrera, depuis des années à la tête de la contrebande, lui eût démontré tous les inconvénients d'une concurrence en la matière. C'était là un point obscur. Quoi qu'il en fût, il

s'adonna, dès lors, au trafic des armes. Soutenu par ce même Guerrera, il battit bientôt ses quelques concurrents, en fit ses agents et mit ainsi sur pied une sorte de société anonyme dont il restait le dirigeant suprême.

Seul, un certain da Cunha persista à travailler pour son propre compte. Andreadis, dans sa colère, avertit tous ceux qui voulaient l'entendre que si jamais il rencontrait cet âne de Portugais, qui ne comprenait rien au commerce, il lui règlerait son affaire. Cependant, il ne chercha pas à rencontrer da Cunha. Les mauvaises langues disaient même qu'il l'évitait soigneusement. C'était ne rien comprendre à la bravoure que d'exiger d'un homme circonspect tel que l'était Andréadis qu'il se mît à la poursuite d'un da Cunha. Autre détail non négligeable : Andreadis n'aimait pas le sang versé. L'odeur du sang lui donnait le hoquet, assurait-il. Ce qui ne l'avait pas empêché d'envoyer récemment dans un monde meilleur le chef brigadier du cordon maritime de Las Cavas, la disparition de ce dernier, dans l'esprit d'Andreadis, devant servir d'avertissement aux autres douaniers trop zélés.

Une ampoule suspendue au plafond éclairait de biais le visage incliné d'Andreadis et Manuel Hernandez avait l'impression que d'une minute à l'autre le Grec allait s'endormir.

— Réglons l'affaire, dit-il.

Andreadis lui tendit une feuille maculée de graisse.

— Voilà la facture. 15 % de commission et 20 % de transport à ajouter.

Manuel Hernandez regardait avec attention la photo d'une petite fille, un large ruban passé autour de ses cheveux. Cette photo était le seul ornement de la cabine. La gamine avait l'air plutôt frêle et ses yeux largement ouverts reflétaient une grande mélancolie.

« Malade, songea Manuel Hernandez. Ou une de celles qui, à cause de son imagination et de sa sensibilité, aura la vie dure. »

— Votre fille? demanda-t-il.

— Oui. Vassilia. Une belle enfant, n'est-ce pas? Elle a seulement dix ans. Marchandise de première qualité, conclut-il. Mais cette marchandise... n'est pas à vendre.

— Tiens, remarqua Manuel Hernandez, il y a quand même des choses que vous ne vendez pas.

Il remit la facture sur la table. L'achat des armes avait été conclu entre Andreadis et le comité insurrectionnel, par l'intermédiaire d'un libraire, homme scrupuleux et sûr. Manuel Hernandez avait ordre de régler à Andreadis la somme conclue entre celui-ci et le libraire. Cette somme figurait exactement sur la facture. Andreadis réclamait encore 15 % de commission pour lui et 20 % de transport. Manuel Hernandez n'était nullement disposé à gaspiller les fonds du comité insurrectionnel si difficilement réunis. Il mit sur la table la liasse de billets préparés et attendit que le Grec les comptât.

— Je ne diminuerai pas une seule peseta, dit Andreadis, faisant de nouveau glisser les billets sous son pouce. J'aime mieux retourner la camelote.

Manuel Hernandez fouilla prudemment dans sa poche et, en tirant son revolver, l'appuya sur le ventre d'Andreadis.

— Vous diminuerez.

Andreadis pencha sa lourde tête de côté.

— J'ai entendu parler de vous, Manuel. Je sais que vous ne jouez pas avec les mots, mais vous avez dû entendre parler de moi aussi.

— Capitaine, je suis pressé, dit Manuel Hernandez.

A la lumière vacillante de l'ampoule, on voyait distinctement sur la tempe d'Andreadis une veine bleue se gonfler. Il exhala enfin un « ah ! » et ramassa l'argent.

— A huit ans, dit-il, je commençai à jouer du violon. Mon père — il tenait un bureau de change — croyait fermement que son fils deviendrait un grand musicien. C'est à quinze ans seulement, ayant entendu le grand Trendifilidis au théâtre d'Athènes, que je me rendis compte de ma médiocrité. Hélas ! j'étais loin du prodige que voulait voir en moi mon père, poète dans l'âme et la pire crapule que j'aie jamais connue...

— Capitaine, pas d'imprudence, l'interrompit Manuel Hernandez, emboîtant le pas du Grec sur l'entrepont. Pensez à votre machandise qui n'est pas à vendre...

★

La tête appuyée sur la veste de Manuel Hernandez, Isabel était étendue au fond de la barque. La première sensation pénible du mal de mer avait fait place à une faiblesse écœurante.

« Perte de globules rouges », songea-t-elle.

Puis, comme chaque fois, qu'elle se sentait en proie à une défaillance physique, la scène qui s'était passée entre elle et sa mère, un mois avant sa sortie de prison, revint à son esprit. Elle vit l'étroite pièce où on avait introduit Mme del Vayo. Dans ses éternels vêtements de deuil, elle lui parut blême sous le jour avare du parloir. Isabel regarda machinalement la main de sa mère, posée sur le dossier de la chaise, petite et volontaire. Mais tout à coup, elle se troubla et se jetant dans ses bras :

— Mère, dit-elle.

Mme del Vayo garda un instant sa fille pressée contre elle.

— Tu m'as fait souffrir, soupira-t-elle. Elle sembla réfléchir. Toute ma vie, tu m'as fait souffrir. Depuis ta plus tendre enfance, tu t'es montrée très perverse et ingrate.

« Elle vient ici, et tout ce qu'elle trouve à me dire, songea Isabel avec amertume, c'est que je l'ai fait souffrir, — elle. »

L'amertume s'effaça bientôt, faisant place à la lassitude et à l'ennui.

« Toute sa vie, elle m'a vue à travers elle, ou plutôt à travers le plaisir ou le mécontentement que lui apportaient mes actes et mes paroles. Mais s'est-elle jamais demandé si tel geste d'elle ou telle parole m'apportait à moi la joie ou le chagrin? »

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, poursuivait Mme del Vayo

pour que tu sois une jeune fille bien élevée et pour qu'un avenir digne de notre famille te soit assuré.

Elle s'arrêta un moment et laissa couler sur ses joues de petites larmes de dépit.

— J'ai réussi ! s'exclama-t-elle. Ma fille est en prison. Voilà où j'en suis, voilà à quoi ont abouti tous mes efforts. Ma fille en prison comme une vulgaire criminelle, ou comme une fille publique. Comme une fille publique, répéta-t-elle. Tu n'en es pas loin, j'en suis sûre. Les gens que tu fréquentes peuvent-ils avoir du respect pour une jeune fille de ta classe qu'ils envient et haïssent?...

Isabel n'écoutait plus. Elle regardait la petite fenêtre grillagée en haut du mur. On aurait dit la fenêtre d'une maison de poupée.

— Cinq minutes encore, madame, annonça le gardien.

« Cinq minutes », songea avec une sorte de soulagement Isabel.

Mme del Vayo, jetant un regard furtif vers le geôlier, se hâtait comme si elle avait peur de ne pouvoir finir.

— Mettre un enfant au monde : le porter pendant des mois attaché à ses entrailles, à son cœur. Le mettre au monde dans la souffrance. Dieu Tout-Puissant, pourquoi avez-vous décidé de nous infliger une telle épreuve? Puis, de longues années s'écoulent, pendant lesquelles notre vie personnelle est jointe, ou plutôt confondue avec celle de notre enfant à tel point que nous ne savons plus différencier nos deux existences...

Mme del Vayo croisa ses bras sur sa poitrine sèche et les laissa de nouveau retomber vers ses hanches.

« ... Mais un jour, après que nous avons consacré toute notre vie, nos ambitions et jusqu'au moindre de nos sentiments, nous nous rendons compte, comme si un bandeau tombait soudain de nos yeux, que nous sommes volées, mais volées de la façon la plus cynique et la plus crapuleuse par l'être qui nous est le plus cher, le plus proche, par nous-même en somme, puisque cet être fait partie de nous-même : notre enfant se révèle tout à coup atrocement indépendant; avide de rompre les derniers liens qui l'attachent encore à nous... »

La voix de Mme del Vayo se fit plus basse :

« ... Bientôt, il devient même hostile. Nous ne sommes plus qu'un adversaire pour lui, que l'objet de sa pitié, d'un attendrissement fugitif. Alors, nous restons seules : conscientes de ce lâche abandon, conscientes d'avoir gâché notre vie, impuissantes à la refaire et terriblement vieilles.

Mme del Vayo dit le mot « vieilles » lentement, comme si elle réfléchissait au sens exact qu'elle voulait lui donner, puis elle répéta de nouveau : « Vieilles. »

Elle s'arrêta, les yeux largement ouverts et fixés devant elle.

« ... Alors, nous revoyons notre enfant, agitant ses petits bras vers nous, et ce souvenir est comme un châtiment. Ah ! non, Isabel, soupira-t-elle. Ce n'est pas ainsi que je t'avais rêvée. Et elle éclata en sanglots. Tu me feras mourir, tu me feras mourir ! »

— Mère, dit Isabel.

Elle marcha vers elle et lui caressa l'épaule. Elle aurait voulu lui dire quelque chose de gentil, de tendre, pour la consoler. Elle

chercha consciencieusement. Elle ne trouva rien. D'ailleurs elle sentait que tout ce qu'elle pourrait dire ne saurait qu'augmenter la tristesse de sa mère.

« Et si elle mourait, en effet, se demanda-t-elle, avec une sorte d'excitation morbide, aurais-je de la peine? Plus tard, peut-être : une peine mêlée de doute et de remords. Mais sur le moment, rien. Je n'éprouverais qu'un sentiment de délivrance, car c'est ma liberté de tous les instants qu'elle a annihilée par ses commandements, ses injonctions, son amour même... Et bien qu'éloignée d'elle, il me semble toujours que chacun de mes gestes attire son regard désapprobateur... »

Oui, tout ce qu'elle dirait ne ferait qu'augmenter la peine de sa mère, sauf si, reniant ses goûts, ses convictions, sa vie même, elle redevenait une toute petite fille, telle que sa mère l'avait vue tout à l'heure, telle qu'elle souhaitait, au fond de son cœur la garder toujours.

Alors, Isabel ne dit rien. Sa main seule continua à caresser les maigres épaules de sa mère.

Les deux femmes demeurèrent silencieuses. Mme del Vayo repassait dans sa mémoire toutes les peines, tous les soucis que lui avait causés Isabel depuis qu'elle n'était plus un bébé, tandis qu'Isabel, se détournant du moment présent, pensait à l'interrogatoire qu'on lui ferait subir le lendemain et qui déciderait probablement de son sort, et du sort des camarades arrêtés avec elle.

— Les quinze minutes sont écoulées, annonça le gardien, tirant Isabel par le bras.

Mme del Vayo cria :

— Ne touchez pas ma fille, vous m'entendez !

Mais soudain, comme cassée en deux, elle devint toute petite.

— Voilà, dit-elle, je m'en vais.

Elle s'affaira, enfila ses gants, remit son chapeau, et, pour la première fois, regarda Isabel avec des yeux attentifs.

— Quelle mine tu as, ma pauvre enfant ! murmura-t-elle. Nous n'avons même pas eu le temps d'échanger une parole. Et moi, qui avais tant de choses à te dire !

Sa tête grise vacillait sur l'épaule de sa fille :

— ... Tant de choses à te dire...

★

Un rayon hésitant de projecteur éclaboussa soudain la mer. Puis il glissa, de droite à gauche, toucha la barque de son aile scintillante et s'éloigna lentement, reprit sa route, atteignit de nouveau la barque et s'immobilisa.

Personne ne bougeait à bord. La lumière du projecteur s'en alla un peu de côté. Manuel Hernandez respira avec soulagement. Mais quelques minutes plus tard, la lumière se planta définitivement sur la *Nuestra Señora*. La sirène hurla. Trois fois, son cri strident se mêla au souffle du vent.

— A quelle vitesse avancerons-nous, si nous mettons le cap à l'est? questionna Manuel Hernandez.

— A sept nœuds environ.

— Essayez de mettre le moteur en marche.

Le vieux Vicente, laissant la barre à Paco, descendit dans la cale.

— Isabel, dit Manuel Hernandez, je crois que nous serons obligés...

— Dévie encore, Paco, ordonna le vieux Vicente. Je ne peux pas quitter ce moteur.

— Et les armes? s'inquiéta Manuel Hernandez.

— J'y pense, répondit Vicente. Je connais les gens du cap.

La sirène hurlait maintenant à coups précipités. Ses sons aigus et prolongés se répercutaient plusieurs fois dans l'air avant de s'évader au loin. Lorsque la sirène s'arrêtait, on entendait le bruit des machines pareil à celui d'une moissonneuse sur un champ de blé.

La *Nuestra Señora*, toutes voiles déployées, fuyait vers le cap. Un sifflement plus aigu et plus lent partit des entrailles de la canonnière. Puis, dans le silence qui suivit, on entendit confusément les premiers coups de fusil étouffés par le vent. On aurait dit une petite rafale de pluie.

Paco tourna son visage vers Manuel Hernandez.

— On tire. Garez-vous !

Les balles se logeaient d'un côté et de l'autre de la barque. L'une d'elles traversa les voiles.

— Gamin, file tout droit vers le cap, dit le vieux Vicente, sortant la tête de la cale.

Isabel cria dans l'oreille de Manuel Hernandez :

— Manuel, pas de bêtises. Rendons-nous.

Sa voix était irritée.

Manuel Hernandez ne répondit pas. Il s'agenouilla et passa une première bande dans sa mitrailleuse.

La canonnière se rapprochait hâtivement de la *Nuestra Señora*. Comme une jument au galop, haute et souple, elle lançait en avant sa poitrine et, d'un mouvement irrésistible, fendait l'eau houleuse.

Un petit obus se posa à droite de la *Nuestra Señora*, creusa un trou dans les vagues, fit jaillir une volée d'embruns. La barque chavira et sa proue se porta vers le vent. La voile déchirée se mit à clapoter. Par quelques coups de barre adroits, Paco redevint maître de la voile et la *Nuestra Señora* fila de nouveau de toute sa vitesse comme si elle voulait regagner le temps perdu. Étouffés par le vent et les vapeurs de l'eau, les coups de fusil tirés contre les fugitifs rappelaient les cris des albatros annonçant le gros grain. Puis la barque vacilla une fois de plus et se porta vers le vent.

Le vieux Vicente cria de la cale :

— Paco, tu dors? Tu vas casser les reins à notre vieille *Nuestra Señora!*

Manuel Hernandez jeta un coup d'œil derrière lui. Le corps du gamin était penché en avant. Sa tête frappait les planches humides.

— Tenez à droite, balbutiait-il. A droite.

De ses mains défaillantes, il cherchait à atteindre la barre.

« Le vieux a raison : on finira par casser les reins à la *Nuestra Señora.*

Vicente s'impatientait dans la cale :

— A droite! criait-il.

— Stoppez un instant, commanda Manuel Hernandez. Paco est touché. Prenez la barre, je tâcherai de m'occuper du moteur. Isabel, les bandes sont prêtes.

Docile, Isabel s'approcha de la mitrailleuse. Elle se mit à tirer de petites rafales cadencées, comme si elle travaillait à la machine à coudre, en s'arrêtant toutes les deux ou trois minutes. A la lumière des balles éclairantes, elle distinguait des taches mouvantes sur la proue de la canonnière et les visait.

Le vieux Vicente ne regarda pas son petit-fils. Il prit la barre et désignant une chaîne de rochers parallèles à la côte :

— Si nous arrivons à nous glisser là-bas, nous leur échapperons à coup sûr.

La silhouette sombre de la canonnière se dressait maintenant sur les vagues à une centaine de mètres de la barque. Manuel Hernandez appliqua son oreille contre la poitrine du gamin. Le cœur battait faiblement, mais il battait. Il étendit Paco sur la banquette, et enlevant sa chemise, banda le gamin comme il put. Puis, il prit place près du moteur.

Le brouillard que le vieux pêcheur attendait vint du nord-ouest, des plateaux surplombant la côte et s'avança vers la mer.

Comme devinant le dessein des fugitifs, la canonnière vira par tribord et fit feu de son petit canon. Isabel, tout arrosée par la chute des obus qui frôlaient la *Nuestra Señora* glissa sur les planches mouillées, cherchant dans l'obscurité les bandes égarées. Elle les trouva enfin et se mit de nouveau à répondre aux obus de la canonnière par de brèves rafales.

Sous le brouillard envahissant, on ne voyait plus rien. Seules les balles éclairantes piquaient l'espace de leurs lumières froides. Le vent commençait à tomber. Cramponné à la barre, le vieux Vicente écoutait le bruit sec et insistant de la mitrailleuse.

« La jeune fille a du nerf », se disait-il. Et il répétait cette phrase : « La jeune fille a du nerf. » Il la répétait à l'infini, comme s'il voulait s'enivrer d'elle. Elle se mêlait dans son esprit au bruit de la mitrailleuse qui couvrait celui du vent et des agrès. Mais une inquiétude aiguë se glissait dans son vieux cœur, le rendant soudain mou et douceâtre comme un morceau de viande qu'on jette aux chiens. Et ce vieux cœur refusait de suivre la petite route indiquée par la phrase à laquelle il se cramponnait, tout contraint.

« Paco, qu'est-ce qu'il a? »

Le vieux Vicente regarda prudemment de côté : sous la banquette, un petit tas inerte : Paco.

— Paco, appela-t-il doucement. Paquito, répéta-t-il, tirant avec difficulté de sa gorge enrhumée les sons nécessaires.

— Holà, mon gamin!

Les cinq maisonnettes du village se hissaient sur la colline. Avec leurs toits plats, elles ressemblaient à des cigognes, ailes déployées.

Le vieux Vicente sauta le premier à terre. Il fixa hâtivement la barque à l'anneau de l'étroit embarcadère. Aidé d'Isabel, Manuel Hernandez se mit à sortir les caisses de la cale.

— Allez chercher vos gens, dit-il à Vicente.

Un sentier abrupt menait vers le village. Vicente s'éloigna et bientôt sa figure se perdit dans les bosquets.

Des scrupules empêchèrent Vicente de cacher à Salver, son vieil ami, ce que contenaient les caisses, ainsi que le péril qu'il courait en les transportant jusqu'à San Juan. Il conta donc brièvement l'histoire des armes, mentionna en passant le nom de son fils et ajouta que des hommes attendaient ces armes pour défendre leur vie.

Dehors, le brouillard s'acheminait à tâtons. Il glissait le long des collines, descendait dans les vallées, faisant tressaillir à son approche les feuilles frileuses des oliviers, mouillant l'herbe épaisse des sentiers et se collant aux étroites fenêtres grillagées de la pièce.

Salver semblait réfléchir. La mèche de la lampe se consumait avec un petit bruit ininterrompu, pareil à celui d'un moustique agité.

— Les hommes enfoncent leurs outils dans les entrailles de la terre pour la forcer à les nourrir, dit-il enfin. Ils chassent et tuent les animaux, jettent leurs filets et mettent de l'appât dans la mer pour qu'elle leur donne ses poissons. Doivent-ils encore se servir d'armes pour défendre leur vie?

— Je ne sais pas, répondit le vieux Vicente.

— Il n'y a pas de cause qui vaille la peine qu'on répande le sang humain, reprit Salver, même s'il est pourri. Et quelle cause peut prétendre être juste, dis, Vicente? Le sang rejaillit toujours sur le sang et crie vengeance. Un jour il étouffera nécessairement l'homme.

— L'étouffera ou le purifiera, répondit le vieux pêcheur. Le sang de Jésus, si précieux qu'il ait été, n'a pas suffi à élever l'homme. — Il se tut un moment. — Alors il faut peut-être ajouter du nôtre. — Et regardant attentivement Salver, il dit : — Les chaloupes de la brigade maritime fouillent le golfe, Salver, et bien que le brouillard nous aide...

— Les hommes auront leurs armes, l'interrompit Salver, puisqu'ils croient bon de s'en servir.

★

Les dernières caisses furent chargées sur le mulet et le petit convoi mené par Salver et son fils aîné prit le sentier du village.

Vicente sauta dans la barque. Isabel hésitait à quitter le rivage.

— Manuel, soyez prudent, commença-t-elle. La vie d'un homme est précieuse. Nul de nous n'a le droit de la compromettre.

La fatigue avait éteint l'éclat de son visage. Elle se tenait

devant lui, subitement vieille et laide. Le timbre de sa voix même avait quelque chose d'ennuyeux.

— Partez, dit Manuel Hernandez, sans l'écouter.

— ... Comme un groupe de bagnards, liés par la même chaîne, poursuivit-elle avec effort, il nous faut avoir la conscience et la solidarité des bagnards. Manuel! Chaque perte est trop durement ressentie par ceux qui restent. Promettez-moi d'être prudent.

— Groupe de bagnards, répéta Manuel Hernandez, vous en avez, de l'imagination!

Il poussa le bord de la barque et la suivit un moment des yeux.

Un vieil arbre abattu par la foudre gisait au milieu du sentier, le tronc ouvert et noirci, sa tête à demi enfouie dans la terre. Quelques branches nues se dressaient vers le ciel. Manuel Hernandez se coucha à plat ventre derrière lui, tira son revolver et attendit.

Le brouillard avait maintenant envahi le rivage.

Manuel Hernandez songeait à son ami d'enfance Fernando Pidal, puis à l'enfance que Fernando Pidal et lui avaient vécue ensemble.

Les hommes descendaient le matin dans la mine. Ils en remontaient le soir. Ils demeuraient un long moment comme étourdis, les yeux clignotants sous la lumière éclatante d'un jour qui semblait ne pas devoir finir.

Une poussière noireâtre avait envahi la vallée. Les tas de charbon, deux par deux, pareils aux bornes d'une route monotone, se dressaient à perte de vue. Moreno, le chien de la mine, tout crotté, insolent, courait d'un groupe d'hommes à l'autre, agitant son bout de queue chauve.

Habillées de noir, pieds nus dans leurs espadrilles, les femmes se rassemblaient toujours aux abords du cabaret. Les mineurs les repoussaient sans ménagement.

Fernando Pidal avait abandonné le premier la mine. Dix ans plus tard, Manuel Hernandez devait le retrouver dans la prison de Lérida.

Mine, guerre civile, prison : le passé. Une lutte de chaque jour, de chaque instant, pour le présent. Hors cela, que connaissait-il de la vie? Quelles joies, quelles émotions? Cette existence avait-elle été réellement déterminée par un besoin impérieux de participer à un effort collectif ou par l'incapacité d'agir pour son propre compte? La détention à Lérida avait été la plus terrible, l'épuisant physiquement, conduisant sa pensée vers des chemins perfides...

La première chaloupe sortie de derrière les rochers jetait l'ancre. « Il faut que je les retienne à tout prix », songea Manuel Hernandez. Il remua ses orteils engourdis dans ses chaussettes sales et mouillées qui se collaient à la semelle de ses chaussures. Les semelles étaient trouées et mouillées aussi.

« Quel ennui! » songea-t-il.

★

Isabel souleva le bras de Paco : il resta dans ses doigts inerte et pesant. Alors elle le laissa lentement retomber et toucha le petit visage. Il était froid. Froid et maculé d'écume.

Elle se sentit de nouveau sans force, comme si le mal de mer la reprenait : la tête terriblement alourdie, les membres mous et fléchissants. Elle s'écarta de Paco et s'assit sur les cordages qui soutenaient le dos du gamin.

Au loin, quelques bandes roses commençaient à courir sur le ventre gonflé de la mer. Le soleil surgit d'un seul coup, comme si quelqu'un, du fond de l'eau, avait poussé vigoureusement ce ballon rouge. Il demeura un instant immobile, puis, par petits sauts, s'éleva dans le ciel pâle. Les mouettes, engourdies par la nuit, saluèrent l'apparition du soleil de leurs cris rauques et quelques-unes d'entre elles se posèrent sur le mât de la *Nuestra Señora*.

Pas une voile en vue. Rien. Isabel se leva, s'approcha du bord, et plongeant ses deux mains dans l'eau froide, lava son visage.

Paco aurait pu mourir au large, emporté par les vagues, songeait-elle, ou recevoir un quartier de roche sur la tête. Il aurait pu encore succomber à une de ces maladies contagieuses qui ravageaient périodiquement la contrée...

Elle essaya de songer à autre chose : à son travail, à Manuel Hernandez qui exposait sa vie avec tant de désinvolture et que peut-être, elle ne reverrait jamais. Mais ce n'était plus Manuel Hernandez qu'elle voyait. C'était un défilé interminable de femmes. Elles avançaient, leurs enfants serrés contre leur poitrine, trop plate ou trop grasse. Leurs cris aigus et hostiles couvraient les chants mâles des hommes qui, se sachant vaincus déjà, attendaient sans trouble la mort. Souvenirs lointains, obsédants. Les troupes de Franco reprenaient Teruel. Dispersés par les Marocains, les femmes se mettaient à courir en zigzag, trébuchant contre les pavés. Un seul visage anonyme, à la bouche largement ouverte, aux yeux remplis de désespoir. Un enfant échappé des mains de sa mère et touché par une balle, s'écroulait au milieu de la chaussée. La mère s'élançait vers lui, s'agenouillait. Et comme le vieux Vicente tout à l'heure, elle tournait d'un côté et de l'autre son corps inanimé et, hébétée, répétait :

« Pepe, mon gamin, tu n'as pas mal, dis... »

Isabel regarda furtivement le vieux Vicente ; il était assis, immobile, près du gouvernail. Elle détourna les yeux et s'imagina la chambre lambrissée, avec une toute petite fenêtre, où elle viendrait rendre compte à Galdos de son voyage.

Les mains de Galdos recouvertes d'un duvet noirâtre demeureraient sur la table, plates et inertes.

— Oui, Isabel, dirait-il, je pensais à vous.

Le lendemain, les feuilles clandestines exalteraient le nom du petit garçon, tombé sous les balles de la brigade maritime, et comme immunisés par cette mort, les guérilleros braveraient davantage encore les hommes de Franco... Mais aujourd'hui?

Isabel, assise entre le vieux pêcheur et le petit cadavre, pencha la tête. Et, un chagrin tenace s'insinuant dans son cœur, elle couvrit son visage de ses mains.

★

Pareils à des rubans chiffonnés, les derniers rayons du soleil s'enroulaient autour des rochers inclinés de la côte. Le crépuscule aux bras mous marchait vers la mer. Le village apparut, remuant doucement entre la jetée et le cimetière.

Les armes en lieu sûr et Isabel descendue, il fallait maintenant rendre Paco à sa mère. Vicente cherchait dans sa tête quelque chose qu'il n'arrivait pas à se rappeler. Alors il recommençait à chercher.

Il se leva enfin et se baissa prudemment vers le cadavre de Paco. Une cicatrice sur la joue du gamin semblait agrandie, les petits poings, serrés peut-être dans une dernière crispation, pendaient le long des hanches.

« C'était cela que les hommes avaient fait du fils de Consuelo. C'était cela qu'il fallait rapporter à cette femme. Et on avait laissé au vieux Vicente le soin de cette substitution. »

Vicente se glissa vers la proue de la *Nuestra Señora*, s'assit sur un rouleau de cordes. Il demeura ainsi un long moment immobile, l'œil fixe, comme s'il attendait quelqu'un. Puis, se levant brusquement, sans allumer sa lanterne, il chercha le plus neuf de ses filets, y introduisit le corps du gamin et le poussa dans l'eau noire.

Le ciel était envahi d'étoiles. Elles semblaient chaudes et familières. Les mâts des barques se balançaient en cadence. L'embarcadère était vide. Un fanal solitaire jetait devant lui une lumière frêle et hésitante.

Le fils aîné du vieux Léon, l'instituteur, rejoignit Vicente au milieu du sentier. Comme d'habitude, il était ivre, mais digne. Ses yeux assombris par l'alcool surveillaient le vieux pêcheur.

— Le village dort, dit-il, mais moi, je ne peux pas dormir.

De derrière les arbres surgit un chat au poil ras et sale. Il rampa vers l'instituteur sur ses pattes repliées, sa longue queue balayant la poussière.

— Tu as bu ta maison, dit soudain le vieux Vicente. Tu as abandonné l'école. Tu te laisses à présent nourrir par ta femme.

L'instituteur réfléchit :

— J'ai bu la maison, j'ai abandonné l'école. C'est vrai. Je me laisse maintenant nourrir par ma femme. Mais pourquoi agirais-je autrement? Est-ce permis de concentrer toute la tourmente des hommes sur un seul homme : sur moi? Tu te tais, poursuivit-il. Tu ne réponds pas et tu ne pourras rien répondre, car toute la terre n'est qu'une immense question sans réponse et sur cette terre, pareils aux gros crabes, nous nous traînons sans joie et sans but...

Le vieux Vicente écarta sans rien dire le grand corps flasque de l'instituteur planté au milieu du sentier et marcha vers sa maison.

★

Une petite lampe était suspendue au-dessus de la table. Elle éclairait faiblement le lit où était couchée Consuelo. Par la fenêtre

ouverte, la nuit entrait dans la pièce et de sa langue assoiffée buvait l'humidité des murs et des dalles.

Le vieux Vicente poussa la porte. Consuelo ne bougea pas. Peut-être dormait-elle. Les arbustes bousculés par le vent frappaient les carreaux en cadence, et sous l'ais du plancher, un grillon chantait.

Le vieux pêcheur s'approcha du lit :

— Vous voilà revenus, dit Consuelo, se levant du lit et tournant vers lui son visage. Où est Paco?

— Paco? demanda doucement le pêcheur.

— Oui, le gamin, insista Consuelo.

La pièce sembla devenir plus vaste et se remplir d'inquiétude. Vicente sentit son cœur dégringoler jusqu'à son ventre creux.

— Le gamin, redemanda-t-il. Le gamin... — Il s'épuisait en efforts. Le gamin, il est...

Alors la femme lui vint en aide.

— Mort? dit-elle.

— Mort, confirma-t-il.

Un cri rauque s'échappa de la bouche de Consuelo. Et comme un canard sauvage touché par une balle, elle tournoya à travers la pièce, ses mains tâtonnantes s'accrochant aux murs.

— La vague l'a emporté? demanda-t-elle enfin.

— Non, la brigade maritime l'a abattu... Mais je l'ai rendu à la mer.

— Pourquoi? Pourquoi?

Le grillon s'était tu depuis un moment. Seul un arbuste somnolent abaissait ses branches molles vers la fenêtre. Elles heurtaient parfois les carreaux de leurs feuilles.

— Ne suis-je pas sa mère? dit enfin Consuelo.

Ses yeux durcis fixaient Vicente.

— A quoi bon t'accabler d'un cadavre? balbutiait-il. J'ai pensé...

Consuelo détourna son visage. Le vieux Vicente recula lentement vers la porte.

Son dos appuyé contre le fanal, l'instituteur regardait le ciel. A quelques pas de lui, son chat grattait le sable et miaulait.

Vicente caressa le flanc de la *Nuestra Señora*.

— Il faudra chercher le gamin. Sa mère le réclame.

L'instituteur se traîna jusqu'à lui sur les planches humides de l'embarcadère.

— Le ciel pullule d'innombrables étoiles ce soir, dit-il, mais tu me laisses seul. Pourquoi?

GEORGES GOVY.

# Dans l'île de Wight

*On lira ci-dessous le* premier *texte littéraire que P. Claudel ait publié. Benoist-Méchin l'avait signalé dans sa Bibliographie, sans pouvoir en indiquer la référence.*

*C'est à Claudel lui-même que je dois d'avoir pu retrouver ce « reportage »; il ne savait trop où, exactement, il l'avait fait imprimer, hésitant, dans ses souvenirs, entre l'*Illustration *et la* Revue Illustrée ; *il se rappelait cependant être allé à l'île de Wight, avec sa sœur Camille, en avril ou mai ou juin 1889.*

*J'ai découvert l'article en question au tome VIII de la* Revue Illustrée, *dans le numéro du 1er août 1889, où il occupe les pages 108-112.*

*Ce texte est signé Pierre* Servan ; *mais, m'a dit expressément Claudel, c'était là une faute d'impression; la signature, sur l'autographe, était : « Pierre* Servau », *Claudel ayant tiré ce pseudonyme du nom de jeune fille de sa mère, Cerveaux.*

*Rappelons que P. Claudel allait avoir vingt et un ans le 6 août 1889 et qu'il était alors étudiant, aux Sciences Politiques; c'est en février 1890 qu'il sera reçu au concours des Affaires étrangères.*

*Il a déjà écrit, à cette date, bien des poèmes, sans en publier aucun, ainsi que son drame* Une mort prématurée *dont il détruira le manuscrit après en avoir donné un lambeau à la* Revue Indépendante *de Savine qui le fera paraître dans son fascicule n° 67 (t. XXIII) en mai 1892. L' « achevé d'imprimer » de* Tête d'Or *est de novembre 1890.*

Henri Guillemin.

Toute verte et toute bleue, et à peine séparée de la côte par un bras de mer, la petite Wight se lève des vagues, si jolie et si gaie qu'on dirait le cap de je ne sais quelle Italie perdue. C'est l'île des villas et des beaux jardins, des cottages bas disparus sous le grimpement des géraniums, entre les massifs de fuchsias géants ; la Nice où les malades viennent chercher un air éternellement tiède, les riches quelques semaines de calme paresse après l'hiver.

Le paquebot suit longtemps une côte verte pleine de châteaux qui inclinent jusqu'à la mer leurs gazons et leurs allées. On aborde d'abord à Cowes, la ville aristocratique de l'île, par excellence ; car tout près de là est le château d'Osborne, où la reine habite l'été et où la princesse Béatrice épousa ce pauvre M. de Battenberg,

qui fait la joie des journaux anglais. On me dit que c'est à Cowes, dans le *Solent Spithead*, où nous naviguons en ce moment, qu'ont lieu les plus grandes régates du monde, celles du Yacht-Club anglais. Nous passons près de vieux navires de bois où travaillent les jeunes détenus, et nous débarquons à Ryde par un lumineux ciel blanc, sur un *pier* fourmillant de la foule joyeuse de ceux qui attendent.

Des fenêtres du wagon, l'île apparaît comme un vaste lieu aménagé pour la paix et le loisir. Partout des parcs, de grands pâturages, des bois qui descendent jusqu'à la grève, des rivières où des vaches boivent dans la verdure brillante, de longues vallées bordées par les pentes arrondies des *downs*, où courent d'immenses taches de nuages.

C'est à Shanklin que je m'arrêtai, dans une petite maison au bas de la falaise, si près de la mer que les fortes marées mouillent quelquefois les haies de fuchsias du jardin.

Shanklin, en lui-même, ne présente rien de remarquable. Comme toutes les villes anglaises, celle-ci étonne d'abord l'étranger par le nombre des églises et la *violence de la moutarde*. Mais la plage est charmante au fond de son grand golfe tiède, dont les deux caps, le *Landship* et le *Culver*, limitent à droite et à gauche l'horizon de l'immense mer bleue, et son ravin de feuilles, le *Chine*, où écume l'eau d'une cascade. Claire petite Naples des cieux du Nord !

La vie anglaise des bains de mer est chose extrêmement agréable dans sa simplicité. En France, on ne saurait lancer décemment un : « Oh, mon cher, ce que je me suis amusé ! » si l'on n'ajoutait immédiatement cette explication : « Je suis éreinté ! » Ici, au contraire, on jouit de la vie avec tranquillité et bonhomie ; le déjeuner à neuf heures, le bain à midi, le second déjeuner à deux heures, la promenade à quatre, le dîner à sept, le flirt toute la journée et le dormir toute la nuit. Pas de casinos ; les pianos sont rares, et l'on ignore presque ce mystérieux plaisir qui consiste à tourner fébrilement sur soi-même, jusqu'au vertige et à l'abrutissement, comme des derviches tourneurs ou comme les chats qui ont senti de la valériane : la danse. Tout ici est fait pour le commode, le *confortable*. Les jeunes gens ont des vêtements de flanelle où leurs membres jouent à l'aise ; les jeunes filles des robes lisses de laine, une chemise bouffante aux manches fermées, aux pieds des chaussures de caoutchouc, et, sur la tête, soit la classique casquette à deux visières avec des oreillons qui se rabattent, très laide, mais très commode, soit une casquette d'officier de marine, en flanelle blanche. Beaucoup d'exercice de corps : on nage, on rame, on monte à cheval, il y a partout des clubs de *cricket* et de *lawn-tennis*.

Les anglaises sont souvent très laides ; mais elles sont quelquefois bien jolies avec leur peau fraîche et blonde, où court un sang clair, avec leurs yeux étonnés et perfides ; elles ont des faces de séraphins et d'enfants, des corps d'une barbare et hautaine élégance ; toutes d'ailleurs aussi naïves *que peuvent l'être des jeunes filles, c'esr-à-dire pas du tout*. Et excellentes femmes de ménage.

A midi, sur la plage qu'on voyait par la fenêtre de la salle à

manger, c'était un spectacle d'une gaîté et d'un mouvement extraordinaires.

D'abord, la profonde, étincelante mer, pleine de barques, de têtes et de cris, éclaboussée des éclairs des rames et des bras. Puis, sur la plage, un grouillement de monde, des babies jouant dans le sable, des jeunes femmes assises sous des tentes ou couchées à l'ombre des canots ; parfois un cercle de gens autour de faiseurs de tours, un saltimbanque grave comme un général, coupant avec un sabre un zeste de citron sur la nuque de sa femme, ou des *negroes* aux habits bariolés, grattant de la guitare et jouant des farces violentes. Au dessus de tout cela, le flottement des grands pavillons rouges au bout des mâts dans l'air bleu, et quelquefois, au loin, la monstrueuse silhouette d'un cuirassé de Portsmouth ou d'un steamer de Southampton en route pour les mers du Sud.

Ici les soldats et les *clergymen* tiennent le haut du pavé. Lorsqu'on voit s'avancer, généralement par couples, ces immenses artilleurs, raides comme des mâts, avec leurs deux accroche-cœur collés aux tempes, leur calotte sans visière, inclinée sur l'oreille et leur petite figure radieuse, une lueur d'admiration court dans les yeux de la foule.

Quant aux révérends, on en rencontre partout, plus nombreux que les corbeaux en octobre : tous vêtus de noir et cravatés de blanc, tous coiffés d'un chapeau de feutre mou, comme celui des montagnards de 48, tous l'air austère et bien portant, tous enfin bibliquement entourés de tribus de mioches.

Le dimanche, en sortant du prêche et en attendant l'heure du déjeuner, on se promène sur le haut de la falaise qui forme une terrasse devant la mer.

Beaucoup d'étrangères, des Françaises, des Américaines, des Russes, et quelques jolies toilettes. Mais, çà et là, éclatent des verts pomme, des jaunes citrons, des violets exaspérés, hors nature. Quant au couvre-chefs des jeunes filles, ils sont assez drôles, des espèces d'assiettes ou de bols posés tout droit sur le haut de la tête (les dames ne portent guère que le classique bonnet tuyauté). Certains costumes aussi sont bien bouffons ; ainsi ce costume « préraphaélite » ou « esthétique », comme on appelle une série de langes flottant au vent et emmaillotant je ne sais quels pauvres os. (Mais en ce genre préraphaélite, ce sont les costumes de bal qu'il faut voir : ils défient toutes descriptions).

Il y a des endroits délicieux dans l'île, pour se promener. Je me rappelle une heure que j'ai passée, couché sur le dos, à Sea-View, à l'ombre d'énormes arbres dont la marée venait mouiller les racines, à regarder la lourde mer violette au milieu du vert éclatant des feuilles. Et, au retour par les sentiers des bois, comme le soleil disparaissait dans le beau ciel et que chaque feuille était parée d'or et de cuivre, l'air était d'une clarté et d'une douceur si merveilleuses que cela donnait envie presque de pleurer.

Quelquefois on va faire en plein air des pique-niques, des *garden-parties*, comme on dit. On monte par des routes dont les cimes d'arbres des jardins dépassent les murs ; on traverse les pâturages pleins d'animaux ; on escalade les barrières qu'on ren-

contre à chaque instant en Angleterre et qui servent habituellement de perchoirs aux couples d'amoureux, comme l'attestent d'ailleurs maintes touchantes enluminures qui incendient les bibliothèques des gares.

Puis, arrivé au milieu des genêts bleus, à la cime du *Landship* ou au *Cook's Castle*, en face de l'amphithéâtre des *downs*, on regarde au dessous de soi le pays tout vert et où remuent des taches blanches, des joueurs de cricket dans un pré.

Le curieux dans ce pays c'est que ce n'est peuplé que par les touristes ou par les gens qui vivent des touristes. Quant aux rares indigènes, ils passent leur temps dans un heureux loisir à regarder pousser leur herbe et paître leurs vaches, en lisant des romans *sensasionnists*. D'ailleurs il n'est pas de ferme ni de maison de pêcheur où l'on ne trouve de l'ale et du *ginger beer*, une boisson fort singulière qu'on fabrique avec des bûches cuites et qu'on enferme dans des espèces de biberons pointus de verre jaune.

Pour faire le tour de l'île, il y a deux moyens : prendre le bateau à vapeur qui part à cet effet toutes les semaines de Ryde, ou bien monter dans un de ces nombreux *excursion carriages* (voitures d'excursion) assez semblables à nos *paulines*, et dont des affiches bleu sur blanc vantent le confortable et la rapidité.

Le mieux est de n'employer aucun de ces deux modes de véhiculation. Ces tournées deviennent fatalement mélancoliques, comme des exodes de pataches, un jeudi de pluie ; sans compter le désagrément qu'il y a à voir des gens, la peau humide et l'œil rond, vomir dans des baquets, ou des figures abêties par la somnolence et le rien faire. Le plus simple est de frêter une voiture ; on s'arrête où l'on veut et on est seul.

Nous partons par un joli matin plein de rosée, dans un air d'une fraîcheur charmante.

Toujours des bois et des prés, des bêtes qui passent la tête par dessus les barrières pour nous voir, et, çà et là, d'exquises villas perdues dans les feuilles et les fleurs. Nous traversons Bonchurch dont les « *weels* » (eaux vives, sources) luisent sous la voûte obscure et diaphane des cimes ; nous passons Ventnor, nous suivons la fameuse route de l'*Undercliff* (superposition de deux étages de falaises), et nous arrivons à Blackgang.

Blackgang, le site fabuleux de quelque mythologie indécouverte, effraie, *presque comme du surnaturel*, par une éclatante horreur mystérieuse. Un paysage tricolore : le rouge vif de la falaise de terre, des galets roulés de la grève, la bouillante écume des vagues éternellement furieuses, et enfin la mer bleue qui remue et tremble, tâchée de vert et de pourpre. Et au centre de cet immense croissant dont les pointes s'enfoncent dans le large, deux énormes tours de terre entre lesquelles tombe l'immense cascade du *Chine* aride. Et au dessus, encore, très haut, là où est le ciel, la seconde falaise blanche et calcinée de l'*Undercliff*.

Blackgang (noire route) ne voit plus aborder les barques des contrebandiers sur sa grève semée d'épaves. Aujourd'hui il y a en haut du *Chine* un hôtel où l'on se repose et où l'on mange. C'est même là qu'on m'a servi le plus formidable morceau de bœuf que

j'aie vu dans ma vie ; il était rouge et gros comme un homme et on y taillait à même de longues tranches (accompagnées des habituels légumes anglais, toujours cuits à l'eau, les *potatoes*, pommes de terre, et les *french beans*, haricots verts) et assaisonnées de sauce à la menthe ou d'ardents *pickles*.

Nous passons près de la villa où l'ancien poète Tennyson achève de mourir, et nous arrivons à l'hôtel de Freshwater. Je suis quelque temps avec intérêt les gémissements d'une anglaise, qui se débat dans la chambre voisine contre les puces ; puis je m'endors, ma fenêtre à guillotine ouverte, suivant l'usage de là-bas, au bourdonnement d'une mer toujours agitée et si terrible qu'elle emporte chaque hiver sa digue.

Nous repartons le lendemain. Je n'ai malheureusement pas le temps de visiter le cap des Needles avec ses trois rocs qui s'enfoncent dans la mer, ni Alum-Bay, ni Totland-Bay. Nous nous arrêtons un instant à cette curieuse ville ancienne de Yarmouth, avec son vieux port plein des gracieuses voiles des barques de pêche.

A une heure, nous arrivons à Newport sur la *Medina*, la capitale de l'île. C'est elle qui a remplacé Carisbrook, dont il ne reste que les ruines d'un vieux château normand où Charles Ier fut enfermé. On voit en passant ses vieilles tours feutrées de lierre sombre et son magnifique escalier qui descend tout droit au milieu des verdues légères.

Il est quatre heures. Ça et là une rivière rappelant le doux vers de Rossetti : *O wondering water whispering!* Un paysage tout bleu, comme dans les contes de fées. Encore un village, Brading, avec de toutes petites fenêtres à petit carreaux et des auberges à l'enseigne du *Red Lion* et du *White Shield*, comme celles où Falstaff allait boire avec Pain et Bardolph *dont le nez était comme un briquet à mettre le feu aux poudres*. Il est nuit quand nous rentrons à Shanklin.

La lune se levait sur la mer blanche, et, comme de mystérieux parterres, de phosphorescents nénuphars se perdaient au loin dans une brume noire au milieu du remuement sourd des flots. Et sur la plage, huit musiciens allemands, les jambes écartées, soufflaient, ivres de faim, dans leurs trombones, un long *God save the Queen*.

P. S.

# *Correspondance de Paule Régnier*

*PAULE RÉGNIER termina en 1931 son roman de* l'Abbaye d'Evolayne (1).

*Le sujet — deux époux qui se séparent pour entrer dans les ordres — posait un problème assez périlleux pour nécessiter des avis autorisés. Charles Du Bos tout d'abord, puis l'abbé Simeterre demandèrent des corrections. Il ne fallait pas faire porter à l'Église le poids de l'échec dramatique de l'héroïne, succombant à l'effort de suivre son mari dans une voie mystique pour laquelle elle, n'était pas faite.*

*Paule Régnier retravailla donc son livre qui ne parut qu'en octobre 1933, avec l'approbation de ses conseillers.*

*Le roman connut un grand succès. Paule Régnier chargea une de ses amies, qui avait passé plusieurs années en Chine avec Paul Claudel de le lui faire parvenir.*

*L'épigraphe du livre :* Les choses grandes et inouïes, notre cœur est tel qu'il ne peut y résister, *était extraite de l'*Otage, *plusieurs citations dans le courant du texte prouvaient l'admiration que Paule Régnier ressentait pour Claudel, en tant que poète, et l'influence religieuse qu'il avait sur elle. Elle attendit une réponse avec l'espoir que, pendant un instant, celui qu'elle considérait comme son maître se pencherait vers elle.*

*Si violent fut le coup porté par le jugement de Claudel, que Paule Régnier essaya de défendre, sinon son œuvre, tout au moins ses intentions. « C'est bien la première fois, écrit-elle dans son* Journal, *qu'au lieu de me replier peureusement devant un blâme exprimé sans ménagement, je me lance hardiment à la conquête d'un cœur qui se refuse, et le résultat est immédiat et ravissant. »*

*Cette première et unique prise de contact, si décevante qu'elle ait pu être, n'empêcha jamais Paule Régnier de placer Paul Claudel au premier rang de ses admirations. « Mon œuvre ne sera que poussière et cendre bien avant que la sienne soit diminuée par les siècles. Respectons ce qui est éternel car cela seul compte* (2). »

●

*Paul Claudel à Paule Régnier.*

27 octobre 1933.

*Madame,*

*Je vous remercie de l'envoi de votre livre, l'*Abbaye d'Evolayne, *que m'avait recommandé notre amie Mme C... Il n'est pas dénué*

(1) Paule Régnier ; *L'abbaye d'Evolayne* (Édit. Plon).
(2) Paule RÉGNIER, *Lettres*. (Desclée de Brouwer. Page 34.)

*de talent. Mais je dois vous avouer que je n'aime pas beaucoup son esprit, qui me paraît celui de nombreux bouquins tels que* la Faute de l'abbé Mouret, la Maison du Péché, *etc., etc. Après l'avoir lu, le lecteur secoue la tête d'un air supérieur et se dit : Allons! allons! il n'y a encore rien de tel que la bonne nature! Votre héros est assez peu sympathique, mais votre héroïne est insupportable. Quant aux moines que vous représentez, quels imprudents criminels!*

*— Je serai toujours partisan du bon Dieu, mais aussi du bon sens contre les sensibilités folles et les imaginations dévergondées. Votre héroïne aurait mieux fait d'avoir des enfants.*

*Bien sincèrement vôtre.*

PAUL CLAUDEL.

### *Paule Régnier à Paul Claudel.* (1)

Votre lettre est un coup de massue pour moi, mon cher Maître. Comment pouvez-vous comparer mon livre à *la Faute de l'abbé Mouret*, ce livre gras, infect, où l'obsession charnelle déshonore jusqu'aux paysages, jusqu'aux fleurs ! Un prêtre auquel j'avais soumis mon manuscrit, avant de m'exposer ses réserves, et de me demander des retouches, que je fis, me disait : « Je rends hommage à la pureté absolue de votre œuvre, tout se passe chez vous sur le plan de l'âme. Sur ce plan-là d'ailleurs aussi, tout est danger. L'amour humain, qui peut conduire à Dieu — vous l'avez démontré magnifiquement — est aussi l'obstacle et l'entrave suprême, et quiconque donne à la matière une place qu'elle n'est pas faite pour occuper se condamne lui-même aux plus sombres désastres. » Je suis de votre avis ; mon héroïne eût mieux fait sans doute d'avoir des enfants. Mais il est indiqué qu'elle ne le peut pas. En outre, je ne sais pas si les enfants fixent tellement la femme dans la paix. Votre belle et lamentable Ysé n'en est pas la preuve en tout cas. Elle eût mieux fait, certes, de rester dans les voies communes. Mais tout drame a son point de départ dans une erreur humaine. Si tous les cœurs se comprenaient eux-mêmes et se comprenaient entre eux, il n'y aurait que joie sur la terre.

Ah ! croyez que ce n'est pas mon œuvre, mais son esprit que je défends ainsi contre une condamnation qui m'atteint beaucoup plus que vous ne pouvez le supposer. Je n'ai nul amour-propre littéraire. Je voudrais vous amener à conclure que je n'ai aucun talent et que de ce fait mon livre ne tient pas debout. Car ce qui me peine, c'est d'être assimilée, et par vous, à Zola.

Mais laissons cela. Puisque je suis près de vous, je ne vous quitterai pas sans vous dire ce que vous avez été pour moi depuis vingt-cinq ans que je vous lis et que vous m'aidez à vivre. Ah ! ce moment de ma jeunesse, où nous n'étions que quelques-uns à écouter votre voix, mais avec un tel émerveillement et une telle angoisse ! J'ai été de ceux qui, entendant votre parole, rentrèrent chez eux inquiets et lourds. Je ne dirai pas que vous avez été la cause unique de mon

(1) Brouillon de lettre.

retour à la religion catholique, mais une des causes essentielles, et certainement je n'aurais pu persévérer — n'ayant jamais reçu la grâce de la foi ni celle de la paix — si votre œuvre n'avait été mon constant soutien et votre certitude mon espérance. Je voudrais vous parler de tous vos livres, vous remercier pour chacun d'eux. Je pense en ce moment surtout à ces trois sommets que sont les *Grandes Odes*, *Partage de Midi*, *le Soulier de Satin*. Je ne sais entre ces deux drames lequel m'est le plus cher. L'un si uni, si simple, où le nœud une fois serré autour du cœur ne se desserre plus un instant ; l'autre si multiple, si complexe, si lourd de beautés diverses, éternelles ; tous deux se complètant, s'expliquant l'un l'autre, et faisant servir l'amour humain, dans ses égarements mêmes, au triomphe de l'amour infini.

« Liez-le par le poids de cet être sans lui si beau qui l'appelle à travers l'intervalle !

« Faites de lui un homme blessé parce qu'une fois en cette vie, il a vu la figure d'un ange ! »

Il y a une scène qui pour moi est la merveille de vos merveilles, que je ne lis jamais sans larmes, celle entre Prouhèze et Rodrigue, ce passage surtout :

« Et tout de même d'où serait venu pour César et pour Marc-Antoine et pour ces grands hommes dont je vous ai donné tout à l'heure à penser

« Les noms et dont je sens l'épaule à la hauteur de la mienne, » etc. et ce qui suit qui éclaire tout pour moi.

H. C.. à qui me lie une longue amitié, dont notre commune admiration pour vous fut l'élément principal, m'a demandé souvent de lui lire à son lit de mort le *Cantique de Mesa*. Moi aussi, si à cette heure nous pouvons encore comprendre, aimer ce qui fut notre secours et notre vie sur la terre, je voudrais mourir avec ce Cantique dans le cœur.

Mon cher Maître, il est impossible que vous ne soyez pas mon ami. Oubliez mon misérable livre. Je ne cherche pas à prendre votre main, je vous écris pour la première et la dernière fois. Je vous demande une pensée d'indulgence, une prière aussi. Vous ne pouvez pas ne pas sentir qu'il n'y a autre chose dans mon âme devant vous qu'humilité et ferveur.

PAULE RÉGNIER.

*Paul Claudel à Paule Régnier.*

Bruxelles le 7 novembre 1933.

*Chère Madame,*

*Je suis bien désolé de vous avoir fait de la peine. Il est tout à fait vraisemblable que j'ai été dur et injuste. Je suis au surplus infiniment touché de tout ce que vous me dites que mon œuvre a été pour vous, bien que votre reconnaissance doive aller tout entière à Dieu et non pas à moi, dont un jour ou l'autre vous ne tarderez pas à constater la profonde insuffisance.*

*Votre livre, à tort je le vois, m'avait froissé. J'y lisais une sourde révolte de la créature contre un de ces appels du Créateur, auquel nous n'avons, quand il nous fait l'honneur de nous les adresser, qu'à obéir, non seulement avec soumission, mais avec alacrité, gaieté et enthousiasme. Auprès de cette provende inestimable, qu'est-ce tout cet oignon, cet ail puant, la grossière charcuterie d'Égypte? et cependant tout votre livre est fait pour donner de la sympathie pour une pauvre obsédée, sans que le lecteur soit admis à comprendre ce qu'il y a à dire de l'autre côté. Ni l'homme ni la femme ne sont faits pour fournir apaisement aux inépuisables besoins d'amour du cœur humain, mais tous deux sont faits pour se prêter un secours réciproque, à l'intérieur de ce sacrement que l'Église appelle par excellence le* Grand Sacrement, *et où elle voit une image de l'union de Jésus-Christ et de son Église. L'amour, tel que l'imagine un sentiment déréglé, ce n'est que la* passion, *mais il n'est si mauvais mariage qui ne soit sûr de nous apporter quelque chose d'infiniment supérieur, d'adapté comme sur mesure à notre sanctification, c'est la* croix. *Au lieu de la repousser, chacun de vos conjoints aurait mieux fait d'embrasser en la personne de l'autre cette sanctification parfois douce, mais le plus souvent fort amère, dont elle est à la fois l'image et l'instrument.*

*Respects et hommages.*

PAUL CLAUDEL.

*Paule Régnier à Charles Du Bos.*

Bellevue,
vendredi 22 décembre 1933.

Bien cher ami.

Non, je ne vais pas jusqu'à vous trouver « scandaleux sur toute la ligne » parce que le temps, pour moi interminable, et dont je suis obligée de solder dans le sommeil une si grande quantité, n'est pour vous jamais assez long. Cela prouve simplement chez vous une plus grande richesse d'âme, de vie, de pensée que chez moi, ce qui est tout à votre honneur. Et puisque nous n'avons été divisés que par une simple différence de points de vue dans l'évaluation du temps, rien n'est heureusement plus facile à oublier. Si la lettre si tendre et si émouvante de Zézette avait pu laisser l'ombre d'un doute dans mon cœur, la vôtre, cher ami, aurait achevé de l'effacer. Je vous remercie mille fois, et je suis profondément touchée de tout ce que vous me dites, profondément fière aussi.

En ce qui concerne Michel, (1) vous avez tout à fait raison et vous savez que j'ai toujours été d'accord avec vous sur ce point. Je sais que je ne suis pas arrivée à donner à ce personnage d'homme plus de réalité pour les autres qu'il n'en avait pour moi. Quant à votre autre réserve, que vous avez d'ailleurs la gentillesse d'abandonner, elle me paraît un peu moins juste. L'aveuglement de celui

(1) Héros de l'Abbaye d'Evolayne.

qui est aimé devant celui qui aime est, je le crois, sans limites. Peut-être ai-je eu tort de ne pas indiquer que cet aveuglement chez Michel précédait « l'éblouissement mystique » au lieu d'en être, comme beaucoup l'ont cru, la conséquence. Car j'estime, comme vous, que cet éblouissement n'affaiblit pas la lucidité, mais je ne crois pas qu'il l'augmente, sauf dans le cas de la sainteté.

Comme vous le pensez bien, cher ami, ce qui m'a fait le plus de plaisir dans votre lettre, c'est votre approbation sur le plan chrétien, car j'ai été vraiment horriblement tourmentée des réactions religieuses. Certaines furent très bonnes, mais d'autres très mauvaises et la pire des choses pour moi fut la condamnation implacable que me lança sans ménagements, du haut de son trône de génie, ce terrible et foudroyant Claudel. Pendant quelque temps je ne fus plus qu'un mince petit tas de cendres. Puis je suis arrivée tout de même à dissiper cet atroce malentendu. J'y repense en lisant l'admirable citation que vous donnez dans votre *Journal* et certes j'adhère de toute mon âme à votre conclusion. Mais tout de même il est bien décevant que l'homme, en Claudel, soit si différent de l'œuvre ; on dirait presque qu'il n'en a pas connaissance tant il serait facile de retourner contre elle les arguments dont il se sert pour écraser les autres. « Ces enfants que j'ai eus en rêve » dit-il en parlant de ses enfants de chair. Sans doute a-t-il mis aussi au monde « en rêve » ses livres, et ne sait-il pas bien ce qu'ils sont. Constatation douloureuse ! Et voici que j'ai un peu peur d'avoir trop aimé le génie, trop cru en lui ! Cela tout à fait entre nous.

Et maintenant merci aussi et de tout mon cœur, pour les pages que vous m'envoyez et qui sont parmi les plus profondes et les plus belles que j'aie lues de vous. Comme j'aime vous voir, cher ami, dès 5 heures du matin à Trianon et déjà en état d'attention et de recueillement, déjà puisant à pleines mains dans le monde intérieur comme dans le monde extérieur et sachant trouver partout tant de richesses. Comme j'aime tout ce que vous dites de la contemplation et que de réflexions suggère votre méditation sur le « ils disent et ne font pas ! ». Moi j'en suis pour la solution du silence, mais je trouve beau, oui beaucoup plus beau, qu'elle ne vous satisfasse pas.

C'est moi qui irai vous voir bientôt et prendre de vos nouvelles. J'écrirai ces jours-ci à Zézette pour prendre rendez-vous, et je vous envoie en attendant à tous deux toute mon affection désormais inébranlable.

PAULE RÉGNIER.

# *Les joyeusetés d'Hahalaba*

*C'EST un curieux contraste que la vie de lord Dunsany et son œuvre. Aucun gentleman n'est plus exactement situé : installé dans son fort illustre, nom (Plunkett), dans son titre (18e baron Dunsany), dans son comté d'Irlande (Meath), dans son château (Dunsany Castle).*

*Par contre, aucune œuvre n'est moins localisée; elle ne sort du symbolisme (ses premières pièces sont de 1909) que pour s'envoler vers un Orient de fantaisie; liberté non feinte, qui n'est pas la facilité de l'amateur se laissant aller à sa plume; humour qui enseigne la route à suivre, et sous lequel se devine un homme.*

*Il faut voir en Dunsany un des pères du jeune théâtre d'aujourd'hui : « Héros décaractérisés, à moitié fantômes, à moitié pantins, ils sont les images de l'interrogation humaine... », dit Thierry Maulnier des créations d'un autre Irlandais, séparé de Dunsany par un demi-siècle, celles de Beckett. Depuis Dunsany, le décousu, le découragement, la schizophrénie se sont accrus; l'humour noirâtre des débuts du XXe siècle est devenu du noir d'ivoire. Mais de* la Porte scintillante *de Dunsany (dialogue de deux cambrioleurs essayant de forcer la porte du paradis, la fracturant et s'apercevant que, derrière, il n'y a rien), jusqu'à* En attendant Godot, *la route reste tracée.*

Les Joyeusetés d'Hahalaba *sont le télescopage d'un homme trop curieux et de sa destinée. C'est un acte court, mais qui donnera une juste idée de la fantaisie certaine de l'auteur.*

PAUL MORAND.

*PERSONNAGES*

SIR ARTHUR STRANGWAYS.
SNAGGS, maître d'hôtel.
Un alchimiste.
HAHALABA, le Génie du Rire.

*La scène est chez sir Arthur Strangways, dans sa maison de Londres, au fumoir. Dernières minutes de l'année 1928. On entend sonner les cloches du Nouvel An 1929.*
*Sir Arthur dans un fauteuil. Entre Snaggs, le maître d'hôtel.*

SIR ARTHUR

Bonne année, Snaggs.

SNAGGS

Bonne année, sir Arthur.

SIR ARTHUR

Merci, Snaggs.

SNAGGS

Il y a en bas, sir Arthur... un homme qui attend, un homme qui...

SIR ARTHUR

Parfaitement.

SNAGGS

...qui demande à vous voir, sir Arthur.

SIR ARTHUR

Faites-le monter.

SNAGGS

Si je puis me permettre... il s'agit d'un individu étrange...

SIR ARTHUR

Je sais... je sais... Faites monter.

SNAGGS

Permettez-moi d'insister : très étrange...

SIR ARTHUR

Je suis au courant. Je l'attends.

SNAGGS

Il est très tard, sir Arthur...

SIR ARTHUR

Peu importe !

SNAGGS

D'accord, sir Arthur...

SIR ARTHUR

Qu'il monte.

SNAGGS

Bien, sir Arthur.

*(Le maître d'hôtel sort, laissant sir Arthur pensif. Il rentre, l'instant d'après, en introduisant l'alchimiste. Ce dernier est un barbu âgé, en paletot marron, habillé comme on ne l'est plus depuis Teniers.)*

SNAGGS

Voici la personne qui vous demande, sir Arthur.

SIR ARTHUR

Merci, Snaggs.

*(Snaggs ne fait pas mine de se retirer.)*

*(Avec intention.)*

Merci, Snaggs.

SNAGGS

A vos ordres, sir Arthur.

*(Il ne se retire qu'à contrecœur.)*

SIR ARTHUR, *à part, à l'alchimiste.*

Avez-vous la... chose?

*(L'alchimiste fait signe que oui, en montrant une vieille tabatière sur quoi il frappe.)*

Possédez-vous... le mot, le mot d'ordre?

L'ALCHIMISTE, *dans un murmure.*

Oui.

*(Sir Arthur s'empare de la tabatière.)*

SIR ARTHUR, *la main tendue.*

Le mot?

L'ALCHIMISTE

Il ne saurait être écrit.

*(Rentre Snaggs.)*

SNAGGS *(avec insistance.)*

Je ne me couche pas, j'attends, sir Arthur. Si parfois vous sonniez... je viendrais aussitôt.

SIR ARTHUR

Merci Snaggs, merci.

*(Sort Snaggs. Sir Arthur va à la porte et la ferme à clé.)*

Allons : le mot !

L'ALCHIMISTE

Il y a des lois, en Angleterre, contre mes pareils...

SIR ARTHUR

Des lois?

L'ALCHIMISTE

Elles datent d'Édouard le Confesseur.

SIR ARTHUR

Vas-tu me dire le mot !

L'ALCHIMISTE

Oui ; doucement, doucement...

SIR ARTHUR

Tout est tranquille. Allons-y.

L'ALCHIMISTE

J'aperçois ici une autre porte...

SIR ARTHUR

Personne ne peut venir par là.

L'ALCHIMISTE

J'aime mieux tout de même la voir fermée à clé.

SIR ARTHUR

Peut-être. *(Fermant la porte à clé.)* Voilà qui est fait.

L'ALCHIMISTE

La poudre doit être disposée en un cercle assez grand pour qu'on puisse y mettre les deux pieds ; et deux fois et demie assez grand, si c'est Eblis qui doit être évoqué.

SIR ARTHUR

Non, non, pas Eblis !

L'ALCHIMISTE

Au moins, c'est là le bon côté d'une mauvaise affaire. On n'évoquera pas Eblis. Je ne l'eusse pas supporté, Maître. Rien que de regarder cette gueule épouvantable, c'eût été trop pour moi.

SIR ARTHUR

Non, non, pas Eblis.

L'ALCHIMISTE

C'eût été trop, vraiment.

SIR ARTHUR

Pas lui. Et maintenant, le mot !

L'ALCHIMISTE

Donc, la poudre est répartie en un cercle entourant deux pieds de taille moyenne, à peine plus grands que les nôtres. Ensuite on y met le feu. Ça couve, ça fume, la fumée se sépare, une volute s'en va à droite, l'autre à gauche, au-dessus du cercle magique. Lorsque les deux demi-cercles de fumée se rencontrent, c'est le moment de dire... *(L'alchimiste murmure le mot magique à l'oreille de sir Arthur)* c'est l'instant d'évoquer l'Esprit. Il n'a plus qu'à apparaître. Et il lui faudra accorder le premier souhait formé par vous. Ah ! je n'aurais pas dû vous dire ça, Maître, jamais je n'aurais dû venir... c'est trop terrible...

SIR ARTHUR

Allons, allons... au travail !

L'ALCHIMISTE

Les Esprits, ils sont légion. L'Esprit de la Mort, l'Esprit de la Soif, l'Esprit de la Fièvre...

SIR ARTHUR, *disposant en cercle la poudre magique.*

Non... non... Évoquons plutôt un Esprit joyeux...

L'ALCHIMISTE

Oh ! Maître. Évoquez la Mort, la Fièvre, la Terreur même, mais n'allez surtout pas faire apparaître le Génie du Rire !

SIR ARTHUR

Le Génie du Rire? Et pourquoi pas? Le Rire, voilà qui sonne bien... Évoquons le Rire.

L'ALCHIMISTE

Surtout pas lui, Maître !

SIR ARTHUR

Et pourquoi pas?

L'ALCHIMISTE

Tous les esprits sont nos ennemis, mais des ennemis ingénus. Depuis l'origine du monde, leur incroyable malice s'est toujours efforcée de prévaloir sur l'homme. Dès qu'ils se sont tracé un noir dessein, ils n'ont de cesse de l'avoir appliqué ; et les pires sont ceux qu'on force à satisfaire un vœu.

SIR ARTHUR

Donc, pas la Mort.

L'ALCHIMISTE

Le Génie du Rire est bien plus terrible que celui de la Mort. Ses maléfices dépassent l'entendement des esprits secondaires... Pas trop grand, votre cercle, Maître...

SIR ARTHUR

Non... non. Apparais, Génie du Rire !

L'ALCHIMISTE

Je vous mets en garde, Maître. Laissez-le tranquille celui-là.

SIR ARTHUR

Son nom...?

L'ALCHIMISTE

Les avertissements ne vous auront pas manqué.

SIR ARTHUR

Tu as été payé pour exécuter mes ordres, ne l'oublie pas...

L'ALCHIMISTE

Soit. Mais gare à vous !

SIR ARTHUR

Le nom, te dis-je ! Il me le faut !

L'ALCHIMISTE

Maître, vous le regretterez. Soit, le Génie du Rire, a nom Haha... laba !

SIR ARTHUR

Ainsi soit-il. Employons le charme...

*(Sir Arthur, une boîte d'allumettes à la main, écoute ce que l'alchimiste lui murmure à l'oreille. Puis il met le feu à la poudre, procède à l'incantation, et termine en évoquant Hahalaba. Ce dernier franchit un rideau et entre dans le cercle magique. C'est un Esprit athlétique, un léger manteau jeté en travers de sa poitrine nue.)*

HAHALABA

Que veux-tu de moi?

L'ALCHIMISTE

Maître, surtout ne lui demandez rien qui puisse lui donner barre sur vous !

SIR ARTHUR

J'y ai pensé.

L'ALCHIMISTE

Ne sollicitez de lui qu'une peccadille, Maître. Tenez-vous-en à des riens, à des choses où sa malice ne puisse s'exercer.

SIR ARTHUR

Il s'agit d'un rien, en effet.

HAHALABA

Que veux-tu de moi?

SIR ARTHUR

Je forme un souhait des plus modestes. Je voudrais simplement feuilleter la collection du *Times*.

HAHALABA

Quelle année?

SIR ARTHUR

De l'année qui va commencer, de 1929. Tu entends les cloches...

L'ALCHIMISTE

1929 ! Soit !

HAHALABA *arrache le tapis de la table et là-dessous découvre la collection du* Times.

Voilà. Sois exaucé.

SIR ARTHUR

Ha !

HAHALABA

Mais sache que, quand sonnera une heure, la première après minuit, tout s'évanouira.

SIR ARTHUR

Nous n'avons guère de temps...

HAHALABA

Long est le voyage. Cette collection du *Times* doit être de retour à l'aube.

SIR ARTHUR

De retour où ça?

HAHALABA

Le *Times* doit rentrer dans la succession des temps... (1)

*(Le Génie sort en ricanant.)*

SIR ARTHUR

Où est-il passé? Où est-il parti?

L'ALCHIMISTE

Aux enfers!

SIR ARTHUR

Au travail, maintenant!

L'ALCHIMISTE, *tandis que sir Arthur ayant pris un bloc-notes et s'être muni d'un crayon se dirige vers la collection du* Times.

Vous avez bien fait, Maître, de limiter vos souhaits à si peu de chose. Soyez béni!

SIR ARTHUR

Tu appelles ça peu de chose!

L'ALCHIMISTE

Sûr. Car lui en demander plus, c'était vous mettre à sa merci.

SIR ARTHUR

Peu de chose! Te rends-tu compte que rien qu'avec ça je vais faire des millions!

L'ALCHIMISTE

Attention, Maître! Gare au Génie du Rire. Je ne plaisante pas...

SIR ARTHUR

Je te dis que je vais gagner des millions! Tiens, rien qu'avec ça. Lis : 31 décembre 1929. Le mois de décembre est sur le dessus du tas, alors que le premier mois de l'année est tout au-dessous; ainsi procède-t-on en matière de classement, le journal du jour est tout à fait le dernier. Tiens : rien que ce numéro du journal vaut déjà plus que toute ma fortune et que tout ton avoir. Écoute cette simple information :

*Les Patangas sont à 104.* Cours à la Cité et achète des *Patangas.* Tu ne comprends pas?

L'ALCHIMISTE

Maître, je n'irai dans aucune Cité, si c'est Hahalaba qui doit m'y conduire.

SIR ARTHUR

Lui n'y est pour rien. D'ailleurs, il est parti. Les *Patangas* sont à 104! *(Sir Arthur griffonne un mot sur son bloc. Tout haut :)* Je dis *Patangas.* Je vais ainsi savoir si cette collection du *Times* est

(1) Jeu de mots en anglais.

authentique ; il va me suffire de remonter de quelques jours, c'est-à-dire de consulter quelques numéros précédents.

*(Il passe la main sur la tranche des journaux en remontant dans l'ordre de la collection.)*

L'ALCHIMISTE

Oh ! la collection est bien authentique. Je connais mon Hahalaba, il ne ment pas. Mais c'est un esprit subtil et rusé en diable.

SIR ARTHUR

Elle est authentique, c'est bien évident... Il ne me reste plus qu'à ramasser des millions. Autre preuve : voici un *Times* précédent où les *Patangas sont à 37*. Qui l'eût dit? Tu mérites décidément un salaire bien plus élevé que celui que je t'ai donné, vieux frère !

L'ALCHIMISTE

Maître, je n'en demande pas davantage. Je ne veux rien devoir de plus à Hahalaba. Ses présents m'épouvantent.

SIR ARTHUR

Ne sois pas stupide. C'est à la page financière du *Times* que tu devras ta richesse, non à lui. Il n'en existe qu'un exemplaire, le voici. Un seul au monde, et c'est moi qui le possède ! Veux-tu un demi-million? Pour ce que ça me coûte !

L'ALCHIMISTE

Non, Maître, non.

SIR ARTHUR

Un million, ça te va?

L'ALCHIMISTE

Non, Maître, je ne saurais qu'en faire.

SIR ARTHUR

Comme tu voudras... *(Sir Arthur feuillette plus avant.)* Tiens encore ceci. Voici *les Tangerois à 80*... Tiens !... Voici la notice nécrologique Ce vieux Perrot... est mort ! Il avait mon âge. Il aurait dû se garder mieux en forme. Il aurait dû jouer au golf. Bien... Bien, c'est dans le numéro du 27 octobre ; qui eût dit ça ! Pauvre Perrot ! Mort ! *(Sir Arthur choisit au hasard un autre numéro du* Times.*)* Je joue à coup sûr. J'achète au plus bas... le Stock Exchange va la sentir passer...

L'ALCHIMISTE

Maître...

SIR ARTHUR

Juste ciel ! L'emprunt bolivien ! Jamais je...

*(Sir Arthur prend hâtivement note.)*

L'ALCHIMISTE

Maître...

SIR ARTHUR

Et les *Équateurs remboursables*... A moi les millions !

L'ALCHIMISTE

Maître...

SIR ARTHUR

Et alors?

L'ALCHIMISTE

Vos souhaits sont comblés, je suis payé ! Solde de tout compte... Puis-je partir?

SIR ARTHUR

Partir? Si tu veux.

L'ALCHIMISTE

Merci, Maître. Et n'oubliez pas que, de tous les esprits malins, le pire est le Génie du Rire.

SIR ARTHUR

Tu l'as déjà dit. Je ne te retiens pas... Un moment... un moment. Je vais te donner quelque chose dont tu auras l'emploi : un moment...

L'ALCHIMISTE

Maître, n'allez pas dans cette cité.

SIR ARTHUR

Il ne s'agit pas d'une cité quelconque, mais de la City, de la Cité de Londres, le centre des affaires. Mais puisque tu ne veux pas t'y rendre, tu peux aller ailleurs. *(Sir Arthur feuillette la collection.)* Sur les champs de courses ! par exemple... Tiens ! le Derby ! *Aurélien* a gagné. Joue à coup sûr *Aurélien*... *(Sir Arthur note la chose et tend la feuille de bloc-notes à l'alchimiste.)* Tu m'as bien compris : il faut jouer *Aurélien* dans le Derby.

L'ALCHIMISTE

Maître, je ne parie jamais ; de peur qu'à mon ultime mise, Hahalaba ne se rie de moi. *(L'alchimiste jette le papier sur la table.)* Maître...

SIR ARTHUR

Peu importe ! ! Il ne nous reste que quelques minutes... Ne perdons pas notre temps en bavardages. Nous sommes bons pour un million la minute.

L'ALCHIMISTE

Comme vous l'entendrez, Maître.

SIR ARTHUR

Ainsi donc, adieu. Et merci ! *(L'alchimiste va à la porte, elle est fermée à clé.)* C'est vrai : la porte... Un moment et je te l'ouvre. *(Il prend la clé dans sa poche en continuant à feuilleter la collection du* Times *et à prendre des notes.)* En voici bien d'une autre ! C'est maintenant le tour de ce pauvre Tromkin ! Mort ! Diable ! Aussi, pourquoi ne font-ils pas ce qu'il faut pour se maintenir en forme... *La Compagnie aérienne du Mexique!* Bien, bien ! *(Sir Arthur prend encore une note, tourne hâtivement les pages, prend des notes de plus en plus fébrilement, jusqu'à ce* qu'il *approche de la fin de la collection.)* Ça suffit. Me voici à la tête de millions et de millions ! Je te rends ta liberté.

*(Sir Arthur remonte vers la porte, dans une main le dernier numéro du* Times, *la clé de la porte dans l'autre.)*

Hahalaba peut rire tant qu'il voudra, je suis désormais l'homme le plus riche d'Angleterre.

L'ALCHIMISTE

Pas encore...

SIR ARTHUR

J'en sais plus que nos plus grands financiers.

L'ALCHIMISTE

Ne lisez plus, Maître, laissez ce dernier *Times*, il me fait peur...

SIR ARTHUR

Ce dernier numéro? C'est le journal d'aujourd'hui, le dernier du lot : 1er janvier 1929... *(Riant.)* Je m'en vais donc lire le journal de demain avant de m'endormir. Je lis le journal de demain... C'est vraiment magique ! Adieu, mon brave. Et bonne année !

*(L'alchimiste sort. Sir Arthur s'installe dans son fauteuil et s'y adonne à la joie toute britannique de se plonger dans le* Times.*)*

Rien... banal, après tout le reste... Hein? Quoi? *(Il se frotte les yeux.)* Que vois-je? Mais c'est impossible... C'est le journal d'aujourd'hui et... et je suis vivant... *(Avec angoisse :)* bien vivant !

*(Sir Arthur se verse en haletant un verre de brandy et boit. Il se redresse, portant la main, par instant, à son cœur...)*

Ça m'a porté un coup... de lire ça...

C'est idiot, voyons... le journal ment... *(Avec terreur)* Je suis parfaitement bien portant. *(Il se sent mal à nouveau, et sonne Snaggs, va au canapé en suffoquant et s'étend.)*... Un sacré coup, tout de même...

*(Un temps.)*

*(Entre Snaggs. Il court vers son Maître étendu mort. Tous les exemplaires du* Times *ont disparu.)*

SNAGGS

Que s'est-il passé? *(Il va à la table et aperçoit le bloc-notes de sir Arthur.) Patangas... Compagnie aérienne du Mexique...* Rien de spécial là-dedans... *(Il jette le tout au feu et va au plus pressé.)* Que faire? *(Il jette un coup d'œil sur le canapé, constate la mort de son Maître et court au téléphone.)* Le *Times*, s'il vous plaît, Mademoiselle. Je ne connais pas leur numéro de téléphone. Le *Times?* Pourrais-je parler au rédacteur en chef... Oui, à défaut de lui..., passez-le-moi. C'est important... Dites-lui qu'un événement imprévu... Monsieur, je suis le maître d'hôtel de sir Arthur Strangways, mon nom est Snaggs. Je pense que vous désirez avoir des détails sur la mort soudaine de sir Arthur?... Aussi soudaine que... oui...

*(Le maître d'hôtel abandonne l'appareil, va à l'autre table, sur laquelle l'alchimiste a oublié sa feuille, ramasse le papier et lit :)*

Jouer *Aurélien*... dans le Derby... *(Haussant les épaules.)* Peuh ! un toquard...

RIDEAU

LORD DUNSANY.

*(Traduit et adapté de l'anglais par Paul Morand.)*

# ACTUALITÉS

## I

## Teilhard de Chardin
## et son « *Phénomène humain* » (1)

On me demande de vous parler du regretté P. Teilhard et de son livre *le Phénomène humain*, sans doute à titre de l'un de ses plus anciens amis : je l'avais rencontré au Laboratoire de paléontologie du Muséum, où le professeur Boule me l'avait présenté. L'un et l'autre nous pensions que le principe de l'Évolution n'est — comme le cardinal Mercier le reconnut tout de suite, dans une longue conversation que j'eus avec lui, à Malines, le 27 mars 1925 — que la méthode scientifique elle-même, appliquée à toute réalité de toute nature se développant dans le temps. C'est l'unique moyen à notre disposition pour essayer de saisir la loi de leur épanouissement et succession, quel que soit leur substratum ontologique. Sans lui, on ne pourrait qu'édifier un catalogue descriptif des choses, sans tenter de les comprendre. « Savoir que toute réalité, quelle qu'elle soit, procède en bonne partie de ce qui l'a précédée, et est en bonne partie la source de ce qui la suit », cela sans inférer, hors de l'ordre des choses tangibles, sur le principe spirituel qui régit cette succession en développements étagés. Ce processus n'est pas une hypothèse, mais la définition de la méthode.

Évolution est aussi le résultat de son application, la perspective en un instant donné, qui en résulte. Si la méthode est un principe fondamental de notre esprit, aussi digne de confiance que les mathématiques, le résultat de son emploi est fonction du degré d'information des faits fournis par l'expérience; des informations de ce genre, naturellement extrêmement incomplètes, sont chaque jour mises à jour, et obligent le savant à modifier ses hypothèses de travail en

(1) Pierre Teilhard de Chardin, *le Phénomène humain* (Édit. du Seuil). Signalons, chez le même éditeur, une étude de Claude Tresmontant, *Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin;* étude qui, tout en laissant de côté l'œuvre strictement technique et paléontologique de Teilhard, expose remarquablement l'effort de cohérence, la quête de l'unité, à travers la diversité des démarches de la connaissance — intention qui fut dès 1917, l'axe de toute la vie intérieure du Père et que son œuvre, ensuite, ne fera que préciser.

Dans la collection *les Savants et le Monde*, dirigée par André George (édit. Albin-Michel), vient de paraître : *le Groupe zoologique humain.* On pourra se reporter à ce livre qui montre combien la découverte scientifique chez Teilhard, l'a aidé à atteindre la pleine possession de sa connaissance du monde et à préciser sa conception de l'homme dans la nature, dans l'univers en même temps que les *projets* métaphysiques de ses œuvres philosophiques.

conséquence. Ces hypothèses sont comme les feuilles d'un arbre qui entretiennent sa vie une saison, puis laissent la place à d'autres dans cette fonction. C'est ne rien comprendre à la Science que de le lui reprocher; en fait, elle n'a cessé de grandir avec une incroyable rapidité qui s'accroît à tout instant; chaque essai prépare le suivant, et le principe de l'Évolution s'applique toujours à la Science même qui en résulte. Si elle paraît changer, c'est toujours dans le même sens, avec une approximation accrue, et selon la même route, invariablement orientée.

Telle est la loi que suit, parmi les chercheurs, la pensée scientifique qui, elle aussi, est soumise au principe de l'Évolution et connaît des crises.

La première et facile constatation des métamorphoses des insectes est à la portée de chacun : l'œuf, la chenille, le papillon ailé, sont les divers stades d'un développement unique, et, ce que chacun admet, cela se réalise aussi dans notre ontologie individuelle; de sorte que, sous nos yeux, l'Évolution se vérifie dans chaque être et dans chaque réalité, science comprise. Il est donc rationnel de supposer qu'il en fut de même dans le passé, et qu'il en sera toujours de même sous nos pas, dans le futur béant devant eux.

Voilà le principe inébranlable qui a inspiré le déroulement de toutes choses, auquel le P. Teilhard a confié sa perspective des choses, et nul savant ne saurait s'en écarter, soit dans ses vues d'ensemble, soit dans son terrain de recherches plus limité, quels que soient son éducation et son tempérament, et même s'il l'affuble d'un autre vocable.

Il va de soi que c'est un devoir, pour le savant, de faire ses efforts pour rendre compte d'une manière intelligible des transformations constatées selon les mécanismes déjà saisis; s'il échoue, c'est qu'une inconnue existe qui échappe à ce déterminisme; une part d'indétermination s'y glisse, que l'on reconnaît de plus en plus. Mais cette réalité impondérable échappe à la mensuration, condition de la connaissance scientifique. La vie, la sensibilité, la conscience, la réflexion, la pensée, ne sauraient cependant passer pour des phénomènes négligeables; il y a dans les choses une *face interne*, psychique, si l'on peut dire, dont la réalité est liée, sans doute, à des éléments chimiques et organiques déterminés, mais ne leur est pas homogène. Là-dessus, notre expérience propre nous en donne la seule connaissance directe. Au fond de notre conscience qui souffre, jouit, craint, espère, rêve, pense, approuve, rejette, etc., quel que soit le sujet de ces expériences, bien qu'engagé dans notre système nerveux, ce quelque chose en est distinct. Or nous ne sommes pas libres d'imaginer un autre être qui serait, à quelque degré, construit (par soustraction ou addition) sur un autre gabarit : l'anthropomorphisme est donc obligatoire et inévitable, lorsque nous essayons d'interpréter les éléments du non-moi, dont seul le dehors nous est accessible, et l'expérimentation ne nous en révélera jamais directement que le dehors, le comportement.

Telle est la méthode de Teilhard et telle sera celle de tout savant et penseur, et nul ne saurait y objecter. Avec son acuité d'esprit pénétrant, il tenta de nous montrer la « tapisserie du Monde », dont

l'expérience physique nous révèle l'incomparable richesse, l'unité de style selon un plan établi et harmonieux, et en infère un *inaccessible démiurge* en régissant l'inébranlable déroulement, celui-ci nullement fermé pourtant à des variétés exécutoires montrant comme des tâtonnements singuliers, comme une sorte de « liberté », à travers des approximations successives. Et tout cela se déroulant au long d'immenses durées !

Ces principes, Teilhard les a appliqués à brosser une vaste fresque de l'histoire naturelle du cosmos, depuis avant ses lointaines nébuleuses et les galaxies du monde sidéral, jusqu'à l'infiniment petit des atomes, des molécules et des cellules à la frontière de la vie; il l'a poursuivie complaisamment dans le développement de celle-ci sur notre planète minuscule; il a suivi le groupement des éléments de chaque stade en associations de plus en plus complexes, et nous a montré chaque stade culminant en un plafond d'où émerge, presque brusquement, une propriété nouvelle de sa vie intérieure, celle de la complication en organismes de colonies d'abord indifférenciées, puis en divers groupes viscéraux se partageant, en se spécialisant de plus en plus, les diverses fonctions nécessaires à l'entretien de l'ensemble, dans les phénomènes vitaux élémentaires de nutrition, reproduction, perception, attaque et défense. Il nous montre le progrès depuis la vie organique élémentaire (où la cellule elle-même devient un monde à parties si différenciées, se partageant la besogne), jusqu'aux groupes animaux où l'appareil nerveux se révèle, se diversifie, se ramasse, où le cerveau se réalise, à la manière d'un centre magnétique de réception et d'émission de réactions; il observe la montée concomitante du psychisme, enregistrant d'abord pour l'espèce, sous forme transmissible d'instinct, ou seulement pour l'individu, une foule d'informations pour orienter les contacts extérieurs futurs. Cette sensibilité semi-consciente fait un jour place à un psychisme plus conscient et moins automatique, à une sorte de conscience où nous commençons à nous retrouver un peu.

A ce stade, cette « intériorité » se manifeste comme en même temps le principe et la résultante de ces groupements en des myriades de cellules différenciées à l'infini, et rationnellement collaborant. La mobilité s'affirme, les désirs et les répulsions se marquent, les phénomènes électifs et affectifs se manifestent, à la façon dont, dans notre prime enfance, ils s'épanouissent : sorte de pensée diffuse qui s'achemine vers la conscience sensible, organisée; une personnalité s'ébauche, encore indéterminée; cette conscience naissante n'est pas encore réfléchie. L'enregistrement des expériences vécues développe un individu qui a son tempérament et son comportement propre; mais à ce stade, l'être est toujours « à la fenêtre », il ne se regarde pas lui-même encore, il ne s'analyse pas; il ne pense — si c'est penser — qu'à ce qui, du monde extérieur et de ses semblables, frappe ou répugne à ses passions instinctives.

Mais le cerveau croît toujours : — un pas de plus et l'homme est né. Le pas de la réflexion et du regard introspectif est franchi; le plus extraordinaire des pas franchis jusqu'à présent, l'*introspection*, est née; d'où le langage, non plus émotif et sensible comme chez la bête, mais exprimant des concepts abstraits en discours, par

nécessité d'extériorisation dans la vie familiale de ce que la réflexion et l'expérience personnelle ensemble ont découvert; un instrument d'échange et de propagation des pensées intérieures s'est forgé, utilisable dans la vie du groupe pour y étendre l'expérience, la découverte de chacun : premier pas vers la vie sociale, dépassant le couple et la famille. Cela a été l'aboutissement, d'abord d'une série de concentrations de plus en plus massives, et d'organisation de la masse cérébrale atteignant son plafond, fournissant à l'esprit l'organe nécessaire; la lenteur de la croissance humaine exigeant une famille stable où puissent s'installer et se sentir protégées la femme et la progéniture : se syndiquer, si l'on peut dire, avec d'autres couples, pour assurer ensemble l'espace vital contre les ennemis éventuels, ce que font bien d'autres animaux, mais aussi pour mettre en commun la découverte technique réalisée très tôt : le feu asservi, la taille de la pierre, le façonnement de l'os et du bois. L'*Homo Faber* conquiert ainsi le monde; mais où en est la pensée, hors de ces applications utilitaires? Le spectacle de la mort, surtout d'un proche, le théâtre des grands cataclysmes naturels, appellent la méditation sur les choses qu'on ne voit pas; ils suggèrent un au-delà pour les morts et que le décès ne rompt pas les liens avec les survivants; impuissant devant les grandes forces qui se déchaînent et lui semblent l'œuvre de puissances cachées terribles, il vient à penser qu'on doit pouvoir les apaiser, mieux, les gagner à sa cause...

L'organisation familiale, passée au Clan, exige une hiérarchie, des devoirs mutuels dépassant ceux du couple et dont on doit instruire la jeunesse. Le rituel s'installe, avec ses tabous et ses précisions. Le groupe humain s'est différencié en un organisme qui déborde ses membres, chacun y jouant un rôle au profit de tous; le devoir s'est établi envers le prochain et le mystérieux. Celui-ci se dévoile aux initiés dans la méditation et le rite.

Mais un groupe humain mieux doué a trouvé dans l'art de peindre, graver et sculpter, une expression à ses prières et à ses besoins mystiques; l'œuvre, non plus seulement l'outil, s'épanouit à son tour, témoignant d'une emprise sur le « psychisme des choses ».

Un jour vient, après des centaines de millénaires de chasse et de cueillette, voilà quatre ou cinq mille ans, où l'on domestique des animaux, on sélectionne des plantes utiles et alimentaires. L'agriculture est née, les greniers exigent la fixation au sol, la fortification du village, la discipline militaire, d'où naît la division du travail, ébauchée auparavant. Il faut à cette vie sociale plus concentrée, des chefs, une hiérarchie, l'approfondissement de l'organisation sociale plus serrée et exigeante.

La guerre, hélas! de défense ou de rapine, s'installe et n'a fait que croître avec l'équipement du village en bourgade, des bourgades en provinces et en États; les diversités de langues, de croyances et de coutumes ont entouré chaque « patrie » d'un *vallum* sévèrement gardé. L'Homme est devenu le plus sévère ennemi de l'Homme... Les civilisations s'affrontent et s'entrechoquent douloureusement.

A ce stade, on trouve à l'art un emploi nouveau : de l'image on est passé à l'idéogramme qui fixe non plus des images aux belles formes, mais des signes dérivés exprimant des êtres réels ou abstraits

et leurs relations. L'écriture en dérive par systématisation, elle sert d'abord à transmettre à distance, grâce à des messagers, les ordres des chefs, à fixer bientôt des notions moins matérielles, fruit de la réflexion des penseurs du temps qu'ils transmettent aux générations de l'avenir, ou bien mémento des tribulations et des victoires du groupe, des appels aux dieux... La cohésion du groupe s'en trouve renforcée, les expériences du passé mieux assurées de survivre.

L'Humanité a gagné toute la surface terrestre disponible, et ses phalanges armées s'entrechoquent pour survivre. L'industrie et le travail mécanique en série réclament chaque jour plus de bras serviles. Que va-t-il sortir de cette compression nouvelle qui devient menaçante de l'ordre établi? Cet état de choses ne peut plus se prolonger longtemps. Les communications plus rapides amènent le mélange de plus en plus intime des races. Nous sommes, du point de vue du développement social, au pied d'une nouvelle marche d'escalier, qu'avec, hélas ! trop de sacrifices individuels, il va falloir dépasser... Sans doute, on a des raisons d'espérer que, le pas franchi, les découvertes acquises et nouvelles permettront d'assurer de longs millénaires encore la vie humaine, en trouvant une formule qui n'écraserait pas, mais utiliserait mieux les valeurs individuelles, instrument plus indispensable que jamais de cette réorganisation pour qu'elle ne soit pas un atroce servage. L'Homme a horreur de la vie de termite, ordre bon pour le monde des insectes seulement.

Tel est l'instant pathétique auquel l'Évolution nous a conduits; l'aurore des temps nouveaux n'a jamais été chargée de plus sombres nuées, que les forces atomiques rendent incroyablement meurtrières.

Pourtant, confiant dans la Providence qui, malgré tout, nous dirige et nous contrôle, Teilhard croit en cet avenir, et le prévoit se prolongeant longuement; il pense que le Phénomène chrétien contient le remède intime de la reconstruction, fondée socialement et moralement sur la charité et l'amour mutuel, comme matériellement sur la fécondité des découvertes à venir, dont l'héliosynthèse. Et jusque-là, je *veux* le suivre, sans être aussi convaincu que pour la description du passé.

Mais plus loin encore, le regard d'aigle de Teilhard veut plonger et l'incite à brosser une apocalypse qu'il ne donne du reste que comme l'expression symbolique de ses sentiments profonds, un effort pour soulever le voile du mystérieux destin vers lequel nous voguons.

Poursuivant en avant les trajectoires de l'évolution du passé et du présent, il rencontre à leur convergence le principe inaccessible mais efficace, qui a tout dirigé jusqu'ici, et que, reprenant ce mot des lèvres de Jésus, il appelle *Omega*, vers lequel toutes les âmes humaines convergent et trouvent leur plénitude, dans une communion générale d'amour où nous serions *superpersonnalisés* dans une *superpersonne divine et humaine* — le *Christ*. A juste titre, il se réclame en cela des perspectives pauliniennes. Au-delà de la Foi, remplacée par la vue directe, et de l'Espérance comblée, seule la Charité immense et rayonnante subsistera du monde consommé : *Amen*, ai-je envie de dire, comme au terme d'une belle prière où l'âme prophétique du P. Teilhard a pris son vol, hélas ! nous laissant avec nos semelles de plomb, comme le disciple lors de l'ascension de son Maître.

Après les avoir lues, plusieurs m'ont demandé si, dans ces trois

derniers paragraphes, j'entends critiquer les inférences optimistes de l'auteur sur l'avenir terrestre humain, prochain ou lointain, et ses extrapolations vers l'ultra-humain et l'ultra-temps à l'horizon du Cosmoset de l'Espèce humaine.

A vrai dire, la vertu théologale d'Espérance, prolongeant et comme précisant ma Foi en la Providence, me permet seule, et sans autre contrôle que l'expérience souvent douloureuse du passé, d'envisager ces inférences optimistes avec une confiance suffisante, bien étrangère à la Science. Il est devenu possible à un seul homme, fou ou exalté, de « suicider » l'Univers. Mais, ce risque écarté, il reste que l'Homme surpeuplera bientôt dangereusement la terre, incapable de subvenir, par les moyens connus, à tant de bouches : Espérons que l'héliosynthèse y pourvoira bientôt !

Mais, à part la disette, conjurée par elle, le comportement de cette masse grouillante et bigarrée pose un grave problème; outre la grande diversité de développement mental entre ses éléments et ses races, plus mêlées et comprimées chaque jour, l'évolution morale des plus privilégiées n'a pas suivi celle des connaissances scientifiques et des découvertes mécaniques et autres. Maintenir l'harmonie entre des éléments aussi disparates, dont les préceptes de conduite ont été détruits et demeurent inadaptés aux circonstances nouvelles, réclame d'urgence une mise au point difficile, de la part des responsables, des anciennes traditions encore vivantes, devenus conscients de leur immense responsabilité. Le concours de toutes les âmes de bonne volonté n'est pas trop pour cette œuvre de Titans. Peut-être cette nouvelle « création » conséquente à ce supergroupement « jaillira », comme par le passé, de l'action de Dieu immanente à Son œuvre? Il n'en faut pas moins pour produire cette conversion massive des humains aux perspectives spirituelles, que tant de grands esprits appellent de toutes leurs forces, qu'ils se nomment Einstein, Lecomte du Nouÿ, Shri Aurobindo ou Teilhard.

C'est là un appel auquel je m'associe de tout cœur, comme un immense cri d'angoisse, jeté vers le ciel, une prière qui peut se formuler, comme le fait l'Église, par cette simple formule : *Emitte spiritum tuum et creabuntur* (car il s'agit bien d'une création de quelque force spirituelle inconnue, émergeant sous la pression des conditions nouvelles) *et renovabis faciem terræ* (de sorte que la face même de l'Esprit de la Terre soit renouvelée).

Acte de Foi et d'Espérance dépassant, mais prolongeant la science des choses périmées, en une Providence secourable dont nous attendons une nouvelle création, émergeant de son inaccessible pensée.

Quant aux perspectives ultimes sur la fin et le couronnement final des choses et des temps en une apothéose consommée dans une universelle communion en Dieu, par Jésus, homme-Dieu, quoi de plus conforme à la perspective de saint Paul : mais quoi de plus inaccessible, je l'avoue humblement, à mon expérience matérielle? Je me contenterai d'y sympathiser par l'intention, en récitant l'*Adveniat regnum tuum* de la prière que le Maître nous a enseignée.

Henri Breuil,
de l'Institut.

## II

## « *Le sens de la création* » de N. Berdiaev (1)

On aurait pu rêver pour ce livre que Berdiaev écrivit dans une extase, un de ces titres rayonnants qu'aimaient les Maîtres de la Cabale : *Le Guide des Égarés*, ou *la Porte de la Renumération.* Mais le sous-titre du *Sens de la Création*, « un essai de justification de l'homme », renferme le propos essentiel de cette œuvre. C'est par la création que Berdiaev justifie l'homme; c'est par la creatiou qu'il rend à l'homme déchu sa place dans le monde et sa ressemblance avec Dieu. L'incarnation du Christ n'a pas pour seul effet de délivrer l'homme du péché, mais de le réintégrer dans sa condition première et sa dignité. Nous retrouvons l'écho de Platon et de la Cabale dans cette conception de l'Adam céleste, Androgyne et miroir du Créateur.

Comme dans *l'Origine de la tragédie* de Nietzsche ou dans *les Données immédiates de la Conscience*, un philosophe découvre dès ses premiers pas l'immense panorama de sa pensée. Il se grise de ce jeu de perspectives mais le carrefour où aboutissent les chemins audacieux que Berdiaev se fraye à travers les problèmes de la condition humaine demeure la création. Comme il le dira au terme de ce livre, le but de toute vie mondiale et de toute culture mondiale est de poser le problème de la Création.

L'homme n'est fait que pour créer. C'est ainsi qu'il répond à l'œuvre divine. Cette vocation de l'homme est libre, comme elle est illimitée. La création du monde pour Berdiaev ne s'arrête pas au récit de la Genèse. Elle se poursuit sous nos yeux à travers la connaissance, la science, l'art, et elle est ainsi la plus intime communion de la créature avec son auteur. Sur ce point Berdiaev est explicite : il n'y a de création que *ex nihilo*, c'est-à-dire que l'homme crée à la manière de Dieu, et inversement, Dieu se découvre à lui-même comme un peintre ou un sculpteur le fait à travers ses œuvres. On voit combien la liberté, telle que la conçoit Berdiaev, est loin de « l'acte gratuit ». La liberté pour lui, préside à la coopération de l'homme et de Dieu; elle est la condition préalable de la création. Elle est prodigieusement positive. Elle est avant tout amour. Le génie, comme la

(1) Nicolas BERDIAEV, *le Sens de la création*, traduit du russe par Mme Lucienne Julien Cain, préface de Stanislas Fumet (édit. Desclée de Brouwer, collect. *Textes et études philosophiques*).

sainteté, suppose l'unité de l'être. Berdiaev écrit « tout ce qui est authentiquement génial est création ». La sainteté et le génie lui apparaissent comme deux forces qui se rejoignent a la même altitude, au même degré de concentration.

Un grand souffle salubre traverse la pensée de Berdiaev pour qui la philosophie est acte créateur comme elle est courage. Cette pensée affirmatrice et tonique, revêt parfois l'accent abrupt de Nietzsche, nourri des moralistes français, et de Schopenhauer. Pourtant c'est avant tout des mystiques, de Angelus Silesius, de Boehme, de Maître Eckhard, que Berdiaev a tiré sa conviction d'une position privilégiée de l'homme dans le Cosmos. « L'homme est à la fois la Somme et le point le plus élevé de la création », déclare le Zohar. Berdiaev a repris à son compte cet anthropocentrisme superbe, mais il en tire la conséquence la plus originale dans tous les domaines. Boehme déclarait : « Dieu doit devenir l'homme, l'Homme-Dieu. » C'est ce double processus que Berdiaev s'efforce de définir avec une pénétration, une humilité et une audace qui sont celles d'un voyant autant que celles d'un philosophe. Il rejette tout appareil scientifique et plus encore qu'à l'évolution « dirigée » de Bergson, c'est aux vues récemment exposées dans le livre du P. Teilhard de Chardin que ce Dieu, toujours créant, cet univers toujours en progrès, cet homme toujours s'élevant dans l'ordre de l'esprit, que Berdiaev fait songer. Il insiste sur le fait que la position de l'homme dans le monde, n'est pas à la merci des doctrines scientifiques. « Le Christ, dit-il, a restauré la généalogie de l'homme, c'est-à-dire son droit à une filiation divine et à une destination divine. Le rachat n'est qu'une étape. Si l'Écriture ne parle pas de la création chez l'homme, c'est pour ne pas restreindre sa liberté dans ce domaine. L'Écriture se refuse à définir un pouvoir que la créature partage avec le Créateur, Dieu attend seulement que l'homme prenne conscience de ce pouvoir pour l'exercer. Sur ce point, les vues hardies de Berdiaev confinent à un véritable messianisme. Il annonce une ère où chaque homme sera un créateur; toutefois les derniers événements avaient un peu déçu l'espoir de Berdiaev en un Age d'Or situé dans l'avenir.

Mais c'est de cette conception exaltante et féconde de la liberté que Berdiaev nourrit la force de sa pensée, cet optimisme fondamental, cet « humanisme » qui dépasse infiniment celui de la Renaissance et celui que nous proposent les philosophes existentialistes. Pour Berdiaev, la création remplace aujourd'hui le pacte d'obéissance qui liait Iaveh et Israël, car tout homme qui prend conscience de sa vocation de créateur et qui l'accomplit, est un élu.

Mais comment donner une idée de la pensée religieuse de Berdiaev? Elle est aussi indépendante du Saint-Synode, qui devait faire lancer contre lui un mandat d'arrêt, que du dogme catholique. Qu'il s'attache à la création du monde « processus intérieur d'éclatement de l'Être divin », ou à ce mouvement intérieur de la Trinité, à « cette lacune tragique en Dieu, comblée par la création de l'homme », Berdiaev qui a rompu avec l'orthodoxie de toutes les Églises va à la rencontre de la vérité en pèlerin. Il rejoint un autre voyant, le poète du *Livre d'heures*, Rainer Maria Rilke qui, au retour de son premier voyage à Moscou, avait conçu un Dieu qui s'accroissait de toute la

création humaine. Est-ce une parenté de race ou d'âme qui dictait à cet autre Slave son invocation au Père :

*Tu es l'héritier*
*Car les pères meurent,*
*Les fils, eux, se dressent et fleurissent...*
*Et les peintres ne peignent leurs toiles*
*Que pour te rendre éternelle cette nature que tu as créée périssable...*

Même les amants, « les poètes d'une heure brève », offraient à ce Dieu « l'amour qu'ils se sont donné, aveugles et comme en rêve ».

Mais cette pensée lyrique de Berdiaev, demeure lucide. Il rejette l'effusion panthéiste, « les états d'âme », comme il repousse le darwinisme, qui ne s'attache qu'aux moyens de la création, et non à son sens.

Métaphysicien, Berdiaev pose aussi, en moraliste et en sociologue les problèmes soulevés par la création, qu'il s'agisse de la liberté, de l'amour, de la sexualité ou de l'ascétisme. Il éclaire les rapports qui existent entre la création et la beauté. Il reprend le mot de Dostoïevski : « Le Monde sera sauvé par la Beauté. » Qu'il confronte la sociabilité, la mystique, la morale, avec la création, à travers les recherches d'Ibsen et celles de Nietzsche, « les plus grands moralistes des temps nouveaux », ou, à travers les méditations de Kant et de Tolstoï, qu'il oppose François d'Assise « le fait le plus important de l'histoire chrétienne » avec « l'absolutisme impérialiste du tzar et du pape », Berdiaev ne cesse d'apporter des solutions originales, des intuitions convaincantes. Pour se livrer à de nouvelles découvertes, à des incursions plus hardies, il lui suffit de revenir à cette certitude inépuisable : « L'homme est infiniment misérable si rien n'est au-dessus de lui, et infiniment riche et fécond si, au-dessus de lui, il y a Dieu. » Cette pensée plane sur toutes les antinomies. Elle dépasse les oppositions, les catégories et les hiérarchies. Elle est à sa manière authentiquement créatrice.

Une telle pensée est à la fois une intime réconciliation de l'homme avec Dieu et un acte de générosité.

Comment même suggérer la richesse de cette pensée? Que Berdiaev s'attache à la Renaissance « le niveau le plus élevé qu'ait atteint la faculté créatrice de l'homme, « ou au baroque, au romantisme, ou au symbolisme, qu'il définisse avec la même fulgurante pénétration, Léonard et Botticelli, ou « le grand et génial art du XIXe siècle » et Picasso, Berdiaev se révèle un esthéticien de premier ordre. Sur des chemins escarpés aux perspectives vertigineuses, ce prophète tourné vers l'avenir, et convaincu comme Zarathoustra que « l'homme doit être surmonté », entraîne ses lecteurs dans une passionnante ascension.

Lucienne Julien Cain, atteint dans sa tâche de traductrice, à un effacement qui touche à l'invisibilité. Il semble, tant cette pensée multiple et souple, s'exprime dans une langue merveilleusement fluide et riche que le livre de Berdiaev ait été écrit en français!

CHRISTIAN MURCIAUX.

## III

# De Lamennais à nous (1)

Lamennais fut l'écrivain le plus lu et le plus célèbre de son siècle; il est aujourd'hui dans une sorte de Panthéon de la mémoire humaine qui le dispense d'avoir des lecteurs. Beaucoup l'ignorent, qui rougiraient de n'avoir jamais lu une ligne de Hugo ou de Chateaubriand, un vers de Vigny ou de Musset. Mais si on n'ouvre plus ses livres, il est devenu un symbole, une figure mythique sur laquelle se concentrent les lumières et les ombres du XIXe siècle. Comme il avait été lui-même une présence unique dans la vie, il est le seul de tous les écrivains de son siècle à avoir une postérité spirituelle groupée dans une famille d'esprits qu'on reconnaît aisément à des signes qui ne trompent guère.

Sur la toile de fond de l'histoire de ces cent dernières années, le catholicisme social représente moins une action politique qu'une foi intensément vécue au contact des réalités les plus douloureuses de la vie sociale, moins un appel à la charité qu'un immense effort pour placer le peuple chrétien face à la misère et l'obliger à la reconnaître, à la fois comme un mal et comme une injustice. De ce mouvement, dont on a écrit l'histoire, montent des noms pareils à autant de jalons de cette filiation qui commence à Montalembert. C'est à lui et à Lacordaire qu'il appartint de donner au christianisme libéral un incomparable rayonnement. Déjà Ozanam, fondateur de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, s'était reconnu comme un fils spirituel de Lamennais; d'autres suivaient, les uns, héritiers discrets comme le comte de Mun qui scandalisa les catholiques en votant la loi autorisant les syndicats, peut-être aussi en donnant un admirable élan aux Universités Populaires, ou le marquis de la Tour du Pin La Charce, l'auteur de *Vers un ordre social chrétien;* les autres, héritiers plus audacieux et plus près de nous : Marc Sangnier qui creusa un sillon profond dans l'âme de jeunes hommes avant la première guerre mondiale, les équipes de *Sept* et de *Temps présent* qui font entendre jusqu'à la guerre de 1940, et principalement au cours de la guerre d'Espagne, les protestations de la conscience chrétienne.

(1) Il y a exactement cent quarante ans, le 23 mars 1816, Félicité de La Mennais devenait, selon le mot de R. Vallery-Radot, *Prêtre malgré lui;* néanmoins l'exigence de cette vocation, qui ne transige pas, allait peser d'une manière irrévocable sur son aventure, sur son œuvre et sur sa place dans l'histoire.

Et que d'écrivains qui, à certaines époques de leur existence, s'inscrivent dans la tradition mennaisienne! De Charles Péguy, qui reproche à l'Église de n'avoir point fait sa révolution économique et sociale, jusqu'à Georges Bernanos, le Bernanos des *Grands Cimetières sous la lune*, de Daniel-Rops, analyste perspicace et implacable du *monde sans âme* jusqu'à François Mauriac qui se veut à l'écoute de son temps, — un même ton de voix, un même frémissement de l'esprit et du cœur témoignent d'une exigence qui fut justement celle du maître de la Chenaie.

Lamennais n'aurait pas non plus désavoué les prêtres-ouvriers, ces nouveaux missionnaires qui, aux prises avec des problèmes qui, compte tenu de la différence d'époque, furent les siens, ont réagi comme lui au point de commettre les mêmes erreurs, comme la lourde rançon de la même générosité!

La plus belle victoire que Lamennais ait remportée relève moins d'une inscription historique que de la profondeur même du mouvement dont il a été l'initiateur. Certes, il n'est pas interdit de voir dans l'histoire de l'Église une époque antémennaisienne et une époque postmennaisienne; comme on peut, pour d'autres raisons, et sur un autre plan, faire une distinction entre l'Église d'avant la Réforme et celle qui l'a suivie, et ce serait déjà souligner que Lamennais a exercé une influence importante jusque dans les milieux ecclésiastiques en ouvrant de nouvelles voies de communication sur des problèmes d'une exceptionnelle gravité. Mais, s'il est facile de constater que Lamennais a contribué à l'achèvement de l'universalité de l'Église qui s'est manifesté par la proclamation en 1870 de l'infaillibilité pontificale et que l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII témoigne d'un esprit nouveau et d'une volonté, affirmée sans détour, de tracer aux catholiques leur devoir en matière sociale, sans doute est-il paradoxal de soutenir que la consécration reçue par Lamennais est à la mesure même de l'oubli qui entoure sa personne et son œuvre. C'est que la réussite du penseur n'est définitivement acquise que si on peut comparer son œuvre à ce grain jeté en terre, qui ne donnera l'épi qu'au prix de sa propre destruction. Ainsi, le véritable triomphe de Lamennais, c'est que ceux qui portent en eux son esprit et sa doctrine n'éprouvent plus le besoin de chercher la caution de son nom ou de son œuvre; ses idées ne lui appartiennent plus, et elles continuent d'exister agitant les consciences par le seul moyen de la force interne qui les meut.

Voici un exemple particulièrement significatif. Quand Léon XIII s'engagea dans l'action qui devait aboutir au Ralliement et à sa célèbre encyclique, il en attribua le mérite à Mgr Ketteler, évêque de Mayence (1860-1877) qu'il appela son *grand prédécesseur*. Mais l'œuvre de ce prélat, dans un pays où la pensée mennaisienne avait exercé une grande influence, se rattachait nettement aux doctrines et aux positions du catholicisme libéral français.

Ne peut-on également se demander, sur une autre ligne de l'histoire, si Lamennais n'a pas inspiré Karl Max dans son eschatologie révolutionnaire? On ne peut, en tout cas, lui dénier un droit d'ancienneté dans cet étrange messianisme social qui fait du peuple chez le premier, du prolétariat chez le second, un messie souffrant

et rédempteur dont la mission essentielle est d'instaurer dans le monde, au bénéfice de l'humanité tout entière, le règne de la justice et de la liberté?

Rien ne permet d'affirmer que Max ait puisé dans l'œuvre mennaisienne les éléments de sa mystique. La rencontre n'est reste pas moins curieuse et mérite d'être signalée.

Ainsi Lamennais est sorti bien souvent de son siècle pour entrer dans le nôtre; il a été un de ces hommes, combien peu nombreux, qui, voyant avant tous les autres ce que les autres n'aperçoivent pas encore, discernent les événements du futur. Les humanistes à la mode de 1900, dont la vue était un peu courte, ont fait un sort enviable à Victor Hugo qui annonçait les États-Unis d'Europe. A la fois plus modeste et plus réaliste, Lamennais se contenta de prévoir nos « guerres d'enfer » devenues des guerres totales : *On verra les peuples s'exterminer avec une rage toujours croissante et la haine devenir avec la mort le seul droit public de l'Europe.* Avec la même sûreté, il décrira, dans *les Maux de l'Église et de la Société*, les horreurs de la guerre civile espagnole cent ans avant qu'elle éclate et en soulignera le caractère idéologique. Et, c'est encore à notre siècle qu'il accorde de tenter une entreprise pacifique d'un genre entièrement nouveau : *Les développements futurs de la civilisation permettront d'établir un jour entre les nations des tribunaux avec sanction suffisante, comme il en existe entre les individus...* N'est-ce point là, remarqua J. Paul-Boncour, l'annonce de cette Société des Nations qui, au lendemain de la première guerre mondiale, allait susciter tant d'espoirs avant de sombrer dans l'impuissance?

Lamennais, d'ailleurs, ne cesse de nous surprendre. N'est-il point le premier à soupçonner que, dans un monde en création continue, des liens existent entre l'évolution biologique de la race humaine et le développement de la conscience morale et religieuse des individus, discernant ainsi dans l'humanité une tendance à s'orienter vers d'autres formes morales et sociales? On songe irrésistiblement à la noosphère et au phénomène de *planétisation* qui seront, cent ans plus tard, au centre des recherches métaphysiques et sociologiques du Père Teilhard de Chardin.

Cette rencontre permet de mieux comprendre comment la postérité mennaisienne se reconnaît d'emblée à une commune tonalité de l'esprit aisément décelable en toute circonstance dans les domaines les plus divers. Une certaine qualité d'âme, une aspiration idéologique qui incline le fait politique vers la reconnaissance des valeurs humaines, une manière identique de réagir en face des événements et de refuser les scléroses de l'esprit ou l'immobilisme des sociétés, se présentent comme autant de jalons sur la trajectoire que la pensée mennaisienne a tracée du XIXe au XXe siècle.

Si Lamennais a laissé derrière lui une famille spirituelle, il est tentant de rechercher quels furent ses pères ou ses initiateurs. Mais, déjà, de patients exégètes les ont cherchés sans les découvrir et nous croyons qu'il n'a rien emprunté à ses devanciers. Certes, Chateaubriand a exercé une influence sur sa pensée religieuse, mais, si le grand romantique a eu le mérite de l'aider à approfondir le plus intime de son être, c'est avec les seules ressources de son génie

que Lamennais s'approcha le plus profondément de lui-même.

Nul mieux que lui n'a su prendre sa part des fièvres de son temps sans rien lui demander en échange. Peut-on le ranger parmi les romantiques comme n'ont pas manqué de le faire les auteurs de manuels? Le romantisme a été une couleur de l'esprit et il semble facile de voir un romantique dans l'homme qui a écrit : *Défiez-vous des lueurs fausses que le jour projette sur les pensées et forcez votre conscience à écouter les voix de la nuit*, ou dans l'inspiré qui donna un sens nouveau à l'histoire par le truchement d'une métaphysique se réfractant sur le plan où se déroulent les actions humaines. Mais là s'arrête la parenté! Lamennais n'est pas un poète du Chaos, moins encore un mystique de l'Obscur. S'il croit que l'Humanité est promise à un salut et voit les âges temporels s'acheminer vers de définitives harmonies, il précise à tout moment la mesure de son espérance en affirmant quelles sont les exigences nécessaires à son triomphe comme en montrant les limites que l'homme ne peut franchir. Nul, au XIX<sup>e</sup> siècle, ne fut moins prométhéen que lui, plus soumis aux lois éternelles dont la seule transgression fait de l'homme un héros foudroyé. Sa leçon reste actuelle parce qu'elle respecte une architecture de l'homme et du monde dont les assises restent intangibles. Ce n'est pas une petite chose que d'affirmer la primauté du progrès moral sur le progrès économique et social et de souligner que le premier est la condition même de l'efficience du second : ... *en vertu des lois de l'humanité qui ont leur fondement dans une loi universelle des êtres; le véritable progrès social dépend du progrès moral et s'y proportionne*, de définir et d'exprimer ce progrès moral comme le développement d'un amour qui unit autant aux hommes qu'à Dieu : *par le lien d'une commune vie, d'une sympathie puissante, mère du dévouement et du sacrifice...*

Les sorciers du monde moderne ont d'autres Tables pour faire le bonheur du genre humain, du moins pour annoncer qu'il est en route et commence à poindre à l'horizon. Lamennais, ce prophète, a eu l'intelligence de puiser dans la sagesse antique et dans l'enseignement des classiques les sucs dont son esprit novateur avait besoin pour alimenter de précieuses fidélités. Écouter sa voix, c'est entendre une leçon d'audace et de courage qui répond toujours aux nécessités du présent; suivre son exemple, c'est vouloir que nos actions intellectuelles et morales s'inscrivent davantage dans les hautes régions de l'âme que dans les éphémérides d'une époque.

En sa compagnie, il est loisible d'apprendre que tout homme digne de ce nom est toujours requis d'assumer, dans l'exaltation ou dans la détresse, une immense aventure pour transmettre aux générations futures l'amour de la liberté et la foi dans l'esprit créateur.

Dans cette aventure, Lamennais n'hésita pas à tout engager irrévocablement, sa vie éternelle comme sa vie temporelle : là est le signe irrécusable de sa grandeur.

JEAN ROUSSEL.

# IV

## L'élément de désaccord, en poésie

COMME la prose, le poème est avant tout un moyen de communication. Qui s'en sert comme d'un train, s'en va vers l'inconnu; il n'est pas dans l'inconnu même dès le départ. Il lui faut d'abord accomplir un voyage, et passer tous les obstacles au merveilleux (ou à la foi, ou à la folie) : la syntaxe, un reste de raison, un reste de prosélytisme involontaire. C'est dire que le poème n'est pas pure poésie : entre le besoin d'exprimer l'inexprimable et celui de séduire le lecteur pour qu'à son tour il rejoigne l'inexprimable, il lui faut faire emploi d'une stratégie, qui est un moyen terme entre l'ivresse et l'argument, le rêve et l'anecdote, tout ce qui se veut en dehors de la raison, mais s'appuie sur elle pour s'en dire détaché. Le poème se veut poésie : il le chante, il le crie, il ne l'est pas encore. Cette phase-là — mettons que le train de tout à l'heure roule à une faible vitesse, et qu'on puisse, sans mal, sauter sur la voie en refusant le voyage — comporte des dangers pour le poème : on peut le discuter, on peut pour le moins lui trouver des correspondances dans la musique ou la peinture. Il est analysable, donc en péril. Mais bientôt, la vitesse s'accélère. Le poème se débarrasse des contingences qui l'ont engendré, et de la nécessité de passer pour vivable autrement que par le seul fait d'être. Le moyen de communication s'évanouit, au profit d'un *état* où tout instrument est inutile. Et la communion devient telle que les hiérarchies et les lucidités tombent d'elles-mêmes. Nous sommes alors en poésie, et non plus exclusivement en compagnie d'un poème. Les notions de poète et de lecteur, d'écriture et d'écrivain s'estompent. Nous avons atteint le royaume de l'image.

Il n'est point question ici de définir la nature purement syntaxique de cette dernière, ni de faire appel aux étiquettes de la rhétorique. D'être hyperbole ou simple métaphore, et de recevoir une carte d'identité, elle n'en demeure pas moins, dans le poème, le seul élément irréductible. Elle est, par rapport à cette structure inévitable : le poème, ce qui se passe, à un moment donné, du poème et ce qui va jusqu'à le nier. Non point que l'image puisse vivre sans le poème; il lui est utile; il lui sert à la fois d'antichambre et de chambellan. L'absolu de l'image se refuse à des avances polies, qui sont le propre du poème; c'est lui qui conduit les fidèles vers elle. Il serait facile de prétendre que l'essence de l'image, étant du même ordre que celle de la poésie puisqu'elle en est l'expression la moins altérée, ne se prête à aucune approche, à aucune approximation extérieure que ce soit, de la part du philosophe, du savant ou du poète. Il serait tout aussi facile d'élaborer sur ses exigences; qu'elle doive être à la fois irremplaçable dans tous ses éléments, et signifier plus que leur ensemble, cela va de soi. Là ne s'arrête pas son pouvoir. On lui

veut une rigueur : en exigeant que ses mots et ses silences soient parfaits, on dit assez que ses vertus sont d'ordre tyrannique et que le calcul le moins ivre y trouve son compte. (Voilà une rencontre pour le moins curieuse de la raison et de l'irraison, la première demandant pour la seconde, mais sans lui reconnaître les moindres droits, une intransigeance sans appel.) Cette terreur de la précision se double d'une terreur, plus subtile, de l'imprécision; signifier plus que l'ensemble de ses éléments, c'est miner chacun d'eux, c'est finalement aboutir à ce drame : le langage poétique le plus dense et le plus absolu donne naissance à tant de prolongements, est d'une telle richesse (de suggestion, de collusion, de contradiction, bref de catastrophe verbale), qu'il ne signifie plus rien de tangible. Arriver, à force de concentration et de sacrifice, à détruire le langage par le langage, est-ce une véritable conquête pour la poésie? Et ne valait-il pas mieux se limiter à la prose ou au poème-véhicule (mettons le train dont il a été question), et garder, avec ses illusions, quelque confort?

Depuis Mallarmé, ce retour à la sécurité n'est plus possible. La poésie n'a désormais que deux issues : son sabordage, qui serait un vulgaire retour à la prose où tout est remplaçable (disons Jacques Prévert), ou sa réussite dans une cristallisation formelle, qui suppose l'échec définitif de toute tentative à la comprendre ou à la sentir de façon unique. Autant dire que désormais la poésie est sans issue. Autant dire aussi qu'elle a atteint un degré de maturité et d'universalité interne qui ne s'accommode pas d'issue. Sans doute est-ce là le sort de toute aventure d'ordre sacramentel, où la foi rejoint l'absurde, et la mystique le gratuit.

Il est d'usage de dire que la poésie, à son sommet — l'image — est ineffable, et que sa pudeur consiste à ne se livrer que dans l'inconscience. C'est esquiver un peu vite les problèmes d'ordre extralittéraire qu'elle pose, et accepter avec passivité sa puissance. Ne point comprendre, ne point transposer, se laisser séduire : il y a dans une attitude pareille, à l'égard de l'image, une abdication animale (mais agréable, on n'en disconvient pas), qui fait bon marché de la responsabilité de l'être tout entier, soudain provoqué par elle, responsabilité qui veut que, pour son enrichissement intime, on se veuille, dans la chair et l'esprit, aussi perméable que l'image même.

Il ne s'agit de rien moins qu'une métamorphose radicale, dont on peut suggérer l'ampleur en se demandant comment réagit l'impulsion intellectuelle en présence du mot le plus simple. Que signifie le mot « arbre »? A l'état normal, c'est-à-dire de paresse, il évoque une plante d'une certaine taille : branches, tronc, racines, feuilles. L'évocation ne s'arrête pas là. Selon le moment ou l'humeur, « arbre » est synonyme de : « platane », « chêne », « cerisier » « citronnier », « saule », « sequoia ». Il se précise, et à la fois se multiplie, de sorte qu'il devient simultanément un arbre très personnel et le concept abstrait de l'arbre, suivant que l'esprit s'immobilise sur un arbre donné ou continue de faire le tour de tous les arbres dont le passé lui a donné le nom. Ici, une opération d'éloignement ou de rapprochement s'effectue : on pourra inventorier l'arbre, pour s'arrêter à tel repli de l'écorce, ou embrasser d'un coup

la forêt tout entière. Cet envol-là, l'esprit est fatalement conduit à l'interrompre, de crainte de se perdre au sein de sa propre faculté de prolifération. Il revient donc au mot « arbre », qu'il considère cette fois-ci en fonction de ses cinq lettres, de ses cinq signes conventionnels. Il en épouse le son et la géographie : trois consonnes assez rébarbatives (pourquoi l'emploi du mot « rébarbatif » s'impose-t-il ici? sans doute par un dangereux mimétisme : on retrouve la syllabe *arb* à la fois dans « arbre » et dans « rébarbatif », d'où une parenté de pensée essentiellement due à une parenté de son), entourées d'une voyelle prononcée et d'une voyelle muette.

Il serait oiseux d'analyser, à partir de cette simple rencontre, toutes les déductions nées d'une similitude de tracés extérieurs, comme il serait oiseux de prétendre que le mot « arbre » ne suggère pas, en puissance, à un esprit en éveil, d'autres mots commençant par « a » ou, tout sottement, le seul mot avec lequel il rime : « marbre ». Le mot étant, à ce compte, comme la réserve graphique et photographique de tout ce que l'esprit peut en tirer en un court éclair, il s'en suit que l'image (minimum de deux mots unis par une préposition ou une conjonction) donne naissance à une chaîne de réactions qu'interrompent seulement de nouvelles réactions. Il n'y a pas, en effet, commensurabilité entre les soubresauts provoqués par l'image, et il n'y a pas non plus rupture; il y a, plutôt, une série d'explosions qui se superposent, sans que la raison puisse leur trouver une fin ou une orientation quelconques.

Que l'image, par sa nature même, entraîne ainsi une débâcle des valeurs convenues, et qu'en même temps elle cause une effervescence capable d'en bouleverser l'échelle, n'est-ce pas une preuve du danger qu'elle représente ou, au contraire, de la richesse qui est sienne? Il ne faut point se dissimuler qu'elle constitue, par son paroxysme, un aboutissement étrange — ou déplorable, selon le point où l'on se place — de la civilisation occidentale, dans ce que celle-ci a de contradictoire et d'impuissant. Si le langage doit être un instrument qui obéit à une sensation volontairement limitée au pouvoir passif de ses mots et de leurs combinaisons prévisibles, il est évident que l'image moderne se rend coupable d'une usurpation criminelle. Si, en revanche, la conscience du monde actuel reconnaît ses limites et les erreurs séculaires sur quoi elle s'est trop longtemps appuyée, elle doit considérer l'image poétique comme l'occasion inespérée d'une *foi* dans *l'informe formulé*, un plongeon salutaire dans un dédale où l'unité le cède à la multiplicité, un effrayant et merveilleux frisson où tout est possible et impossible. Dans ce *désaccord* suprême, le règne du doute devient celui de la féerie, et l'équivoque complète le paradoxe. On y gagne à connaître de nouveau le chaos des origines, à l'époque où les choses n'étaient point nommées. On y retrouve un besoin tellurique de détruire par le verbe et, en même temps de construire — mais quoi, sinon *une sensibilité délirante?* — par le même verbe. Dans son mutisme, ou dans l'impossibilité de se taire, le sacré, débarrassé du dogme, n'a pas d'autre fonction.

ALAIN BOSQUET.

# L'agenda de la Table Ronde

*MERCREDI 1er FÉVRIER*

*Les travaux critiques sur Baudelaire se multiplient avec une variété inépuisable : Baudelaire et la littérature noire évoquée par Marcel A. Ruff dans* l'Esprit du mal. et l'esthétique baudelairienne (1); *Baudelaire en quête de la vision poétique et de l'élévation surnaturelle, étudié par J.-P. Richard dans* Littérature et profondeur (2); *Baudelaire métaphysicien, etc. Cette curiosité de la critique à l'égard d'un écrivain qui a dénoncé* l'hérésie de l'enseignement *et déclaré que la poésie n'a d'autre but qu'elle-même, est-elle un signe de confiance réciproque pour une œuvre fructueuse, ou, au contraire, une marque de méfiance mutuelle entre les commentateurs de Baudelaire? L'édition complète des œuvres de Baudelaire par* le Club du meilleur Livre, *et qui réunit la collaboration des meilleurs critiques semble justifier le premier avis.*

Retrouver l'authentique Baudelaire demeure notre ambition, tandis que l'exégèse de l'œuvre avance, puis revient sur elle-même, se contrôle, jette de nouveaux coups de sonde et repart sur des routes plus sûres, où la profondeur de l'exploration devient possible. Et c'est pourtant une ambition ancienne. Nulle figure plus que la sienne, en effet, n'a été victime des *clichés*, ces pentes faciles de notre jugement. Les circonstances s'y prêtaient : le procès des *Fleurs du Mal*, les *Pièces condamnées*, certaines attitudes de l'homme, et voici un « Poète maudit », appellation commode pour les esprits à tiroirs. Ces clichés, chaque génération les étudie dans les classiques manuels de littérature, puis quelques-uns s'efforcent de les effacer de leurs cerveaux, de remonter les pentes. Et le jeu de la découverte du vrai Baudelaire recommence. Mais cela permet de mieux cerner les traits du poète, et en même temps de faire éclater de l'intérieur, de son centre même, la puissance de sa création.

La poésie est-elle création pure ou écho des profondeurs? se demande-t-on. La réponse de Baudelaire ne serait pas douteuse, si l'on accepte les analyses de Jean-Pierre Richard, qui intitule *Profondeur* de Baudelaire la partie qu'il consacre à l'auteur des *Fleurs*

(1) Édit. Armand Colin.
(2) Édit. du Seuil.

*du Mal* dans son ouvrage *Poésie et profondeur*. J.-P. Richard y examine en des pages denses les thèmes intérieurs, c'est-à-dire les échos des profondeurs, dans ce qu'il appelle le bonheur poétique de Baudelaire.

L'un des premiers et des principaux est évidemment celui de la vie antérieure, qui chez Baudelaire nous paraît semblable à cette *veine de métal pur*, dont parle Rilke. La mer, l'océan, les correspondances, l'invitation au voyage en portent témoignage. Mais le poète ne s'y enferme pas. Le bonheur poétique, il l'exige plus vaste, plus complet — et aussi plus actuel — qu'un souvenir heureux ou que ce rêve évoqué d'un âge d'or personnel où s'allient luxe, calme et volupté. La vie antérieure est comme une pureté passée, mais le poète garde en sa vie présente l'espoir constant d'une pureté future, et son bonheur est fait d'une lustration par la poésie, il est une lustration de cette actualité — qu'il nommait *modernité* — par une fusion recherchée des deux extrêmes, de cette eau et de ce feu qui sont l'éternelle pureté de *l'avant* et celle de *l'après*. Et par une tentative également de sortir de soi et tout à la fois d'y entrer profondément, de vivre entre la nostalgie et la terreur de l'infini, de participer aussi bien du gouffre que de l'azur, du spleen que de l'idéal, et de rejoindre tour à tour l'absolu immobile ou ce mouvement qui vit *en se multipliant*. Beauté et félinité manifestent ainsi l'Un et le Multiple, le rêve de pierre d'une part, une réalité platonicienne, et d'autre part toutes les virtualités du mouvement, de la vie sinueuse, d'aujourd'hui — bercement entre hier et demain — virtualités dont la plus importante est en définitive le Mal.

Le Mal, le mal métaphysique, devient ainsi un thème fondamental du bonheur poétique.

Il faut donc remercier Marcel A. Ruff de s'être penché sur ce thème dans sa thèse sur *l'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*. Cet ouvrage replace d'abord l'œuvre de Baudelaire dans la suite d'une longue évolution, au cours de laquelle s'accuse le rôle du mal dans l'inspiration littéraire. Il y a là comme une généalogie. Le thème du mal est né d'un thème littéraire plus ancien, que les romantiques d'ailleurs n'ont pas inventé : celui de l'ennui. Dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle on ne se consolait plus d'être né, semble-t-il. Ou bien l'on s'en consolait par l'érotisme et ses piments, dont celui de la cruauté — dans les romans du moins. Nous voyons par là — et c'est d'une extrême importance — qu'il y a eu du masochisme avant la lettre dans la fameuse mélancolie romantique. Nous voyons aussi comment l'amour de l'humanité, d'une humanité abstraite, que prêchaient certains, pouvait fort bien s'accompagner d'un mépris de l'homme de chair et de sang. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle s'amorce dans la pensée occidentale un refus de la vie, de la vie réelle, au nom d'un idéal souvent évanescent. Et Baudelaire là encore et à la fin de cette évolution apparaît, malgré les *clichés*, que M. Ruff dénonce au passage, comme arc-bouté au contraire, en réaction contre une telle tendance.

Qu'il y ait eu en lui du janséniste est incontestable. M. Ruff le montre très bien. Que sa jeunesse ait été déformée par quelques-uns pour être mise en accord avec les *clichés*, pour qu'elle paraisse les annoncer, c'est tout aussi évident. M. Ruff rappelle la fameuse phrase :

*Le poète doit être une incarnation.* D'un point de vue janséniste, elle signifierait que la condition de l'homme doit être acceptée, malgré la malédiction, et dans l'espoir d'un dépassement par la poésie. L'œuvre d'art, dans l'esthétique de Baudelaire, part de cette acceptation du mal comme d'une nécessité de l'incarnation, mais pour le surmonter, d'une acceptation des *replis inquiétants de la nature humaine*, mais pour les éclairer d'une *aube spirituelle. Comme le péché est partout, la rédemption est partout*, écrit également Baudelaire. Si la poésie est le salut, elle sera celui de l'homme véritable, c'est-à-dire d'un être incarné, maudit par là même, mais en ce monde seulement, celui où nous ne sommes pas, aurait dit Rimbaud. Car dans celui où nous existons réellement...

De telles révisions enrichissent l'œuvre, ou plus exactement nous permettent d'en discerner mieux l'architecture secrète et les moindres détails. Et cette architecture secrète et ces moindres détails semblent avoir particulièrement préoccupé S. de Sacy et ses collaborateurs, dans la très belle édition reliée des *Œuvres complètes*, qu'ils viennent de terminer (1). Le second et dernier volume comprend, toujours dans l'ordre chronologique, comme dans le tome I (cf. *La Table Ronde*, nº 90) tous les *Essais critiques*, les *Paradis artificiels*, les *Journaux intimes* et l'ensemble complet des notes préparées par le poète pour *Pauvre Belgique*. S'y ajoutent les *Fragments divers*, une partie de la correspondance, celle qui montre Baudelaire au travail ou dans les moments les plus critiques de sa vie, et des documents concernant le procès des *Fleurs du Mal*, des articles justificatifs, le tout suivi de nombreuses notes et d'une iconographie abondante : *Images de Baudelaire*, comportant des reproductions de manuscrits, de dessins et de portraits et de photographies. Et la présentation, elle est incomparable de goût et de clarté.

Quant aux présentateurs des diverses parties de ce tome II, ils mettent l'accent, eux aussi, sur la profondeur de Baudelaire et sur son réalisme platonicien ou théologique. M. Ruff, que nous retrouvons parmi eux, découvre des arguments nouveaux pour confirmer sa thèse d'un Baudelaire assumant volontairement toute la condition humaine. Maurice Saillet nous montre l'homme écoutant l'appel du bizarre et de tous les monstres qui sont en nous, mais s'élevant finalement contre eux, au nom de l'*impeccable naïveté*. Gaëtan Picon soutient l'idée si juste que Baudelaire met fin au romantisme en ramenant la poésie à son essence, qui n'est pas du tout échevelée. Gabriel Bounoure souligne dans les *Journaux intimes* le processus de *la métamorphose d'une existence en poésie*, l'ironie de la vie vécue et *le mystère* de la vie poétique, le passage de l'horreur de la vie à l'extase de la vie, de telle sorte que l'expérience vécue devient celle d'une transfiguration. Enfin S. de Sacy rappelle combien pour Baudelaire toute réalité dite *naturelle* est *abominable*, et conclut en disant de l'œuvre entière : *C'est un* système, *toutes les parties se tiennent.*

Cela ne fait aucun doute. Baudelaire fut le poète de la grande Unité, au-delà des divagations apparentes.

CHRISTIAN CAPRIER.

(1) BAUDELAIRE, *Œuvres complètes.* (Édit. Club du meilleur livre. Collect. *le Nombre d'or.*)

## *JEUDI 2 FÉVRIER*

> L'exposition de photographies : *la Grande Famille des Hommes* au musée d'Art moderne, a le mérite de faire surgir, là où il n'y a que des secrets surpris sans aucune explication, l'horizon d'une communauté humaine. La photographie, exactement adaptée à son modèle présente, a-t-on dit, la famille humaine avec un peu trop de tendresse et d'optimisme ; mais, arriver à peindre sans éveiller le modèle, suggère presque toujours un rêve...

Cette exposition était séduisante : tous les grands thèmes humains évoqués, de la naissance jusqu'à ce *couloir* qui nous présente la mort sous son visage divers et unique.

Une des plus belles séries, parce que la plus homogène, est sans doute celle qui retrace l'effort et la peine des hommes, depuis des mains crispées sur l'outil, puis le visage creusé du mineur, le geste des pagayeurs sur un fleuve africain et celui des pêcheurs ramenant un lourd butin dans des filets pleins comme des sacs.

J'ai retrouvé, dans la série sur *l'Art*, la très belle photo d'un orchestre, celle d'un Opéra magiquement illuminé et encore celle qui décompose les diverses figures d'une danse, dans un mouvement hallucinant.

Certaines photos nous dépaysent sans en avoir l'air : la maman esquimau embrassant son enfant, un grand Noir emportant le sien au cœur de la forêt vierge. Parmi les tableaux rustiques, la noblesse de ce pâtre oriental nous séduit, comme cette chevauchée mongole. Mais plus que l'homme c'est souvent le pittoresque qui retient le visiteur.

Les visages de l'amour qui nous sont présentés nous paraissent bien conventionnels. Ceux de la solitude sont plus valables, car là il est impossible de tricher, de se réfugier derrière les poncifs. Cet enfant replié sur lui-même, dans l'ombre, le visage halluciné de cette femme qui suit la course de la boule à la roulette crient pareillement la détresse. Un montage curieux nous présente la façade d'un immeuble commercial américain dont chaque fenêtre nous révèle une parcelle de la vie intérieure. J'ai songé au film *Fenêtre sur cour*. Quant aux portraits de grandes familles, qu'ils soient américains ou africains, ils sont conventionnels à souhait.

J'ai noté une belle photo de jeunes religieuses, dans l'envol de leurs blanches coiffes ; celle de cette vieille paysanne, à un banquet, qui retient précautionneusement le goulot de la bouteille que l'on incline vers son verre. Et encore cette tablée de paysans autrichiens, qui évoque le tableau des *Joueurs de cartes*. Les commentaires qui accompagnent ces images portent souvent à faux et soulignent le décalage entre le thème et la traduction qui nous est offerte. Certes, la beauté formelle de certaines de ces photos n'est pas ici en cause. A cet égard, le chantier en plein ciel est une composition remarquable. Mais ce n'est pas cela que nous attendions. Cette exposition nous laisse sur notre faim, d'autant plus que nous savons que pour sa composition Edward Steichen a parcouru le monde et recueilli deux millions de photographies. Il en choisit 10 000 et finalement en exposa 503, glanées dans 68 pays.

Le propos de cette exposition était de nous montrer que les réactions des hommes sont identiques. Mais ce résultat est-il atteint? Le nivellement par la base qu'opère ce choix arbitraire n'entraîne pas notre adhésion. Les hommes peuvent se retrouver sur un autre plan que celui qui nous est offert ici. L'étincelle spirituelle demeure souvent absente de ces photographies.

Elles traduisent le corps, mais ne captent pas l'âme. Et c'était cette découverte qui aurait pu nous passionner. L'attente créée en nous n'est pas comblée et nous nous sentons frustrés de quelque chose d'essentiel.

RENÉE WILLY.

## *VENDREDI 3 FÉVRIER*

### GABRIEL AROUT : « MADEMOISELLE FANNY » (THÉATRE DES MATHURINS).

Mlle Fanny est une infirme condamnée à vivre dans un fauteuil, veillée par une servante dévouée et bougonne. Son petit appartement est encombré d'objets qui n'ont de valeur que pour elle seule : la valeur du souvenir. Aussi y tient-elle beaucoup. Ses sœurs pourvoient à son entretien et lui font parfois assez cruellement sentir qu'elle est leur obligée.

Peu de joies, très peu, dans cette existence quasi recluse. La distraction principale de l'infirme est de faire rouler son fauteuil près de la fenêtre et d'observer à la jumelle ce qui se passe dans la maison d'en face. On peut ne pas aimer beaucoup ce dernier trait. Mais il faut bien être indulgent pour une pauvre paralytique.

Et voici l'événement qui va transformer ses mornes jours. Mlle Fanny a une nièce, Véronique, que ses parents destinent à un garçon de riche famille. Ce mariage renflouerait leurs propres affaires qui en ont grand besoin. Véronique refuse le marché. Elle a un amant, elle s'enfuira. Mais c'est Fanny qu'elle prendra pour confidente, un peu choquée d'abord, puis émerveillée, de son amour. Et Fanny l'aidera dans ses projets, lui trouvera l'argent nécessaire à la fuite par un petit *chantage* exercé sur une de ses sœurs.

Troublée, transformée par cette histoire d'amour, Mlle Fanny rêve tout en lorgnant les appartements de ses voisins. Et parce qu'un jeune homme joue dans sa garçonnière une valse que Fanny entendit un soir, il y a longtemps, et qui lui rappelle que ce soir-là — peut-être — quelqu'un lui a fait la cour, voilà l'infirme qui s'exalte. Elle se persuade que le jeune homme joue pour elle, qu'il est amoureux d'elle. Elle fabrique tout un roman. Elle fabrique aussi des lettres anonymes et l'histoire tissue par son imagination aura une fin dramatique, mais non du tout celle qu'elle avait prévue.

Cette pièce n'est pas sans défauts. Elle évolue lentement, aussi bien dans son déroulement général que parfois même à l'intérieur des scènes qui piétinent un peu. Le conflit passion-famille rend un son un peu désuet. Il y a du Bataille là-dedans. La langue ne m'a pas paru d'une qualité très fine. Et néanmoins *Mademoiselle Fanny* intéresse, attache. L'étude du caractère de la paralytique est menée avec une réelle pénétration et l'on garde le souvenir du personnage. Sans doute doit-il beaucoup à Mme Jeandeline dont l'intelligence et la sensibilité sont également vives. A force de minutieuse exactitude dans le détail, la mise en scène de Jean Mercure atteint à un rare pouvoir de suggestion. Les autres interprètes de la pièce — qui n'est jouée que par des femmes — sont Mona Goya, Lucienne Lemarchand, Éveline Rey, Germaine Delbat, toutes excellentes.

ROGER DARDENNE.

## *SAMEDI 4 FÉVRIER*

*L'accroissement des ouvrages sur le théâtre prouve l'existence en notre temps d'une attention de nature particulière à l'égard de la littérature dramatique qu'on a souvent eu tendance à traiter comme un amusement, le succès d'une saison, un éveil de nouveauté et de surprise, — et quand l'année passe, la pièce disparaît. Nous entrons, semble-t-il, dans une époque où, à l'intérêt propre de la représentation, s'ajoute l'étude minutieuse des textes, l'examen de la mise en scène et la réflexion des auteurs, des critiques et des acteurs sur leur art. Nous avons groupé, dans les notes suivantes quelques livres de théâtre qui marquent le développement de ces jugements réfléchis et de cette volonté de persister pour les divers aspects de l'activité dramatique.*

### I

### SOUVENIRS D'ACTEURS

*Madame Dussane*

Une grande comédienne se penche sur son passé, mais sans mélancoliques retours, au contraire avec gaieté, vivacité, élan : c'est qu'elle n'a pas changé. Quand Mme Dussane évoque la petite Béatrix, illuminée à cinq ans par sa vocation, puis entrant — épreuve redoutable — dès quinze ans à la Comédie-Française, nous avons le sentiment de bien connaître cette jeune servante de Molière : c'est déjà, encore et toujours *la même*, — le même art, la même ferveur et la même malice, la même fidélité. Jouer pour ses débuts — quand la veille on jouait surtout à la poupée — oui, jouer sur la plus illustre scène du monde le rôle de Toinette avec Coquelin cadet, c'est une aventure peu commune, bonne pour faire perdre la tête à quelqu'un dont la tête eût été moins bien plantée et le regard moins lucide. Car notre soubrette-enfant, curieuse par état, observe et retient.

Donc, aux premiers pas tout court, aux enfances parisiennes, succèdent très vite ces *Premiers pas dans le Temple* (1). Par la grâce que j'ai dite, Mme Dussane secoue non seulement la poussière des siècles, mais celle autrement tenace du demi-siècle. N'ayant point vieilli, elle ressuscite à l'instant qu'elle les découvrit — tant pis pour ceux qui étaient déjà vieux — elle ressuscite dieux et demi-dieux : Mounet-l'Unique, Mounet le second, les Coquelin, Le Bargy, Silvain... Et aussi, déesses et prêtresses : Bartet, Segond-Weber... Tous et toutes, immortels. La preuve : Mme Dussane évoque la représentation anniversaire des *Burgraves* en 1902. Quelque trente ans plus tard,

(1) Édit. Calmann-Lévy.

le collégien que j'étais assistait à la reprise de ce drame. Je m'avise aujourd'hui qu'aux Mounet près, la distribution était la même : chacun avait seulement franchi un échelon dans l'échelle burgraviale, et Job avait gagné en ces trente années le droit d'appeler à son tour « Jeune homme » l'octogénaire Magnus. Segond-Weber, elle, demeurait une immuable Guanhumara.

Avec ce premier volume, Mme Dussane nous laisse à l'aurore du siècle. Pour notre plaisir et notre appétit, il reste encore à Dorine pas mal de pain sur les planches.

Les mêmes dieux, mais traînant après eux quelque pourpre funèbre, se lèvent un instant à travers d'autres souvenirs : ceux de M. Roger Gaillard. Celui-ci, à vrai dire, n'a qu'un culte, une religion, une idole : Sarah. Religion qui est d'ailleurs un fait historique devant lequel nous nous inclinons, toujours avec étonnement. De Sarah Bernhardt, il ne reste — « reste », si l'on peut dire — que son répertoire, hélas! — *le Joueur et le Sapajou* (1) fait suite aux *Trente ans de la Vie d'un « joueur »*, souvenirs qui ne sont pas que de théâtre : le poète s'y affirme autant que le comédien, le moraliste aussi, le témoin d'un temps. Quant au « sapajou », c'est simplement la malice du mémorialiste. L'animal (c'est le sapajou que je veux dire) a parfois la dent dure, la griffe prompte, mais son maître ne lui laisse jamais le dernier mot.

Yves Florenne.

*Les Pitoëff.*

Les Pitoëff, pour l'histoire du théâtre, ce sont une actrice et un metteur en scène d'origine russe, venus s'établir à Paris après avoir séjourné un peu en Suisse. Deux éternels errants, précise-t-on, par goût des formules imagées. Ludmilla et Jeanne d'Arc; Georges et le Cartel. L'histoire ne connaît que des noms, des dates et des faits. Avec elle, les gens célèbres ont toujours l'air de poser un peu pour l'éternité, comme devant un sculpteur académique. La fraîcheur et la rare émotion du livre qu'Aniouta Pitoëff a consacré à la mémoire de ses parents (2), c'est justement qu'il ne vise pas à faire de l'histoire; il se borne à en raconter une. Livre plein d'amour; il a le charme triste des souvenirs d'enfance et des jours morts. Et, ce sont bien de souvenirs d'enfance qu'il s'agit; des photos qu'on imagine un peu pâlies l'illustrent : photos des grands-parents, des oncles, photos de vacances heureuses... Nous sommes en famille. On croirait entendre parler une amie confiante. Comment n'être pas sensible à cette intimité qui se crée, au long des pages, entre l'auteur et son lecteur? Tout cela a un ton inimitable.

Georges et Ludmilla Pitoëff morts, *le cercle magique était brisé*, écrit Aniouta; *notre chiffre sacré n'existait plus. C'était comme si le charme, la joie, le talent, la douceur et la vie nous avaient quittés pour toujours.* C'est ce cercle magique que son livre, avec beaucoup de bonheur, réussit à recréer.

(1) Calmann-Lévy édit.
(2) Aniouta Pitoeff, *Ludmilla, ma mère.* Édit. Julliard.

Née à Tiflis, Ludmilla habitait Paris avec sa mère, la quelque peu exubérante Anna Andreievna de Smanov qui lisait des romans d'amour et des magazines policiers à longueur de jour, en fumant d'immenses cigarettes russes qu'elle roulait elle-même d'une seule main et à l'envers; c'est là qu'elle rencontra, chez des amis, Georges Pitoëff qui était de Tiflis lui aussi, d'une famille enrichie dans les affaires, mais surtout passionnée de théâtre. Un phrénologue avait dit de lui : *Ce garçon a le crâne bosselé d'un assassin ou d'un génie.* Ludmilla trouva qu'il avait le visage du Christ. C'était vrai. D'un Christ à la Dostoïevsky peut-être. Elle l'aima. Il attendit longtemps avant de lui avouer qu'il l'aimait aussi; il hésitait à entraîner une si frêle personne dans l'existence pénible qu'il savait devoir être la sienne. En 1915 enfin, ils se marièrent : *Ludmilla, voulez-vous être ma femme?... Mais, vous savez, c'est difficile de vivre avec moi, je suis très exigeant... Je voudrais vivre... très haut.* Elle avait accepté d'enthousiasme. Vivre *très haut*, c'était leur vocation à tous les deux.

Ceux qui ont vu Ludmilla Pitoëff dans le *Procès de Jeanne d'Arc* ne l'oublieront jamais; c'était son rôle de prédilection. Elle le rejoua jusqu'à la veille de sa mort, à son retour d'Amérique. L'inspiration ces soirs-là, illuminait son visage tragique, gonflait sa voix. La salle, au comble du bouleversement, pleurait. « Ludmilla, lui demandait-on parfois, comment faites-vous? — Je ne sais pas », répondait-elle. On criait au génie; c'était peut-être ça. Chez cette artiste, la sensibilité primait tout; les personnages qu'elle animait en scène la saisissaient et, pour ainsi dire, la possédaient, vive et frémissante, sans qu'elle pût rien leur opposer pour leur échapper. Elle ignorait l'éloignement, le dédoublement. Prise à son jeu, chaque soir, elle vivait un autre destin jusqu'à ce que les applaudissements du public vinssent briser la fragile et envoûtante fiction qu'elle s'était créée et la restituer à elle-même.

Sa rencontre avec la sainte lui fut comme une révélation et détermina une sorte de crise mystique. *La vraie vie n'était-elle pas dans l'abandon total à Dieu?* se demandait-elle. Elle doutait; elle cherchait. Elle se mit à lire les Évangiles, saint Jean de la Croix. Le théâtre n'était pas un jeu pour elle; encore moins un métier. Il était sa vie même, comme son amour pour Georges, comme sa famille; elle y trouvait une réponse à son inquiétude, ou de nouvelles questions. *Pour les Hindous, le théâtre est aussi un chemin vers la réalité profonde*, expliquait-elle. De là sa haine de tout ce qu'il pouvait y avoir d'artificiel sur les planches, son dégoût ou sa colère devant la fabrication et l'exhibitionnisme.

De là aussi les déchirements qu'elle ressentait à se donner à certains personnages contre lesquels toute sa nature se rebellait : les méchants, les pervers, tous les impurs. Elle se sentait avilie; elle avait peur. On aurait dit que les passions basses, les souterrains de l'âme de ces créatures imaginaires lui infligeaient les tourments du mal et du péché vécus comme tels. Pendant les représentations des *Criminels* de Bruckner, raconte Aniouta, *au moment d'entrer en scène, elle était prise de panique; elle faisait tout pour se concentrer sur une pensée qui l'arracherait une minute à cette passion sauvage et irraisonnée d'Ernestine, s'échapper de ces sept chambres de haine et de jalousie. Elle haïssait*

*ce décor qui, dans une minute, allait se refermer sur elle, la forcer à accomplir ce destin qu'elle refusait de tout son être... Et chaque soir, en s'endormant au côté de Georges dans la grande pièce de Neuilly, elle se débattait : « Non, je ne veux plus jouer.* » Pourtant, il fallait continuer, le public venait surtout pour elle.

A son côté, Georges, ce fou de théâtre, qui vivait dans un rêve perpétuel à travers les soucis de chaque jour. Tout ce qu'il réalisa, ce fut pour elle; il organisait ses mises en scène autour de Ludmilla comme centre. Sa vie aussi. Vingt-cinq ans de misère et de gloire, de travail, de réussite et de déceptions. Un soir, il s'évanouit de faim en scène. Le public les acclame ou les boude. Ils errent de salle en salle à la poursuite du succès. *Ils ne sont pas nombreux*, dit George en comptant les spectateurs, *mais ils écoutent bien.* Il convie la jeunesse intellectuelle de Paris à une représentation intégrale d'*Hamlet. Je peux faire mieux que vous donner de l'argent*, lui répond une dame fortunée qu'il sollicitait, *je vais vous donner un conseil. Faites des concessions au public.* Il en était incapable. Il monte Gide, Gogol, Pouchkine, Tchékov, Ibsen, Pirandello, Tagore, Sénèque, Sophocle. Il hait la facilité.

Il meurt presque subitement au début de la dernière guerre, en Suisse où il s'était en allé pour les vacances avec sa famille. Ses dernières paroles ouvrent un abîme : *Je vais mourir dans un quart d'heure. Ludmilla, Ludmilla, tu sais qu'il ne reste plus que mille cinq cents francs.*

Le beau livre à méditer. Aniouta Pitoëff a bien du talent elle aussi; elle sait faire partager sa ferveur. Au fil de son récit, elle raconte également sa vie; et cela ne manque pas de charme.

*(Éditions Julliard.)* DANIEL BERNET.

## II

### LECTURES DRAMATIQUES

*Orvet.*

A lire *Orvet* (1) je m'avise qu'on a été bien sévère pour ce conte brodé sur Andersen. Quand d'aucuns montrent à la scène beaucoup de prétentions souvent trahies, doit-on tenir rigueur à Jean Renoir de n'en avoir eu aucune autre que de se plaire à une petite féerie, en essayant de nous y attacher? — Oui, sans doute, car les plus indulgents — indulgents pour la moindre comédie de boulevard — lui ont fait grief surtout de sa candeur. La vérité, c'est que l'auteur a souffert de s'appeler Jean Renoir. Souffert d'abord dans l'esprit de la critique; et peut-être plus profondément : *Orvet* pouvait être à l'écran ce que la pièce n'est point. Lisez-la et vous en jugerez : je vous promets, en tout cas, deux heures fraîches.

(1) Gallimard.

*Théâtre de Jean Tardieu.*

Mais plus de deux heures (1), et tout autres, avec la musique dissonante, insolite, parfois envoûtante de Jean Tardieu : ces singulières petites « pièces » (au sens musical), qui ne sont parfois qu'un prélude, quatre mesures sur un tréteau, et parfois un grand *lied*, une danse macabre : un homme regarde, par une étrange serrure, la femme qu'il désire, en train de se dévêtir, — mais son dernier vêtement, c'est sa chair. Strip-tease vu par Dürer.

*Le Revizor.*

Dans la collection (2) de textes dramatiques où ont déjà paru le Théâtre d'Oscar Wilde et celui de Yeats, M. André Barsacq nous donne le théâtre de Gogol, qui ne comprend que trois comédies. Après la première, qui est aussi son chef-d'œuvre, le célèbre *Revizor* écrit à vingt-sept ans, dégoûté, et de la scène et de la révolution dramatique à laquelle il rêvait, Gogol revient une fois encore au théâtre sept ans plus tard, dix avant sa mort. On ne sera pas surpris que le texte d'André Barsacq soit si fidèle à l'esprit de Gogol et si parfaitement scénique.

Y. F.

## III

### LES ARTS ET LA SOCIÉTÉ

Deux livres ont paru, presque simultanément, qui, de deux points fort éloignés, essaient de décrire le panorama des lettres et des arts dans la France actuelle, en exposant les raisons de ce que leurs auteurs considèrent comme l'échec d'une époque. L'un, les *Abeilles d'Aristée*, de Vladimir Weidlé (3), examine les choses sur les plans intellectuel, moral, spirituel, l'autre la *République et les Beaux-Arts* (4), de Jeanne Laurent, se place sur les plans politique et social.

Weidlé, avec beaucoup de talent et non sans systématisme, explique la perte du *grand art*, que déplorait Valéry, par l'affaiblissement du sens religieux, par celui des préoccupations morales, par le renoncement à un style commun de vie et d'expression qui, créant l'esprit d'un temps et d'un milieu, permet d'élever les œuvres jusqu'à la généralité, jusqu'à l'exemplarité.

Dans l'autre livre, Jeanne Laurent, haut fonctionnaire et, pendant plusieurs années, responsable du Théâtre de la IVe République, explique comment, au XIXe siècle, plus spécialement sous la IIIe République, l'État et les classes dirigeantes ont renoncé à un bienfaisant mécénat ou ne l'ont exercé que parcimonieusement ou encore

(1) Jean TARDIEU, *Théâtre de chambre*. (Édit. Gallimard.)
(2) Édit. Denoël.
(3) Édit. Gallimard.
(4) Édit. Julliard.

l'ont mal exercé comme à l'époque où l'on payait fort cher à Bouguereau, à Carolus Duran, à Bonnat des commandes qui auraient dû aller vers Gauguin, Cézanne, Seurat, Monet ou Renoir.

Si l'on peut reprocher à Vladimir Weidlé de se montrer excessif et, pour trop bien soutenir une thèse admissible dans son ensemble, de diminuer certains écrivains ou artistes contemporains comme Hemingway (car son propos ne s'arrête pas à la France) ou Ravel, et de n'en pas même citer d'autres, comme Morgan, qui l'infirmeraient en partie, on ne peut pas faire la même réserve devant la très solide démonstration de Jeanne Laurent. Elle est impartiale. Elle ne dissimule ni les manques, ni les erreurs, mais elle ne disconvient pas non plus des réussites fragmentaires.

D'autre part, alors que Weidlé, pour ne pas conclure par un pessimisme absolu, en est réduit à une espérance d'ordre mystique, Jeanne Laurent préconise des moyens de sortir de la médiocrité où nous persistons dans le domaine de l'Art sous ses aspects sociaux : Théâtre, architecture, arts plastiques appliqués à l'architecture. C'est, sans doute, parce que le tempérament résolu de Jeanne Laurent lui commande d'agir sur les gens et les circonstances, tandis que le caractère méditatif de Weidlé le porte à ces conclusions totales qui ne peuvent se modifier que devant de non moins totales renaissances. C'est aussi parce que Weidlé prononce une condamnation d'ensemble sur l'art et la littérature, eux-mêmes, en France et à l'étranger, les accusant essentiellement d'un excès d'individualisme, tandis que Jeanne Laurent enrage d'avoir vu, de voir encore, dans son pays, des talents, nombreux et divers, insuffisamment encouragés, ou, même découragés sur le plan de l'art social, privant ainsi tout un peuple des plus hauts divertissements et des exaltations les plus profondes.

Weidlé attribue à une rupture du lien religieux la décadence de l'art et des lettres, Jeanne Laurent à une rupture du lien social. Pour lui, l'Art, en cessant de se subordonner à une croyance qui met l'homme à sa juste place et en le livrant à l'orgueil, aux vanités, à toutes les demi-mesures, donc à toutes les insuffisances, trahit sa mission essentielle, tandis que, pour Jeanne Laurent, c'est l'État contemporain, moyen de gouvernement de la classe bourgeoise tout orientée vers les biens matériels, les jouissances faciles et la thésaurisation, qui ne subissant plus, lui-même, d'impulsion esthétique, ne peut pas en diffuser.

Pour l'un à travers l'Art, pour l'autre à travers la Politique, ce qui se trouve mis en cause, c'est la métaphysique régnante.

Les deux condamnations se rejoignent donc dans la constatation d'une insuffisance primordiale et d'une insuffisance finale, mais l'une s'ouvre sur l'espérance très prochaine d'une nouvelle conception de l'État rendu plus ouvert et plus généreux, tandis que l'autre n'espère qu'une imprévisible réaction spirituelle. Weidlé attend, en somme, que des héros, des saints, des penseurs préparent la voie d'artistes ou d'écrivains, eux-mêmes conscients de leur responsabilité et justement éclairés sur les moyens et les fins de l'homme. Jeanne Laurent propose des lois et des organismes pour mettre en œuvre une réforme des rapports entre l'État, les créateurs et le peuple.

Le premier problème ne saurait être résolu facilement. Si l'on est d'accord avec l'auteur, on ne peut qu'espérer comme lui en s'efforçant de favoriser les hautes conditions d'une renaissance. Le second est presque aussi difficile, à cause du poids de plus en plus considérable des charges matérielles de l'État et de la part de moins en moins importante accordée à ses charges spirituelles. Le rédacteur d'un journal socialiste du Limousin mettait naguère en face l'un de l'autre le budget consacré par Louis XIV et par la IVe République aux Beaux-Arts : environ 10 pour 100 dans un cas, 1 pour 100 dans l'autre. Dans de telles conditions, ne risquons-nous pas de voir les architectes, les peintres, les sculpteurs, les décorateurs, les musiciens, les dramaturges aussi négligés — ou davantage — qu'ils le furent naguère?

Le moyen âge dut son éclat artistique à la célébration, par le mot et l'image, d'un Dieu consolateur. L'époque classique considérait l'Art comme la gloire d'un souverain, d'une société, d'une nation. Il pourrait s'agir aujourd'hui d'élever le cœur et l'esprit du peuple et d'instaurer entre les nations une communication vive et persuasive par les moyens de la Beauté.

Si l'effort social et politique préconisé dans la *République et les Beaux-Arts* allait de pair avec l'effort spirituel que réclame Weidlé, alors la France retrouverait une mission. Il lui incomberait de promouvoir un grand Art de communication humaine. Qui donnera le signal et permettra de traduire en actes, en œuvres les souhaits de deux voix qui se complètent?

JEAN LOISY.

## IV

### HISTOIRE DU THÉATRE

P. A. Touchard vient de publier une *Histoire sentimentale de la Comédie-Française* (1). Si précieux que soient les documents, si belles et émouvantes les images (je ne sais quel attrait mélancolique me fait revenir et m'attarder sur tel portrait d'Armande ou de Catherine de Brie et, à l'autre bout de la chaîne, sur la tendre et voluptueuse photographie de Marthe Brandès), c'est beaucoup mieux qu'un album. Car ce qu'on feuillette et regarde ne prend tout son sens que dans la vibrante lumière d'un texte qui se dit sentimental par pudeur, mais qui sous la pudeur, est amoureusement passionné.

Pierre-Aimé Touchard prend la troupe — j'allais dire qu'il y entre — à l'instant douloureux de la mort de Molière. Il réunit les comédiens sous nos yeux et, par une évocation qui touche le cœur, c'est à travers la songerie de Geneviève Béjart — l'effacée, la silencieuse, la fidèle, non pas aigrie mais désenchantée — qu'il revient sur les trente années de luttes et les dix années de dures conquêtes puis de triomphe, ces dix années où tient aussi à peu près toute l'œuvre de Molière.

(1) P.-A. TOUCHARD, *Histoire sentimentale de la Comédie-Française*. (Édit. du Seuil.)

La troupe est désemparée, tout près de se laisser sombrer malgré la ténacité et le courage d'Armande. C'est alors que La Grange, le « loyal serviteur » va se révéler un maître. C'est lui qui maintiendra d'abord, bien que le roi ait abandonné les comédiens en donnant à Lulli leur théâtre. Il achèvera l'implacable et incertain combat mené par Molière contre l'Hôtel de Bourgogne. Gagnant main sur main, arrachant la Champmeslé après la retraite de Racine, il fait si bien que le roi ordonne à l'Hôtel de Bourgogne de se fondre avec ses comédiens, sous l'autorité de leur chef. Du coup, la compagnie qui avait déjà annexé le répertoire de Corneille avec la troupe du Marais, à Corneille et à Molière, joint Racine. Comédiens et répertoire, la Comédie-Française est faite. La lettre de cachet de Louis XIV n'est qu'un acte d'état civil : 18 août 1680.

Alors commence l'histoire d'une institution, avec ses gloires, ses éclipses, ses traverses, jusqu'à la Révolution, où elle meurt. Elle va même mourir non seulement moralement mais physiquement, en la personne de ses comédiens promis à la guillotine. Ceux-ci sont sauvés *in extremis*, dans des circonstances tragi-comiques à peine croyables, par un extraordinaire et cocasse *deus ex machina*.

De l'impérieuse tutelle impériale, à travers le romantisme, M. Touchard nous mène jusqu'au proconsulat d'Édouard Bourdet et, discrètement, s'arrête au seuil d'une période toute fraîche — et brûlante — en même temps que sur le seuil du cabinet de l'administrateur. Il a d'ailleurs déjà écrit ce dernier chapitre d'une histoire toute vouée à illustrer « la misère et la grandeur de la plus glorieuse troupe de comédiens que la France ait connue ».

Y. F.

## *VENDREDI 3 FÉVRIER*

*Livre nouveau. — Jacques Chardonne : Matinales.*

JACQUES CHARDONNE : MATINALES.

*Tout le plaisir des jours est en leurs matinées*, dit Malherbe. Jacques Chardonne en recueille la rosée : une goutte par jour lui suffit. L'aube, apporte à celui qui se lève avec elle, une nouvelle jeunesse. C'est vers sa jeunesse que Chardonne se tourne tout d'abord, vers sa Charente natale. Et tout de suite, à cette évocation poétique d'un univers qui l'était peut-être moins, nous reconnaissons les charmes du *Bonheur de Barbezieux*, cette grâce enveloppante des souvenirs égrenés, la fraîcheur du coup d'œil et la netteté des contours sous le flou inimitable : un regard scrutateur qui paraît seulement glisser, une pénombre où ne brille que ce qui mérite d'être vu, bref tout ce qui, dans le plaisir, *est l'ombre du bonheur*. On sent que, pour Chardonne, le réel n'a compté que d'une façon particulière, réfractée. Ce n'est pas la vie qu'il aime, ni les êtres, ni les choses, mais le reflet qu'il en a tiré pour les recomposer à son gré, impalpables comme le rêve, et, comme souvent le rêve, plus vrais que le vrai.

Reflets du réel moins fantasmagorique que le monde incompréhensible qui s'étale sous nos yeux. *L'artiste invente des hommes comme il invente un langage et des tableaux; il habite un monde de divinités et sa patrie est dans l'exil* (1).

L'exil de Chardonne a commencé dans ce Barbezieux de jadis, si tranquille, où il a cependant trouvé *tout l'exotisme du monde.* Il y a ressenti ses émotions les plus brûlantes, rencontré quelques-unes de ses plus émouvantes créatures romanesques, reçu des enseignements qui ont orienté définitivement sa pensée. *Tout le monde y était heureux autant qu'il est possible sur terre.* Du moins, tout le monde aurait-il pu y être heureux. *On n'y souffrait que des maux éternels* dont rien ne peut guérir l'homme. *On retrouvera tout cela quand on aura retourné dix fois la société et au bout de toutes les révolutions.* D'une enfance presque anarchique, il a appris le respect pour la personne et les opinions d'autrui en même temps qu'il découvrait la vertu des freins que l'individu se donne à soi-même. La famille n'exerça sur lui aucune contrainte. *Il me semble que j'en ai reçu le meilleur; du moins j'en ai pris ce que j'ai voulu, des images assez belles, tout ce que je demande à la vie.*

Plus tard, Chardonne se fixa à La Frette — le Buc-Chalo de ses livres — d'où il se rendait à Paris lorsqu'il dirigeait une maison d'édition. Enfin, le temps des loisirs venu, il s'est accordé quelques voyages en Italie, à Madère, au Portugal. Partout il apporte à sonder les êtres une ardeur curieuse, une insinuante perspicacité et cette extraordinaire faculté d'étonnement qui est, chez lui, la marque de la jeunesse préservée. *Matinales* suit Chardonne tout au long de sa vie comme pourrait le faire un Journal, non pas intime et tourné vers l'introspection, mais fait de notations plus ou moins brèves sur des personnages réels ou inventés. Qu'ils soient réels ou imaginaires d'ailleurs, ces portraits portent tous la marque chardonnienne, si difficile à définir : vibration intense des âmes sous les paroles étouffées, jeu des nuances et du silence, atmosphère de confidence où la voix s'étrangle à force d'émotion contenue, surtout le sentiment que l'homme reste un étranger pour l'homme, tout embarrassé qu'il est de problèmes superflus.

Voilà bien le seul lien qui unisse entre elles les aventures de ce livre sans *composition*, cette quantité de tableaux qui sont autant de romans à l'état brut, ces remarques de toutes sortes où Chardonne a condensé sa philosophie. *Si l'on a du goût pour les contes et les romans, on en trouvera ici de la graine; d'autres choses encore, et même un peu de fantaisie dans le mélange.* Pourtant, le caractère composite de l'ouvrage ne heurte pas; il semble que l'on soit porté par un mouvement gradué qui en fait l'unité, une idée appelant l'autre, une ébauche de roman enchaînée à la suivante comme naturellement, en une montée vers la fin, un élargissement de la pensée et comme une amplification du souffle. L'amplification demeure sans enflure, à la mesure d'une sagesse qui repose sur la discrétion.

Une demi-page, quelques phrases, un dialogue, et surgissent dans une vérité frappante des personnages qui éveillent l'attention et ne nous quittent plus. On voudrait en savoir davantage sur Lydie,

(1) Préface au tome V des *Œuvres complètes.* (Édit. Albin Michel.)

Henriette, Martine, Ida ou Blanche et sur cette Italienne pathétique, sœur de l'Armande des *Romanesques*. Mais ce serait autre chose. Ici, nous sommes en face de la vie à l'état de roman. Une pensée devient roman; un roman donne une pensée. *Ce que la vie m'a dit de plus important était vague.* De cette imprécision, de ce relatif humain auquel Chardonne est particulièrement sensible, il tire quelques jugements de moraliste qui ne valent que pour lui.

Sans cesse, il s'interroge sur la condition humaine et sa tragique incohérence. *Rien sur terre n'est fait pour les hommes.* L'amour d'abord, cette difficile fusion de deux égoïsmes en un sentiment désintéressé, et le mariage, *qui unit deux êtres mal assortis parce qu'ils sont d'une espèce différente. Le bonheur est là pourtant, nulle part ailleurs; il est là promis à la fois et refusé.* Car l'homme et la femme, si semblables, diffèrent sur le plan du sentiment. Et c'est cette différence seule qui les entraîne vers l'inextricable chaos de malentendus, de regrets, où la tendresse s'use, où le cœur reçoit d'ineffaçables meurtrissures.

Tantôt graves, tantôt souriantes — pimentées d'un humour qu'il a toujours manié avec une suprême élégance — les réflexions de Chardonne ont perdu de leur causticité depuis *les Lettres à Roger Nimier. Le seul pardon, c'est l'oubli; sinon, état instable. On pardonne suivant le jour; il y a de mauvais réveils, des apaisements trompeurs; on n'en finit jamais avec une vieille querelle; même l'oubli n'est pas sûr; il y a des maladies qui retournent la mémoire; ce qui a été longtemps supporté n'est plus tolérable.*

Il cerne les destinées d'un trait rapide, plongeant du premier coup au plus secret. Une confidence reçue, une visite qu'il rapporte, un regard surpris lui suffisent pour tracer un portrait vivant d'hommes qu'il a connus peu ou prou : Léon Blum, Jean Rostand, Jacques Delamain, Pierre Mille, Jacques-Émile Blanche, Édouard Estaunié et quelques autres. Mais il se garde aujourd'hui de toute acrimonie. *Il ne faut jamais parler de ceux que nous n'aimons pas, ni les juger surtout.* C'est que, malgré sa lucidité, Chardonne considère l'aventure humaine comme une énigme. Passée la zone de transparence, un mur se dresse que nul ne peut franchir. Quand nous décidons de la valeur d'un homme, il nous manque tout un contexte de souffrances, d'émois, de pensées tues : *Certaines idées ne sont que le réflexe de la douleur.* Il faut accepter ces œillères comme une faiblesse inguérissable. *On peut dire que c'est une vie manquée, ou n'en rien dire du tout; cette idée de vie réussie ou non est toute sociale et même parisienne ou mondaine; une façon de voir par rapport à des mesures douteuses, à un modèle auquel on veut se conformer, et qui peut-être ne vaut rien.*

Nulle certitude métaphysique ne vient rassurer cet incorrigible explorateur du mouvant et de l'incertain, qui ne veut accueillir du monde que des parcelles de beauté. *La vie n'est qu'un brouillon...* écrivait-il jadis. *J'ai besoin de l'achever par une expression qui me contente, une forme que je crois durable.* Le style est la consolation de ce pessimiste, un accent particulier venu des profondeurs et par quoi s'exprime la pensée dans sa vérité la plus nue, *une neige fraîche, où personne encore n'a marché.* Cristal, diamant, glace, eau pure, ces épithètes ont été appliquées au style de Chardonne chaque fois qu'on a tenté de le définir. *Neige fraîche*, dit-il aujourd'hui. Le miracle, justement,

de la prose de Chardonne, c'est qu'elle traduise tant de complications, tant d'obscurités, tant d'interrogations sans réponse, tant de doute et parfois même tant de désenchantement, par une musique sourde et se transforme en une sorte de poésie dont il a le secret, par quoi, selon Robert Poulet, *la maussade figure du néant se dessine en traits nets, avec des lis et des roses.*

Ces lis et ces roses, au fond, c'est tout ce que Chardonne veut retenir de la vie. Dans la perspective des siècles, nous ne sommes rien. Dans la perspective littéraire, personne n'est assuré de durer. L'inconnu de la mort nous attend, mais pas plus tragique que le songe de notre passage terrestre, un songe cruel, plein de fumées. *Je me sens plus humble encore, plus ouvert à tout le possible, plus confiant dans le doute à mesure que vient l'heure de l'oubli; et si le Dieu qui m'a créé doit me recevoir, je lui rendrai sa créature, telle qu'il l'a faite, l'esprit aveugle et que je n'ai pu changer.* La rosée des matins, dont il garde, un instant, au creux des mains, les perles irisées, correspond, pour cet épicurien, au bol d'eau fraîche dont se contentait le philosophe grec. Ces plaisirs fugitifs qu'un souffle d'air va dissoudre, cette grâce d'un moment qu'il faut savoir goûter, c'est le bonheur de Chardonne et c'est une leçon. Mais peut-être, aujourd'hui, est-il seul à la pouvoir entendre.

*(Édit. Albin Michel.)* GINETTE GUITARD-AUVISTE.

## *DIMANCHE 5 FÉVRIER*

### « LES FEMMES SAVANTES » ET « L'AMOUR MÉDECIN » (COMÉDIE-FRANÇAISE, SALLE RICHELIEU).

Jules Lemaître remarquait que la matière offerte par Molière à ses interprètes est éminemment classique et qu'on en fait à peu près tout ce qu'on veut. Il formulait cette observation à propos d'Armande des *Femmes savantes.* Celle-ci, à en croire Lemaître, Molière l'aurait vue sèche, envieuse, vilainement jalouse, au surplus peu jolie et déjà fort montée en graine. Il l'aurait chargée de toute l'aversion qu'il éprouvait pour l'artificiel.

Molière a-t-il vraiment voulu peindre cette précieuse infiniment déplaisante, de surcroît ridicule? En tout cas, la plasticité du personnage a permis d'en donner des représentations fort diverses. Souvent, dans le trio des « savantes », Armande n'apparaissait que comme une réplique, un double de Philaminte, à laquelle elle apportait sans réserve le concours de son approbation. Voilà pour le ridicule qu'elle partageait avec sa mère et sa tante. Et quant à la rivalité avec sa cadette, on lui concédait certes quelque dépit de se voir souffler un époux, mais on ne concevait guère que, confite en philosophie, Armande pût être réellement, profondément amoureuse et qu'elle pût, elle aussi, *avoir un corps tout comme une âme.*

Peu à peu, les idées et les mœurs ont évolué. Le pédantisme d'Armande s'est atténué, a semblé moins risible parce que dans le domaine de la connaissance les femmes prenaient une place plus importante. La concession de Clitandre — ce Clitandre dont on veut faire le porte-parole de l'auteur — leur donnant permission d'avoir des « clartés de tout », a paru insuffisante

et même dédaigneuse. L'accélération de notre siècle devait logiquement hâter la transformation du personnage, le plus complexe de la pièce.

Environ 1893 déjà, Marguerite Moreno, cherchant à innover, faisait, paraît-il, d'Armande, une esthète à la silhouette botticellienne parce que telle était alors la mode dans les milieux *artistes*, et que cette mode convenait à sa minceur flexible. Cela n'enlevait sans doute rien au comique du rôle. Et l'on sait que Marguerite Moreno excellait, quand elle le voulait, aux caricatures. Julia Bartet fut probablement la première à montrer Armande élégante, distinguée, en somme sympathique.

Distinguée, élégante, telle nous l'a aussi montrée Mlle Hélène Perdrière dans la reprise, si joliment décorée et costumée par Mme Suzanne Lalique, que vient de présenter la Comédie-Française. On approuve ce parti. Car enfin, si Armande était vraiment l'aigre pimbêche qu'on prétend, on voit mal Clitandre, ce galant homme, nullement coureur de dot, s'astreindre à lui faire deux années une cour assidue.

Mais la charmante comédienne et le metteur en scène ont été beaucoup plus loin. Je dis le metteur en scène, car il paraît évident que la conception qui nous est offerte en la circonstance, réalisée de manière parfaite par l'interprète, est celle de M. Jean Meyer. Reconnaissons là la souple intelligence et l'horreur du conventionnel qu'il apporte à tous ses travaux.

Cette conception repose sur les vers où Armande, après avoir proposé une sorte de « mariage blanc » que Clitandre rejette avec une politesse railleuse, fléchit brusquement et avoue son vœu secret. Elle se découvre comme une *refoulée* dont le pédantisme et la pruderie ne sont qu'un masque, une défense. Elle était en vérité amoureuse de Clitandre, sa déception est grande et son irritation de femme éprise explique ses calomnies.

Ainsi, la rivalité des deux sœurs prend-elle un relief beaucoup plus accentué. Sous la bouffonnerie de la plupart des scènes, on entrevoit le drame domestique (sensible aussi au relent de Tartuffe que traîne Trissotin). Peu s'en faut que la pusillanimité de Chrysale — Jean Debucourt est admirable dans le *bonhomme* — ne laisse éclater ce conflit lors de la signature du contrat.

Tous les interprètes des *Femmes savantes* sont dignes d'éloges : Lise Delamare, impérieuse, inflexible, véritable Junon, Andrée de Chauveron, Bélise désopilante, Micheline Boudet, Henriette si finement et tendrement raisonnable, Annie Girardot ; Jacques Charon, Henri Rollan, Jean Meyer.

Je n'avais pas vu dans Clitandre le regretté Roland Alexandre. M. Jean-Louis Jemma qui lui succède m'a paru excellent : diction juste, voix chaleureuse.

Quant à *l'Amour médecin*, fort agréablement présenté, Robert Hirsch y exécute un numéro d'une drôlerie incoercible. Ses partenaires — j'allais écrire ses *faire valoir*, car on ne peut pas ne pas penser au cirque — s'amusent autant qu'ils amusent.

R. D.

*LUNDI 6 FÉVRIER*

> *Une nouvelle revue,* la Tour Saint-Jacques, *dirigée par Robert Amadou, vient de publier son deuxième numéro. Tour Saint-Jacques, phare qui regarde fixement au dehors du Paris animé, symbolise le* royaume de l'inconnu *prenant forme dans son renoncement même.*

Robert Amadou et son équipe se proposent d'examiner des phénomènes qualifiés d'étranges, *sans négliger aucune discipline capable d'en rendre l'observation plus exacte, aucune théorie susceptible de les expliquer.* Vaste programme qui appellera l'intervention de l'historien, de l'artiste, du savant, du poète, comme celle du philosophe. Le faisceau de leurs démarches livrera le visage de *l'occulte.*

Divisée en deux parties, la revue présente d'abord un ensemble d'études scientifiques, d'essais ou de textes littéraires; exemple : un texte de Marcel Brion sur le *Réalisme Fantastique,* un autre de Serge Hutin sur le *Fantastique* chez Léonor Fini; nous relevons encore des études sur *Paracelse,* du Dr Henri Hunwald, sur *Nicolas Flamel,* sur *Gœthe et l'Alchimie* (von Bernus); des pages d'André Breton intitulées *Magie Quotidienne,* d'autres d'*Audibertii,* un conte de Franz Hellens.

La deuxième partie de la revue forme *le bulletin de Parapsychologie.* Elle est consacrée à des documents et des relations de phénomènes ayant un rapport avec ces *phénomènes qualifiés d'étranges.* Nous y trouvons un rêve télépathique et précognitif, analysé suivant la méthode psychanalytique, une polémique autour de *l'affaire Price,* qui divise les milieux scientifiques américains (Price, attaché à la Faculté de médecine américaine, publia en 1953 un article prouvant les expériences quantitatives de divination de cartes entièrement faussées par fraude volontaire). Des articles de Jacques Bergier, qui réclame pour le plus grand bien de la *parapsychologie* des avis d'ingénieurs et de techniciens, pour *jeter un pont entre le parapshychologique et les techniques... La communication à distance sans liens matériels (radio) et la connaissance des mouvements des objets lointains (radar) sont d'anciennes aspirations de l'esprit humain, se retrouvent chez tous les peuples, à toutes les époques.*

Par les problèmes soulevés et la qualité des réponses, *la Tour Saint-Jacques* ne peut que toucher un vaste public curieux de l'étrange sans fanatisme. Souhaitons avec Maurice Colinon, dont la curiosité naturelle et professionnelle de journaliste s'est tournée depuis longtemps vers les sciences dites occultes, que cette revue puisse *faire le point des connaissances acquises, séparer le vrai du faux, le douteux du probable, et trouver en chacun de ses lecteurs un écho dont l'influence sera favorable, dans un domaine ou le mythique et le frelaté font tant de ravages.*

NADINE LEFEBURE.

## *MARDI 7 FÉVRIER*

Le film de Max Ophüls *Lola Montès* a fait l'objet de polémiques passionnées, qui ne font peut-être que commencer, car elles posent la question d'un cinéma auquel tout souci réaliste ou psychologique serait étranger. Le cinéma est-il assez avancé, pour ne plus exister que comme art, telle est la question que pose Christian Maurel.

« Ci-gît Lola Montès, comtesse de Lansfeld, maîtresse de Franz Liszt et qui fut aussi l'amante d'un roi de Bavière. Le corps est embaumé. Les pompes funèbres ont coûté sept cent millions : un morne cortège aux détours précieux, au milieu duquel on aurait cherché en vain la trace d'une larme, l'ombre d'une passion, le souvenir d'un sourire. Une ordonnance impérative a réglé ces obsèques : il était interdit à l'escorte de s'arrêter en route. »

J'aimerais que ce procès-verbal suffise à évoquer la dernière œuvre de Max Ophüls. Pourtant il faut en avoir le cœur net avec *Lola Montès*. Ici on a crié au chef-d'œuvre. Ailleurs on a dénoncé l'abus de confiance. Pour les uns, c'est du cinéma d'avant-garde. D'autres ont parlé de pâtisserie viennoise. Quant à l'auteur, il paraphrase cette querelle en écrivant sans sourciller : « On ne sait plus très bien si les pas que l'on fait ont vraiment un sens. » Quel est donc ce film têtu? Quel est ce polynôme?

Il ne s'agit, paraît-il, que de Lola Montès, courtisane célèbre par son goût du scandale qui l'amena dans le lit d'un roi, avant de la laisser s'échouer sur la piste d'un cirque. Mais Lola n'aura pas le loisir de rejoindre Nana, Froufrou et toutes ses marraines dans la galerie où le cinéma pétrifie les monstres sacrés du spectacle et de la luxure : de même que Jean Vigo nous sollicitait jadis *à propos de Nice*, Lola n'est ici qu'un prétexte, un jouet, une statue de stuc autour de laquelle Max Ophüls drape ses délires irréalistes jusqu'à ériger entre ciel et terre une vraie tour de Babel.

Devenue vedette de cirque, Lola doit mimer chaque soir pour le public les fredaines de son jeune temps. Une succession de cassures qui dérèglent savamment le temps d'autrefois, nous fait basculer dans un passé qui se réclame tumultueux, mais se révèle décousu. On y devine l'amour de l'insignifiant, la complaisance accordée au temps perdu, le choix de ce qui semble le plus ténu et le plus inconséquent. Le rêve s'amorce, trébuche, s'enroule, explose, se répand et ressemble très vite au coma d'un arlequin triste. Ce chaos est soigneusement entretenu sans aucune péripétie. Le film achevé, bien malin celui qui connaît Lola Montès. On aura tout vu et tout rencontré sauf elle. La caméra glisse et valse jusqu'à nous en donner la nausée. Elle est prise d'une danse de Saint-Guy. Il devient extravagant de la suivre. On perd son souffle dans les étages et il y a encore des escaliers à descendre, des corridors à traverser... On bute dans des cordes. Un tuyau de poêle s'interpose obstinément devant celle qui parle. Il est arrêté par des grilles. On va s'ébouler par une fenêtre, mais voilà qu'on se cogne à des vitres multipliées et tout recommence...

La virtuosité est une plaie. Celle de Max Ophüls a l'évidence d'une vérité évangélique. Personne encore n'avait imaginé sur un écran de cinémascope de tout construire en hauteur, en composant un univers de balanciers, d'objets suspendus, de marionnettes aériennes : le pari est tenu. Mieux encore : Max Ophüls a inventé l'écran élastique, qu'il ramène à loisir aux dimensions de son caprice. C'est le règne de l'accident devenu précepte. C'est la dictature de la volte-face. Les choses changent de couleur d'une minute à l'autre. Et que dire de la bande sonore? Le brouhaha seul compte. Les bavardages

se superposent, les phrases fondent comme par magie, le dialogue est brodé de points de suspension, le plus souvent on entend sans comprendre. Il y a toujours un vide entre les acteurs et leur texte, comme s'il était de notre devoir de combler cette lacune.

Ai-je laissé entendre qu'on méprise le spectateur? Pas du tout. C'est autre chose : l'œuvre se passe des spectateurs. N'en ayant cure, l'auteur suit son chemin, masque les figures de ses gens avec tranquillité et ne connaît de règle du jeu que la bonne intelligence de ses partis pris. *Lola Montès*, c'est l'intérieur d'un crâne. Si bien que le film demeure une sphère close, aussi fermée que la piste de ce cirque autour de laquelle la caméra ne dévisage jamais le moindre badaud parmi le public. Et sans doute oublie-t-on de remarquer que ce spectacle n'aurait aucun succès, car on ne paye pas sa place au cirque pour entrevoir l'enfer.

C'est donc cela. C'est l'enfer, bien sûr, ce cirque bleu-gris, ces âmes glacées, ces cordages tendus comme des pièges, ce climat de claustration, ce mauvais rêve sur la gloire... Le film apparaît bientôt à la manière d'une gravure de Piranèse. L'ascension de Lola sur son chapiteau est un cauchemar. Elle parle maintenant. Toutes ces machines ont rendu sa voix machinale. On dirait qu'elle va mourir. Pas encore... On fait la quête avec des têtes-tirelires : Lola, dans sa cage, va recevoir le baiser d'un public qui s'écoule vers elle avec un mouvement de lave.

« Le scandale, c'est de l'or », disait-on autrefois à Lola Montès. Les temps ont changé. Le film de *Lola Montès*, il semble bien aujourd'hui que ce soit du toc. Le goût du clinquant, du fatras et de la supercherie l'ont étouffé. On y respire des relents de journal intime. C'est un film-escargot, un film-lustre, un film-bazar, un film-gratte-ciel. La prodigalité du metteur en scène nous a donné un chef-d'œuvre élaboré de l'art baroque. Cette pièce montée croule sous un excès d'ornements. Cette fois-ci, Max Ophüls, malgré tout son tact, a eu la main trop lourde pour ressusciter son héroïne. Il n'a même pas désiré lui rendre la vie. Le cercueil de Lola Montès se referme. Le spectacle n'était ni beau, ni même triste. Du grand art de pacotille, des reflets étincelants, des idées lumineuses, du vent, beaucoup de vent somptuaire...

Comment faire ici la part du feu et celle de la cendre, la part du peintre et celle du modèle? Comment savoir si le mauvais goût vient de Lola, ou si c'est son récitant qui veut trop lui ressembler? Que j'admire ce film, c'est bien possible, mais je suis sûr de le détester. Je ne parviendrai pas à en dire tout le mal que j'en pense, à moins d'appeler à mon secours Max Ophüls lui-même, qui écrivait tout récemment : « J'aimerais trouver sans chercher, comme devant moi, dans la forêt... »

CHRISTIAN MAUREL.

## *JEUDI 9 FÉVRIER*

*Livres nouveaux. — Hermann Hesse : le Jeu des perles de verre. — Léon-Paul Fargue : Pour la peinture.*

### HERMANN HESSE : LE JEU DES PERLES DE VERRE.

*Il faut bien appeler roman d'anticipation* le Jeu des perles de verre, *puisque Hermann Hesse en a situé l'action à l'époque, d'ailleurs assez mal définie, qui, deux mille ans après la fondation de l'ordre de Saint-Benoît, suivra la mort du pape Pie XV. Mais c'est là tout ce qui rattache cette*

*œuvre à un genre qui doit l'essentiel de son attrait à des aperçus ingénieux, ou proprement incroyables, sur les progrès de la Science et de la Technique. A tout le moins pouvait-on attendre que Hermann Hesse nous mît au fait du progrès* possible *dans l'ordre humain. Mais, en vérité, il n'est pas question de cela. L'organisation sociale et économique ne trouve jamais sa place dans* le Jeu des perles de verre, *pour la raison que c'est la notion même de progrès qui est mise en question, pour la raison aussi que ce livre est d'abord, essentiellement, un livre religieux.*

*A ce propos, il n'est pas indifférent de savoir que* le Jeu des perles de verre, *édité en* 1943, *fut, nous dit-on, mis en chantier dix ans plus tôt, c'est-à-dire environ le temps où s'établissait le régime hitlérien. Malgré l'aspect intemporel et purement spéculatif de la démarche de Hermann Hesse, le lecteur ne doit jamais perdre de vue cette circonstance historique. Elle éclaire la solution proposée à maints problèmes (notamment au problème du chef) et explique, dans une certaine mesure, le pessimisme, non pas amer, certes, bien plutôt serein, généreux, mais définitif et comme corrodant, qui imprègne tout le livre.*

Le Jeu des perles de verre *est la biographie, par un érudit dont les scrupules prêtent souvent à sourire, d'un nommé Joseph Valet qui fut l'un des personnages les plus marquants, sinon le chef, d'une république de l'esprit qui a su dégager les valeurs essentielles en se libérant de la toute-puissance technique, cause de notre confusion et de tous nos maux actuels. Joseph Valet a établi son prestige sur la découverte, non d'une science, mais d'un art, d'une pratique, d'un jeu, sans autre but que la jouissance provoquée, non par la connaissance encyclopédique, mais par les infinies combinaisons que peuvent former entre eux tous les éléments de la culture : la pure délectation de l'esprit. Mais cette délectation même, loin de trouver sa fin en elle-même, est infiniment féconde, infiniment plus apte qu'aucune technique à faire apparaître, par l'élaboration lente et irrationnelle d'une sorte de mode de connaissance par l'âme, les plus mystérieuses relations (ou correspondances) entre l'Univers et l'esprit, dont la découverte, en abolissant le temps, l'espace et l'existence, détermine, en fin de compte, le salut même de notre âme. On retrouve là cette éternelle recherche d'une unité cachée de l'Univers et de l'esprit humain. Mais nous ne croyons pas qu'aucun penseur occidental soit allé plus loin qu'Hermann Hesse. Les trois contes qui achèvent l'ouvrage — le dernier surtout,* « *la biographie indienne de Valet — sont d'une si parfaite, si musicale beauté que l'on en pourrait dire ce que l'auteur lui-même dit de la musique : qu'elle* « *réconcilie l'âme et l'esprit* ».

*(Édition Calmann-Lévy.)* GEORGES CONCHON.

LÉON-PAUL FARGUE : POUR LA PEINTURE.

Fargue avait trop usé ses semelles sur les trottoirs de Paris pour comprendre la Nature. C'est un piéton; c'est le contraire d'un promeneur. C'est un citadin; c'est le contraire d'un campagnard. Homme de ville, de terrasses de café, flâneur de boulevard, comment ne serait-il pas totalement dépaysé en face d'un paysage? Le voici devant la mer, qui est la chose la plus simple du monde, la plus *naturelle.* Aussitôt il se livre à des jeux d'acrobate : *La mer tourne*

*autour de la côte comme une écharpe autour d'une épaule, comme une main prompte et honnête autour d'une taille.* Mauvaise vision de poète en chambre. Il continue : *L'œil de l'homme aperçoit des anfractuosités, des pudeurs ou des audaces de la terre.* Que de littérature ici! Et plus décevante encore à la phrase suivante : *Toute cette dentelle est douce et folle sous les milliers d'heures de soleil qui penchent dessus leurs cils d'or...*

Préambule laborieux pour introduire Dunoyer de Segonzac! Il eût fallu être plus simple. Il y a trop de grandiloquence au long de ce dithyrambe que le citadin jette en commentaire aux images du graveur et de l'aquarelliste. Justement, c'est le contraire chez Segonzac : il est sobre; sobre de couleurs, sobre de traits. Fargue tient à lui *faire raconter* un roman. Mais non! Segonzac ne raconte rien; il peint, il dessine. Pourquoi tant d'expressions qui ne relèvent que de l'art de la littérature en parlant d'un peintre? Telle est l'erreur irrémédiable de Fargue : il n'a pas trouvé le langage qui nous aurait fait sentir le charme, la grâce ou la force de Segonzac. Il est plus curieux lorsqu'il parle du nu dans la peinture : *Biglez-moi ce jarret, ces omoplates, ce brachial antérieur, ces dentelés, ces longs fléchisseurs des orteils et des grandes obliques. Et c'est pour cela dans la splendeur féminine du sable, c'est la personnification musicale, amoureuse de la suprématie de vivre...*

Je n'aime pas beaucoup ce *biglez-moi*, ni ce *brachial antérieur*, ni ces *longs fléchisseurs*, ni la *personnification musicale.* Tout cela fait un beau charabia, un langage d'apparat où le précieux l'emporte de justesse sur le banal et le vulgaire. On finira bien par reclasser parmi les stylistes médiocres ces écrivains du début du XXe siècle qui ont eu la volonté de *bien écrire.* Gide et Fargue sont de ceux-là, et peut-être les plus éclatants par leurs défauts.

Restons avec Fargue un instant encore. Toutes les pages, dans ce recueil *Pour la peinture*, ne sont pas de cette encre, heureusement. Celles qu'il consacre à *Montmartre et Daragnès* nous offrent un meilleur échantillon. Fargue s'y remet de lui-même à sa place qui est celle d'un agréable chroniqueur, d'un causeur de trottoir qui se croit toujours dans le salon d'une dame snob. Là, il excelle; il raconte sa vie en anecdotes; il fait un joli portrait; il rapporte des mots : *La Belgique est une des glandes de la planète, me disait Léon Daudet, à sa descente d'exil...;* il trousse une petite scène : *Une princesse italienne nous avait invités, quelques amis et moi, chez Lapérouse, un des réchauds de la gastronomie, comme chacun sait. Sur le chemin de cette fameuse ancienne, etc...* Le voilà en route; il est à son affaire. Nous y trouvons notre compte.

Bref, je n'ai jamais été satisfait, en lisant ce livre, qu'aux pages où Fargue se détourne des œuvres des peintres pour s'en tenir à ses propres croquis.

*(Édit. Gallimard.)* MAURICE TOESCA.

## *VENDREDI 10 FÉVRIER*

*La nouvelle — cette forme la plus spontanée des belles-lettres, La Varende ne l'a-t-il pas qualifiée de* travail sans filet, *Michel de Saint Pierre, de* nécessité littéraire? *— semble connaître un renouveau.*

*Après Michel de Saint Pierre, Faulkner, quelques semaines avant Marianne Andrau et Françoise Mallet-Joris, Germaine Beaumont nous a donné avec* l'Enfant du lendemain, *une preuve de plus de cette renaissance.*

Le récit qui fournit son titre au recueil — titre mystérieux qu'on verrait volontiers *bleu*, à la manière de Mæterlinck; en fait, la couleur juste relèverait plutôt du noir — nous présente une fille sans jeunesse, banale, effacée, *au masque tranquille de nonnain*, *aux longs yeux incisés sur une lueur d'un gris de glaçon*. Mlle Mureau est couturière en journée chez Marielle, riche et belle fée-fleur, blottie dans des fourrures immaculées, parmi des roses de Noël, des lilas blancs, des violettes blanches... Dans cette vie ouatée, Mlle Mureau laisse, telle une goutte d'acide qui fait tourner la crème, tomber la réalité quotidienne. Reproche vivant, symbole de la pauvreté décente, elle repousse les gâteries de Marielle ou les accepte avec indifférence et, à Noël, refuse le petit cadeau timidement offert.

Les yeux inquiétants se brouillent, telle une eau salie par un remous, la voix monocorde se charge d'une haine qui frappe Marielle comme un glaive et la confession jaillit. Mlle Mureau a connu l'enfance des filles pauvres à qui les clientes de leur mère reprochent presque d'avoir de trop beaux cheveux. Elle a été celle qu'on fait venir au lendemain des fêtes pour lui donner de fausses étrennes : poupées désarticulées, poissons en chocolat brisés, noix dorées, *creuses bien entendu*, *mais c'est ravissant*, *des noix dorées*..., hideux cadeaux utiles. Jamais elle n'a reçu que des fruits sans velouté, des fleurs flétries, des objets qui ont passé de mains en mains.

Alors que Marielle s'écarte de Mlle Mureau, Paul, son mari, commence à s'y intéresser, étonné de s'apercevoir qu'elle n'est ni vieille, ni laide. Un jour, la jeune femme les voit aux Tuileries. Paul lui donne une explication plausible, mais elle est égarée dans le labyrinthe du doute et de la souffrance. Sa santé, déjà frêle, s'altère, et bientôt elle lutte contre la mort. Au moment où la balance va peut-être pencher, où ce ne sont autour d'elle que précautions infinies et souffles suspendus, Mlle Mureau vient demander de ses nouvelles. La malade refuse de la recevoir. D'une voix accablée, elle demande : *Que fait-elle*? Implacable, la réponse tombe : *Elle attend*.

La même atmosphère de fatalité baigne *la Botti*. C'est le surnom d'une brave femme, vulgaire et ridicule. Elle a recueilli une jeune voisine que la mort de sa mère a laissée sans ressources. Abandonnée quelques semaines plus tard, la Botti vieillit brusquement, devient un être pathétique, brisé...

Dans *Soif de septembre*, une grand-mère raconte, devant une orangeade, comment elle a, dans sa jeunesse, empêché deux amants de se rejoindre pour unir leurs vies; elle a jeté dans un puits les souliers rouges de sa rivale. Celle-ci n'en possédait qu'une autre paire, des chaussures hideuses, éclatées, symbole de sa pauvreté et n'a pas osé les mettre devant Urbain. Ce dernier s'est tué. Le mot de la fin nous apprend que la vieille dame avait à l'époque six ans.

Le livre se termine dans un paysage froid qu'éclairent seules, sous la pluie d'argent sombre, quelques maisons livides. Un balcon désert, au fer verdi, semble « habité » et donnera le titre de cette dernière nouvelle : *Au balcon*. C'est le balcon de Valine, une morte qu'évoquent deux hommes qui l'ont aimée, l'un enfant, l'autre jeune femme. Sa vie s'est passée à attendre un mauvais mari qui n'a reparu que pour tenter, fou, de la poignarder.

Le talent très particulier de Germaine Beaumont sait passer d'un climat féerique à une atmosphère amère; jongler avec des fleurs et des bijoux et brosser un ciel menaçant sous lequel errent des fantômes qui se matérialiseront dans des miroirs; nous présenter des êtres de lumière qui se meuvent dans l'amour et la poésie, et des âmes livrées au malheur.

Tant de pessimisme peut surprendre chez un auteur qui a si souvent dénoncé l'actualité sans espérance de certaine production actuelle, incapable de résoudre aucun problème, sa complaisante soumission au néant, son éthique d'abdication. Il y a un intéressant dualisme entre Germaine Beaumont critique et Germaine Beaumont artiste. Il n'est d'ailleurs qu'apparent, car son œuvre reflète plutôt la *paix mortelle* étendue sur le visage de certaines de ses héroïnes — paix faite de rêve, de poésie et d'un peu de scepticisme élégant — que le *hi-han funèbre* contemporain, comme dit l'un de nos romanciers.

On pense un peu à une romancière anglaise, pas mal à Barbey d'Aurevilly, beaucoup à Colette. Il nous est resté aussi une des toutes premières images de *l'Enfant du lendemain* : celle d'une donatrice aux traits clos, dont les mains élèvent vers l'autel un coffret scellé.

*(Édit. Plon.)* MARIE-CLAUDE BLANCHET.

*SAMEDI 11 FÉVRIER*

EXPOSITION « UN SIÈCLE DE CHEMIN DE FER ET D'ART » (GALERIE CHARPENTIER).

Est-il par essence, un thème plus dépouillé et plus tragique que celui qui groupe, à la Galerie Charpentier, des tableaux d'Utrillo, de Claude Monet, de Vlaminck et de Buffet, pour ne citer que les plus caractéristiques? Thème du départ, de l'arrachement, indéfiniment repris, selon des modes toujours renouvelés. La gare de Bernard Buffet est la plus déchirante, avec la géométrie de ses rails qui divaguent comme un rébus impossible à résoudre.

Le train de Monet est voilé par une irréelle fumée ; celui de Vlaminck roule comme un moderne coursier d'Apocalypse, sous un ciel plombé ; Humblot fait passer le sien sous un ciel d'un bleu dur, un ciel de Provence, au-dessus d'un village squelettique, tandis que Carzou inscrit dans la campagne la géométrie tragique des pylones, et ce tableau est un des plus beaux de l'exposition.

Dufy situe son train dans un de ces univers irréels dont il a le secret. Roland Oudot arrête le sien sous un ciel de Bretagne tourmenté, où la fumée rejoint la grisaille du ciel et sert de contrepoint aux silhouettes noires des femmes, aux toits d'ardoise. Pour Yves Brayer, la ligne de chemin de fer n'est qu'un prétexte qui s'inscrit dans un paysage très espagnol, sous un ciel plat, près des collines d'un blanc décapé et du champ où une paysanne noire garde son troupeau. Prétexte encore pour Villebœuf, qui fait glisser un train fantôme au panache bleui dans un paysage automnal dévoré par les bruns et les bleus. Voici un passage à niveau de Buffet, vide et désespéré. Tandis que Chapelain-Midy fait passer son train à travers les nappes blondes des blés fauchés. Michel Ciry peint une gare hivernale, avec la géométrie de ses arbres dénudés et de ses barrières. François Philippe lance son convoi vers un tunnel à travers un paysage verdâtre.

Des dessins humoristiques, quelques belles gravures, des marqueteries, des faïences, des maquettes complètent cette exposition. Et il ne faut pas oublier les affiches qui tapissent l'escalier et dont certaines, comme celle de Roland Oudot, pour le *Pays Basque* ou d'Yves Brayer, pour la *Vallée du Rhône* appellent vers tous les départs.

R. W.

## *DIMANCHE 12 FÉVRIER*

### RENCONTRE AVEC MARCEL PAGNOL.

Rue Jean-Goujon, bien assuré sur ses jambes, le torse moulé dans un tricot noir de sportif, la veste de daim ballant à l'aventure et les mains remontées aux hanches, voici, dans l'attitude même de Marius-le-Marin, celui qui fit planter le décor du Vieux-Port aux quatre coins du monde et qui rendit les drames du petit commerce marseillais perceptibles aux gens d'Helsinki ou de Yokohama.

Marcel Pagnol rêve devant les éditions japonaises de sa trilogie. Il écoute avec un petit sourire en biais les disques qui lui parviennent d'Amérique et sur lesquelles Panisse et César chantent un duo d'opérette, souligné de stridences modernes. Ces deux-là ont beaucoup voyagé. Accompagnés de la petite Fanny et de l'aventureux Marius, ils ont fait plusieurs fois le tour de la terre. La Méditerranée, mer de tous les mythes, les a emportés pour un voyage qui n'est pas près de s'achever, auprès duquel l'odyssée d'Ulysse elle-même semble une aventure de chef-lieu. Pourtant, c'est ce même surnom d'*Ulysse* que le jeune Marcel Pagnol, lycéen, avait reçu de ses camarades. Ceux-ci, préjugeant sans doute de l'avenir, avaient cru bon d'ajouter l'adjectif « astucieux ». L'*astucieux Ulysse*, alias Marcel Pagnol, commença donc sa randonnée à Aubagne (Bouches-du-Rhône), en 1895, au hasard d'une nomination de son père, instituteur, en compagnie duquel il allait du reste pérégriner au hasard des avancements et des postes.

Méditerranéens, les Pagnol le sont de toute évidence et depuis fort longtemps, bien que le nom indique une consonance de sobriquet. « Spagnol », « Espagnol », ne sont pas loin. Tout s'explique quand on apprend que les ancêtres trempaient des lames à Tolède. Les techniques évoluant, la famille fabriqua plus tard des fusils, puis des cartouches, voire des cartons de car-

touches ou des pièces d'artifice, ainsi que continuent de le faire certains arrière-petits cousins des Pyrénées.

Pagnol départage les Méditerranéens en deux races : Phéniciens et Gallo-Romains :

— *En France,* dit-il, *les Phéniciens d'aujourd'hui ce sont les Marseillais alors que les Gallo-Romains sont Provençaux. Forts en épithètes, braillards et acariâtres, tels sont les Phéniciens de Marseille dont Raimu était le type même... J'avais avec Raimu des démêlés quotidiens et, pour venir à bout de sa mauvaise humeur, je lui avais appris que son nom véritable : Muraire, avait un sens bien défini. En méridional, faire « le moure », c'est en quelque sorte faire la tête; « muraire » vient certainement de là!... Raimu avait été très impressionné par cette révélation. Il en avait profité pour me raconter que son père était encore plus coléreux que lui : un jour, trouvant la viande dure, il avait, pris d'une rage terrible, giflé sa femme à coups de bifsteack!... Raimu rapportait l'anecdote comme une fine plaisanterie, du meilleur goût!...*

Pagnol rit, de son rire sonore, sympathique. Le souvenir de son père peint une nuance de mélancolie sur son visage :

— *C'était « un très grand honnête homme »,* dit-il. *Le sentiment de la corruption le bouleversait. A telle enseigne que, lorsqu'un ouvrier maçon dont il présentait le fils au certificat d'études lui offrit, pour le remercier, une petite stattuette en stuc qui valait dans les quarante sous, il refusa avec fermeté, craignant — s'il acceptait ce cadeau, d'aliéner du même coup sa liberté et d'entacher une vie toute d'honnêteté et de scrupules... Mon père était de ceux pour qui l'absorption d'un verre d'alcool constitue un crime... L'alcool tue!... répétait-il souvent. Et je restais des heures, debout devant une terrasse de café, attendant que les buveurs de pastis s'écroulassent, foudroyés!...*

La vérité oblige de faire remarquer ici qu'aucun consommateur n'ayant jamais daigné trépasser devant lui, le jeune Pagnol perdit quelque peu de la confiance qu'il avait placée en son père ; cela ne l'empêcha aucunement de conserver à l'auteur de ses jours une exceptionnelle estime. C'est sur ce père que l'auteur dramatique débutant devait calquer plus tard son Topaze du premier acte. Pagnol père, quand il lut la pièce, fut indigné par l'évolution du personnage, encore qu'elle stigmatisât la malhonnêteté politique dans ce qu'elle a de plus déshonorant.

D'une façon générale, les premières pièces de Pagnol furent des révoltes et des cris. Les *Marchands de gloire*, écrits en collaboration avec Paul Nivoix, rapportent l'aventure d'un père qui — au lendemain de la victoire de 1918 — tire profit de la mort de son fils tué à la guerre, se fait élire président des Parents de Héros et brigue un mandat de député.

Marcel Pagnol avoue avoir connu ce personnage :

— *Je dépeins toujours,* dit-il, *les êtres que j'ai côtoyés...*

*Jazz*, copié sur la réalité comme le reste, fait état d'une histoire survenue à la Faculté d'Aix, où professait un égyptologue guindé, d'une rare sévérité avec les étudiants. Ces derniers, pour se venger de leur bourreau, volèrent des débris de vases égyptiens et allèrent les enfouir dans une petite île au large de Marseille : l'île Maire. Le Maître, prévenu, accoucha d'un rapport circonstancié. Les étudiants, féroces comme on l'est à cet âge, attendirent la publication de l'ouvrage pour dénoncer la supercherie. Et le malheureux égyptologue en mourut...

Quand on demande à Marcel Pagnol comment il écrivit *Marius*, il répond :

— *Pour l'*Alcazar *de Marseille!... Je trouvais les personnages de ma pièce tellement marseillais que je ne pensais pas pouvoir intéresser avec eux un autre public que le public local!... C'était en 1926...* Topaze *faisait carrière à Paris...*

*C'est Raimu qui, ayant lu la pièce, la porta à Simone Volterra. On sait ce qu'elle devint alors.*

Le passage de Pagnol du théâtre au cinéma est dû à un hasard. En 1930, Pagnol ne croyait guère en l'avenir du cinéma... Un jour, Pierre Blanchard, retour d'Angleterre, fait irruption chez lui : il vient d'assister à Londres à la projection d'un film parlant, interprété par Bessie Love et dit qu'il s'agit, à son sens, d'une révolution dans l'art dramatique. Pagnol veut voir le film. Il en sort conquis, *fou de joie. Topaze* en est à sa 300e. C'est le moment que choisit Pagnol pour écrire en première page du *Journal* un article explosif sur le cinéma parlant. Le lendemain, on l'assaille de toutes parts. Bernstein refuse de lui serrer la main. Les critiques l'appellent *traître au théâtre*. Les comédiens l'accusent d'ingratitude. Quant aux techniciens du muet, ils se rient de son enthousiasme et prétendent que le parlant ne passera pas l'année.

Pour se défendre, Pagnol fonde les *Cahiers du Film* où il *injurie* les cinéastes du muet. Tout le monde lui tourne le dos. Il décide alors de monter sa propre maison de production, ses studios, ses laboratoires. Il établit ses circuits de distribution, appointe chaque mois trois cents salariés, établit un plan de dix ans de travaux. On commence par tourner *le Gendre de M. Poirier* et, le spectacle étant trop court, Pagnol ajoute *Joffroy* tiré de quelques pages écrites par un garçon rencontré à Manosque, où il est employé à la B. N. C. I. : Jean Giono !

Et voilà la machine en marche. Elle conduit à l'Académie, en Chine comme en Finlande, au Festival de Cannes. Mais Pagnol demeure ce qu'il est : un homme vivant et solide. Quand on lui demande maintenant si ses préférences vont au théâtre plutôt qu'au cinéma, il se récrie. Le cinéma permet, selon lui, d'envisager la perfection de l'art dramatique et de le conserver sur pellicule. Raimu donne plusieurs centaines de représentations par jour, en étant mort ! Alors que le théâtre est mouvant, soumis aux caprices des comédiens, le film fixe à jamais une expression. Il est durable. Il permet à l'auteur de choisir la meilleure version de son œuvre.

— *Au fond, il y a l'art dramatique, un point c'est tout!...* dit Pagnol. *Le théâtre, l'opéra, le ballet, le mime, le cinéma, ne sont que des arts d'exécution, plus ou moins parfaits ou perfectibles. Et, d'entre tous, le cinéma semble le plus intéressant car il est capable, tous les jours, de s'enrichir de techniques nouvelles* (1).

LUC BÉRIMONT.

## *LUNDI 13 FÉVRIER*

*Livres nouveaux. — Stephen Hecquet : Anne ou le garçon de verre. — Jean-Louis Bouquet : Aux portes des ténèbres.*

### STEPHEN HECQUET : ANNE OU LE GARÇON DE VERRE.

Anne, *c'est le nom d'un très séduisant garçon de dix-sept ans*, jouant aux sentiments comme il eût joué aux billes, *d'un garçon qui sut, trop aimé (ou peut-être mal aimé), ne jamais tendre les bras, ne jamais se montrer curieux d'autre chose que de lui-même, ne jamais se montrer jaloux... Et le roman de M. Stephen Hecquet, c'est le récit d'un homme de trente ans*

(1) Signalons que *Judas*, pièce en 5 actes de Marcel Pagnol, vient de paraître chez Bernard Grasset dans la collection des « *Cahiers verts* ».

*qui aime Anne, récit à la fois brûlant et lucide, irrité et plein de sérénité. Pour tout dire, aussi contradictoire qu'une passion refusée, tour à tour narration et monologue intérieur,* monologue *toujours, face à l'indifférence féroce et inconsciente du* garçon de verre.

*L'auteur a réussi là un chef-d'œuvre de* récit léger *dans la tradition du* Grand Écart *de Jean Cocteau : c'est peut-être aujourd'hui le seul véhicule dont puisse user efficacement le romancier pour décrire l'amour homosexuel; il évite ainsi de rebuter, par un naturalisme de complaisance, certains esprits mal préparés à ce genre de littérature.*

*Enfin S. Hecquet, laissant passer le bout de l'oreille du moraliste qui veille en tout esprit classique, énonce au passage, en quelques lignes, les plus profondes vérités du cœur.*

*Qu'on nous permette de citer :*

Jamais je n'avais à ce point mesuré combien nos préoccupations sont de peu de poids à côté de l'amour, seul combat dont les cicatrices éternellement douloureuses soient dignes de citation (p. 97). Fidélité, petite fidélité, fidélité quotidienne et misérable, vêtement de travail de la passion, uniforme à la mesure des pauvres cœurs, camisole d'amour sottement enfilée par la plupart comme un habit de cérémonie (p. 107).

*Aux dernières pages il se dégage une sorte d'éthique de la passion :* L'amour... n'exige pas tant de mesure ni d'effacement. Force, et force aveugle à laquelle rien ne doit résister, et surtout pas ce sentiment de la liberté d'autrui, ou encore ce respect de la dignité, ce souci de compréhension mutuelle, cette délicatesse, peut-être nécessaire dans la conduite des contrats, à coup sûr inutile et stérilisante, lorsque la passion seule et son épanouissement sont en jeu (p. 139).

*(Édit. Plon.)* JEAN-JACQUES KIM.

JEAN-LOUIS BOUQUET : AUX PORTES DES TÉNÈBRES.

Voici un ouvrage plein de sombres histoires de sorcellerie. Les thèmes en sont classiques, mais l'auteur sait si bien ménager et doser ses effets, il possède si bien, en un mot, l'art de conter, que nous nous trouvons pris dans le champ de sa séduction sans même nous en apercevoir. Et pourquoi nous en plaindrions-nous puisque le philtre qu'il nous fait boire nous procure l'évasion dans le merveilleux et nous sensibilise, en quelque sorte, aux choses de la magie?

Je ne sais dans quelle chronique occulte J.-L. Bouquet est allé chercher la noire inspiration de ses nouvelles, mais il n'a certainement pas fouillé en vain les archives de la sorcellerie et de la magie, car il cultive à merveille les fleurs vénéneuses que sont les évocations de rites maléfiques capables d'avilir, puis de détruire les êtres. Le tableau est sombre, mais nous en subissons l'enchantement jusqu'au bout, alors même que nous croyons nous en défendre et rester lucide.

Sur les cinq nouvelles, il en est deux que je préfère : *Caacrinolaas* et *la Fontaine de Joyeuse.* Dans la première, un certain Antoine Frédéric G... nous confie comment il a été tenté par le diable sous les

aspects d'un ami déguisé en chien de chasse, le jour du grand carnaval de Nice. Frédéric G... est un faible et un paresseux dont toute l'activité consiste à donner du plaisir à sa femme, une de ces créatures odieuses et suffisantes qui se font appeler business-women. Humilié, il a voulu plusieurs fois l'assassiner, mais le courage nécessaire toujours lui a manqué. L'entretien qu'il a, une nuit, avec son démoniaque ami Charlie Peyrès, lui donne ce courage. En opposition avec le fantastique du récit, l'histoire du crime est très réelle. Frédéric G... accomplira un crime monstrueux et sera assuré de l'impunité. Mais la conclusion n'est pas ici. Elle est dans la triste et lamentable déchéance de Charlie Peyrès, voué à la mort par les pouvoirs occultes d'un mari trompé, qui se venge en jetant un sort au séducteur de sa femme.

Dans la seconde nouvelle, il est question de l'étrange dédoublement de personnalité d'une jeune fille, Christine Amyel. Celle-ci, au cours de crises imprévisibles, incarne soudain une ancêtre, Galliste Amyel, qui vécut sous la Révolution et fut mêlée à une sinistre affaire de simonie. Un jeune médecin s'intéresse à Christine et forme le projet de la libérer de l'esprit qui la visite. Mais sa tâche est complexe car il lui faut à la fois ménager la jeune fille et la mettre sur la voie de la délivrance...

Cette dernière nouvelle est, à mon sens, le chef-d'œuvre du recueil. Son unité d'esprit, l'ambiance (tout entière en clair-obscur), le lieu (ce vieux Paris de la place des Vosges) et la qualité des caractères et des sentiments, en font, en effet, un morceau admirablement fini et sans défauts. Il faut avoir pénétré une fois les domaines de la sorcellerie pour comprendre la puissance qu'ont pu en tirer certains hommes et les nostalgies de ceux qui voudraient encore y croire.

*(Édit. Denoël.)* YVES TOURAINE.

## *MERCREDI 15 FÉVRIER*

### JOHN-M. SYNGE : « LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL » (THÉATRE GRAMONT).

Si la jolie Pegeen Mike n'avait pas pour fiancé un poltron que l'idée de circuler la nuit sur les chemins de campagne fait trembler de peur, sans doute serait-elle moins sensible au prestige sanglant de Christy Mahon qui, après une marche épuisante, se réfugie dans l'auberge qu'elle tient, se croyant traqué, parce qu'il a tué son père d'un coup de bêche.

L'assassin est joli garçon. Il vient de loin. Il est beau parleur. Et nous sommes en Irlande, au début de ce siècle, dans un pays farouchement tendu vers son indépendance. Le crime de Christy Mahon, opprimé par un père brutal, avare, — c'est lui qui le dit, — devient un épisode de cette lutte pour l'indépendance. Christy a su s'affranchir. Son geste prend valeur de symbole. Et le récit de son « exploit » va s'amplifiant, s'enrichissant. On passe du fait divers à l'épopée. La bêche de Christy, c'est l'épée de Roland pourfendant cheval et chevalier.

Et nous assistons ainsi à la naissance d'un mythe qui se développe jusqu'au

retour du père, victime récalcitrante dont le crâne résiste avec une merveilleuse dureté aux instruments contondants. La chute du héros sera aussi prompte que son ascension. Soyez certains pourtant qu'il restera trace de son passage. Comme les filles parleront de lui, le soir, à la veillée ! Chope en main, les ivrognes, devant le comptoir de Pegeen, se ressouviendront longuement de sa force, de son agilité, de son don de conter. Car Christy Mahon dispose de ce pouvoir de « fabulation » que les Celtes possèdent au plus haut point. Il invente des histoires dont il impose, en les racontant, la réalité aux autres et à lui-même. Il construit le monde dont il est le baladin. Il est le poète. Aussi, qu'importe son mensonge? Le mythe survit à la fin piteuse de celui qui l'a inspiré. Une belle histoire s'ajoute aux trésors des légendes.

La pièce de Synge est complexe. A la base, une forte dose d'humour qui tantôt fuse en traits narquois ou âpres, tantôt s'étale en scènes comiques. Elle est aussi baignée de lyrisme. Le sentiment de la nature — une nature âpre, sauvage — se fait jour sans cesse. La jovialité et la violence voisinent. Puis, la foi catholique marque fortement de son empreinte des êtres rudes et naïfs. Ce lyrisme de Synge n'est jamais surajouté, *plaqué*. Il fait corps avec l'action. Aussi les ruptures de ton sont-elles continuelles et rendent-elles difficile la tâche des interprètes. Peut-être l'adaptation de M. Jacques Panigel qui a d'ailleurs des mérites, ne les aide-t-elle pas autant qu'il faudrait. Elle ne m'a pas paru parvenir à la fusion de l'élément réaliste et de l'élément lyrique. Elle laisse à celui-ci un aspect extérieur, un aspect « d'ornement littéraire ». Reconnaissons que le travail était difficile.

La mise en scène que M. René Dupuy a réglée est aussi intelligente que pittoresque. Peut-être le rôle de Christy Mahon qu'il s'est attribué ne s'accorde-t-il pas tout à fait à son tempérament. On voudrait au personnage plus de spontanéité, plus d' « innocence ». Auprès de lui, Mlle Anna Caprile, M. Maurice Garrel, M. Christian Marin qui a donné un étonnant relief au père Mahon, doivent être félicités. Quant à Mme Lila Kedrova, son interprétation de la veuve Quin ne peut que renforcer l'opinion qu'elle est une des premières comédiennes actuelles.

Et voilà, en somme, un excellent spectacle. On a plaisir à le dire car l'effort que fait au théâtre Gramont René Dupuy mérite grandement d'être soutenu.

R. D.

## *SAMEDI 18 FÉVRIER*

### EXPOSITION BERNARD BUFFET « LE CIRQUE » (GALERIE DROUANT-DAVID : PEINTURES — GALERIE VISCONTI : AQUARELLES).

Bernard Buffet a su imposer un univers étrange, où « la chair est triste ». Lorsqu'on connaît le peintre, ce grand garçon taciturne, on devine que cette transposition picturale correspond à un univers intérieur. Cet univers, ce n'est pas l'enfer pourtant, ce sont les limbes, et tous ces êtres noués attendent une obscure libération, l'avènement de quel soleil? On accepte l'art de Bernard Buffet ou on le rejette en bloc. Mais ceux qui acceptent la condition humaine, qui l'assument réellement, ne peuvent que reconnaître cet artiste, car il la résume dans son atrocité. Nous l'aimons pour le mal qu'il nous fait, à cause du mal qu'il nous fait. Ses personnages nous sont familiers, comme nous devient familière la face multiforme de la misère, lorsque nous consentons à la regarder. Et nous comprenons que cet art est pitié, constitue le plus noble des plaidoyers en faveur de l'âme humaine.

L'an dernier, Bernard Buffet avait fait une exposition sur le thème *Horreur de la guerre*. Il nous présente cette année l'univers du *Cirque*, le plus désespéré qu'il soit, car la crispation se devine toujours sous le sourire et la mort est quelquefois le salaire que reçoivent ces obscurs amuseurs. Dans ces jeux de mort n'y a-t-il pas une survivance des sanglants jeux du cirque, où les martyrs étaient jadis immolés? Ce monde est celui de la cruauté et Bernard Buffet l'a interprété avec une rare maîtrise. Nous retrouvons tous les figurants du drame : l'atroce et touchante *Naine à la pâquerette*, *l'Écuyère au chapeau rose*, les clowns musiciens, les Augustes tristes, les trapézistes crispés dans leur effort, les animaux et ce *Prestidigitateur* qui ressemble à l'artiste, par un espèce de défi. Le grand tableau de la *Parade* résume cet univers où la grimace et la laideur humaine sont transcendées par une pitié sourde.

Et la palette de l'artiste conserve les mêmes tons : des gris et des noirs variés à l'infini, que n'éclairent pas des verts malades, des jaunes de soufre, des rouges rouillés. Dans le bel album qui a été consacré à cette exposition (1) cette évocation est résumée.

Nous attendons désormais l'exposition annuelle de Buffet ; on peut rêver d'une exposition que l'artiste consacrerait au thème de la « Ville », et nous pressentons ce qu'il pourrait nous donner.

R. W.

## *DIMANCHE 19 FÉVRIER*

### CHRONIQUES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'histoire apparaît à nos esprits comme autre chose qu'une représentation critique du passé ou qu'un passe-temps agréable pour esprit désabusé : elle est une leçon et une source de mouvement et de vie. La pensée religieuse comme la pensée profane puise sans cesse aux sources de son histoire. Grande ou petite, partielle ou synthétique, l'histoire religieuse éclaire le débat de la foi, aux prises avec le monde moderne.

Un des plus puissants esprits de l'Église est incontestablement Augustin d'Hippone. Il n'est guère de penseur plus étudié. Le seizième centenaire de la naissance du docteur a suscité un grand nombre d'études, l'an passé. *Saint Augustin parmi nous* (2) groupe des articles de théologiens jésuites et de professeurs des facultés catholiques de Lyon. La lecture en est aisée. Les collaborateurs, sur des points divers ayant leur incidence dans notre temps, se sont surtout efforcés de laisser la parole au docteur d'Hippone, si loin dans le temps, si près par son actualité.

Quinze siècles ont passé. Augustin demeure au milieu de nous; les orientations qu'il a données au moment où s'écroulait un monde, demeurent toujours valables. « Pécheurs, comme le dit le P. Rondet, nous nous retrouvons dans son expérience. Cherchant une théologie de l'histoire, nous revenons d'instinct à son livre sur les deux cités. Car nous le sentons embarqué avec nous, tandis qu'un Bossuet,

(1) *Art et Style.*
(2) Édit. Mappus, Le Puy-Paris.

un Hegel, dissertent sur le passé, ensevelissent des morts. Augustin vit en nous, parce que, jusqu'au bout, malgré certaines raideurs de sa pensée, il sut se faire docile aux faits, docile au souffle de l'Esprit. »

Pour mettre à la disposition des lecteurs, non seulement l'histoire de l'Église, mais encore les documents et les textes, qui permettent un recours direct aux sources, M. Daniel-Rops a publié la collection « Textes pour l'histoire sacrée ». Elle en est à son dixième volume. L'accueil reçu prouve avec pertinence que l'entreprise répondait à un besoin. *Prières des premiers chrétiens* en est à sa 18e édition. Deux nouveaux livres viennent d'enrichir la série. L'abbé Vincent, ancien professeur à l'Université de Strasbourg, nous fournit une étude et une traduction des *Manuscrits hébreux du désert de Juda* (1). La découverte de ces textes dont on a pu dire qu'elle était « la plus sensationnelle des temps modernes », a été abondamment commentée par la presse.

De quoi s'agit-il? D'abord de la bibliothèque d'une confrérie religieuse, contemporaine de Jésus-Christ, qui renfermait le texte d'un certain nombre de livres de la Bible (Isaïe, Habacuc, Daniel); ce qui permet de faire un bond de mille ans en arrière, dans la littérature manuscrite de l'Écriture. Ajoutons que le texte découvert ne présentait pas de différence notable par rapport à celui que nous utilisons. De plus, nous possédons à présent une bibliographie importante sur ladite confrérie indûment appelée Esséniens : Manuel de discipline, Hymnes et Prières. Vous trouverez ces textes, étiquetés soigneusement, traduits et expliqués par un maître, dans l'ouvrage de l'abbé Vincent.

Comme les volumes de la collection de Daniel-Rops paraissent sans suivre rigidement l'ordre chronologique, un autre volume récent est consacré à la *Légende franciscaine*, par Alexandre Masseron (2). L'auteur fait partie de ce qu'on a joliment appelé le Quatrième Ordre, composé d'écrivains, historiens et philosophes, s'intéressant à saint François, comme à son Ordre. Personne n'était mieux préparé pour nous fournir l'essentiel des sources franciscaines, dans le cadre de la vie du Poverello, en y ajoutant ce qui concerne saint Antoine de Padoue, saint Louis d'Anjou, les Spirituels et les Missions d'Orient.

Cette distribution nous paraît critiquable. Comme il s'agit de textes, mieux eût valu nous fournir, écrit par écrit, l'essentiel de la littérature franciscaine des origines. Le livre eût été plus solide et son utilisation plus efficace pour le travail et l'étude.

Saint François comme les autres fondateurs des grands Ordres ne cesse de susciter de l'intérêt. *La réponse des moines* de Walter Dirks (3) en fait foi. L'auteur, qui dirige les *Frankfurter Hefte*, assez semblables à notre revue *Esprit*, ne veut pas nous fournir une nouvelle biographie de Benoît, François, Dominique et Ignace, mais situer leur action comme leur actualité, par rapport au contexte historique et profane de leur temps. Cette optique lui permet d'étudier les

(1) Édit. Fayard, Paris.
(2) Édit. Fayard, Paris.
(3) Édit. du Seuil, Paris.

rapports des institutions religieuses avec l'histoire, ou plus précisément les réponses du Spirituel aux problèmes posés par le Temporel. Il s'efforce de découvrir l'intention du fondateur dans son jaillissement, qui a pu se pétrifier par la suite. Cette perspective implique nécessairement la comparaison avec les formes actuelles des Ordres étudiés. Si les fils des grands fondateurs, les premiers intéressés par cette étude, ne partagent pas les jugements de Dirks, ils lui sauront gré, du moins, de les avoir aidés à faire un examen de conscience. Le profane ne pourra que gagner à la lecture, s'il médite sa partie constructive, avec sens critique.

Après des études théologiques quelque peu austères, la collection « Église vivante » vient de s'enrichir de plusieurs volumes d'histoire, de grande qualité (1). *Quand l'Europe cherchait l'Asie* est une traduction de l'allemand de l'odyssée des jésuites missionnaires (1541-1785). Le livre se lit comme un récit d'aventures. Celles-ci ont l'avantage d'être vraies.

Les équipes de jésuites qui suivaient les caravanes s'embarquaient obligatoirement à Lisbonne, descendaient à Goa ou à Macao et là quittaient les marchands pour se désolidariser de l'entreprise coloniale et faire œuvre d'évangélisation. L'auteur laisse parler les documents, lettres et livres, où sont relatées les péripéties de la route missionnaire.

Le livre de Plattner n'a pas simplement une valeur anecdotique, en relatant le travail missionnaire en Asie et en Extrême-Orient, il soulève le danger permanent de la compromission entre l'évangélisation et la colonisation. Le regard jeté sur le passé permettra de mieux discerner la route d'une évangélisation sans équivoque.

Se faire chinois avec les Chinois, tel était le dessein du P. Lebbe (1877-1940), missionnaire lazariste, et le message qui se dégage de la biographie que vient de lui consacrer le chanoine Leclercq (2), écrite d'une plume alerte et primesautière.

Vie passionnante qui raconte la fondation de l'action catholique en Chine, d'un grand journal dans la Chine du Nord, d'œuvres pour les étudiants chinois en Europe. L'objectif premier et permanent du P. Lebbe était de désolidariser l'Église d'une civilisation, d'une nation, d'une pensée occidentales. Il prit un nom chinois, se fit naturaliser Chinois, pour montrer que les ponts étaient coupés derrière lui, que désormais, sa vie, son histoire étaient solidaires de ses frères chinois.

Incompréhension de la hiérarchie, critiques des missionnaires ne le font pas broncher. Au-delà de tous les échecs son effort aboutit à la création d'un épiscopat chinois, d'un clergé chinois, qui demain, peut-être sauvera la foi, dans cet immense pays. Le P. Lebbe est une figure de proue de l'Église, un des précurseurs les plus marquants de l'action missionnaire. Sans extrapoler, son exemple permettra de résoudre les problèmes missionnaires que l'Europe elle-même pose à la réflexion chrétienne.

La même collection nous fournit le témoignage bouleversant de

(1) Édit. Casterman, Tournai, Paris.
(2) Édit. Casterman.

la conversion du Chinois John Wu, dans *Par-delà l'Est et l'Ouest* (1). Wu, fils d'un négociant de Ningpo, nous raconte les extraordinaires péripéties qui mènent le juriste chinois jusqu'au Vatican, où il est ambassadeur de son pays. Cet itinéraire se double d'une ascension spirituelle : élevé dans les trois religions de la Chine, John Wu se convertit au catholicisme, sans rien répudier des valeurs de son passé, sans rien abandonner de sa culture chinoise.

Pour qui veut réfléchir, au moment où l'Asie prend conscience de sa richesse et de ses virtualités, aux problèmes qu'elle pose au croyant, la vie de John Wu permettra de découvrir les vraies dimensions de l'Église.

L'histoire éclaire un autre problème que l'actualité a soulevé sans discrétion ni compétence : le prêtre et son sacerdoce. *Prêtres d'hier et d'aujourd'hui* donne la parole aux historiens de l'Église et du Droit, dont la science est reconnue éminente, comme le chanoine Bardy et M. Le Bras, pour discerner quelles sont les fonctions et la mission du prêtre. Au lieu de partir de théories, le P. Henry s'est appliqué à faire une enquête aussi large que possible sur l'histoire du sacerdoce, guidé par la compétence de M. Le Bras. Les grandes catégories soumises aux spécialistes et auxquelles le livre s'efforce d'apporter sa contribution furent : le genre de recrutement, la formation, la hiérarchie et la juridiction, l'habitation, l'habit, le train de vie, les ministères du prêtre.

Sur toutes ces questions, qui sous-entendent le drame du prêtre d'aujourd'hui, le livre cité apporte une information d'une qualité exceptionnelle. Dans une collection de grande diffusion, l'abbé Michonneau dit ce qu'est *le Curé* (2). Son témoignage complète ce que le P. Henry dit des *prêtres d'aujourd'hui*.

Définir ce qu'est le prêtre permet de mieux saisir aussi *le Rôle du laïcat dans l'Église* (titre du livre du chanoine G. Philips) (3). La promotion du laïc, devenu majeur dans l'Église, apparaît comme un des phénomènes les plus caractéristiques de l'histoire religieuse contemporaine. Il importait qu'un théologien de l'autorité de M. Philips nous esquissât les linéaments d'une théologie du laïc.

Le rôle du laïc consiste également à établir la liaison entre l'Église et la Cité, afin d'assurer une présence spirituelle au sein de la société temporelle. L'action religieuse sur les institutions, exercée au sein de la vie syndicale ou politique est l'œuvre des laïcs. L'âme française est particulièrement sensible à éviter ou à accuser toute forme de cléricalisme c'est-à-dire, toute pression de l'autorité religieuse sur la vie profane.

Pour établir le dialogue entre l'Église et le monde, le rôle des laïcs est « irremplaçable », selon le mot du grand cardinal Suhard, aux Intellectuels catholiques. Sous l'impulsion du chanoine Berrar, un *Centre catholique des intellectuels français* s'est constitué à Paris. Les publications qui en émanent prouvent manifestement avec quelle

(1) Édit. Casterman.
(2) Collection *Ecclesia*, édit. Fayard.
(3) Édit. Casterman.

constance, quelle lucidité, y sont abordés les aspects majeurs de l'affrontement du christianisme et du monde moderne.

Le travail du Centre se poursuit comme à deux rythmes différents : des réunions, des conférences, des débats, qui s'échelonnent sur toute l'année, où les problèmes d'actualité, littéraires, philosophiques ou politiques jouent une place importante : *Port-Royal* de Montherlant voisine avec une discussion sur la conception de l'histoire et le drame marocain. Les résultats de ces confrontations, où les laïcs jouent le rôle principal, laissent au théologien le soin de baliser la route, sont consignés dans *Recherches et débats* (1). Qu'il nous suffise pour montrer l'extrême variété des questions étudiées par des hommes de compétence indiscutable, de donner les derniers thèmes abordés : *Intériorité et vie spirituelle* (n° 7); *la France va-t-elle perdre sa jeunesse?* (n° 8); *Problèmes sociaux : la prostitution, l'alcoolisme, le logement* (n° 9).

Une fois par an, le *Centre des Intellectuels* organise une *Semaine des intellectuels catholiques*, dont le rayonnement dépasse largement les frontières de notre pays, où la collaboration étrangère prend désormais une signification de plus en plus marquante. Nous ne pouvons que nous en réjouir. D'ailleurs le président du Centre, M. Bedarida, n'est-il pas un romaniste distingué?

En 1953, la Semaine a étudié *Monde moderne et sens de Dieu* (2). Le thème est assez proche d'un numéro très remarqué d'*Esprit* qui déjà avait posé le même problème, sous-jacent à tous les autres : Y a-t-il antagonisme radical entre le monde moderne et le christianisme? Dieu est-il vraiment absent de notre monde? L'homme d'aujourd'hui a-t-il tué Dieu ou une idée que les générations passées s'étaient faites de Lui? Notre monde, facilement taxé d'athée ne porte-t-il pas une aspiration, une attente de Dieu, peut-être plus pure, plus absolue, plus authentique que par le passé? Qu'en est-il en particulier de l'athéisme du monde ouvrier?

Les rapporteurs ne prétendent pas donner de réponse définitive. Ils s'efforcent simplement de montrer les difficultés et les obstacles que rencontre l'homme d'aujourd'hui à trouver ou à accepter Dieu. De plus, malgré l'emprise d'un athéisme théorique ou pratique, le problème religieux joue un rôle considérable dans la vie publique. Ce phénomène est d'autant plus sensible qu'il fait suite à l'éclipse du siècle passé. Mais l'homme contemporain est peut-être plus en quête de valeurs que de vérités. Et ces valeurs visent le salut de l'homme, plus que sa raison.

Si le but de ces contributions n'est pas d'abord pratique, il se dégage une pédagogie du sens de Dieu, adapté à la psychologie moderne. Pour valables que soient les preuves traditionnelles, l'homme de 1955 a besoin d'être saisi dans son être profond, dans son existence, pour y déceler la trace de Dieu.

Est-ce pour cette raison que la Semaine des intellectuels, en 1954, a posé la question : *Qu'est-ce que l'homme* (3)? Dieu est-il l'ennemi

(1) Édit. Fayard.
(2) Édit. Horay, Paris.
(3) Édit. Horay, Paris.

de l'homme ou l'homme est-il l'ennemi de Dieu? Les deux questions sont corrélatives. Malraux a pu dire dans une conférence demeurée célèbre à l'Unesco : « A la fin du XIXe siècle, la voix de Nietzsche reprit la phrase antique, entendue dans l'archipel : Dieu est mort! et redonne à cette phrase tout son accent tragique. Le problème qui se pose aujourd'hui pour nous, c'est de savoir si, sur cette vieille terre d'Europe, oui ou non, l'homme est mort. »

Sauver l'homme, dans toutes ses ressources comme dans toute sa dimension spirituelle, n'est-ce pas la tâche la plus urgente du christianisme du XXe siècle? Et comment prolonger le mystère de l'Homme-Dieu dont M. Mauriac a parlé en des termes qui étreignent la gorge, sans respecter toutes les valeurs humaines, en tenant compte de la situation concrète de l'homme, sa naissance, sa mort, l'amour, le conflit, le travail, qui tissent son destin?

L'homme est enserré dans des réalités naturelles, biologiques, sociologiques, économiques qui tendent à l'étouffer? Peut-il en être sauvé? Il ne peut ni s'animaliser totalement ni se diviniser lucidement. Tiraillé, déchiré, l'homme peut trouver dans ses aspirations comme dans ses limites le lieu d'insertion de la grâce, où Dieu dénoue « le nœud de contradiction », dont parle Montherlant.

Les rapports de la Semaine de 1954 ont une résonance plus poignante, sans doute parce que chaque orateur y savait engagé le problème même de son existence.

Quand l'historien aura suffisamment de recul pour juger notre temps, l'effervescence religieuse d'aujourd'hui, décantée de ce qui passe, apparaîtra sans doute comme un extraordinaire effort de lucidité. Si certains pays de tradition catholique peuvent encore s'aveugler sur la situation réelle, la France a diagnostiqué sa situation religieuse avec courage. Sans parler du livre de l'abbé Godin, *France, pays de mission*, l'impulsion donnée par le professeur Le Bras, à la sociologie religieuse a provoqué des résultats déterminants. Un de ses disciples les plus remarquables, l'abbé Boulard, nous fournit les linéaments du travail d'enquête, dans *Premiers itinéraires en sociologie religieuse* (1). Si en d'autres pays la science théologique est davantage cultivée pour elle-même, nulle part peut-être, plus qu'en France, la science n'a été plus et mieux mise au service de l'apostolat. Il est symptomatique de constater que la sociologie religieuse a son berceau en pleine Sorbonne. Ce fait divers prend valeur de symbole. Pour le catholique français, s'il est ouvert et courageux, il y aura toujours des lendemains qui chantent.

A. HAMMAN.

(1) Édit. Ouvrières, Paris.

## *LUNDI 20 FÉVRIER*

MAXIME GORKI : « LES BAS-FONDS » (THÉATRE DE L'ŒUVRE).

La pièce de Maxime Gorki est une œuvre poignante, dure, amère, ce n'est pas une œuvre désespérée. Certes ces tableaux des *Bas Fonds* sont parfois horribles. Mais il y passe une pitié virile, une sorte de fraternité humaine qui poétise cette peinture réaliste et qui nous émeut profondément. Louka, le « pèlerin », un ancien bagnard peut-être, apporte à tous ces déchus avec lesquels il vit un temps, de la beauté et même de la gaieté. Il les force à s'interroger, il éveille en eux de la nostalgie, des souvenirs, des aspirations. Pèut-être retomberont-ils, s'enliseront-ils définitivement. Un instant dans les ténèbres où ils se meuvent tâtonnants, gémissants, hurlants, des lueurs d'âmes auront brillé. Le personnage de Louka, si humble, un déshérité parmi d'autres, se hausse jusqu'au symbole.

Aucune thèse, aucune rhétorique dans tout cela. La fidélité, l'exactitude du trait et de la couleur. C'est la vie qui passe. Et il n'y a pas de conclusion. La vie ne conclut pas.

Sacha Pitoeff qui a adapté le texte russe en collaboration avec M. Dobou-jinsky, affirme que sa mise en scène doit tout à son père Georges, dont il a utilisé les notes rédigées par celui-ci lorsqu'il monta la pièce en 1922. Il n'en mérite pas moins de grands compliments personnels et notamment pour la façon dont il a dirigé les interprètes qui jouent tous avec autant de relief que de vérité. Palau, qui joua tant de rôles comiques, est ici Louka avec un trait, une délicatesse d'expression qui sont d'un maître comédien. Un très beau spectacle.

R. D.

## *MERCREDI 22 FÉVRIER*

*Un homme qui voit juste, mais ne comprend rien*, c'est ainsi que François Mauriac définissait récemment l'état psychologique de Viennet dont le duc de La Force vient de nous présenter le *Journal*. On peut se demander pourquoi l'histoire s'efforce de justifier un homme dont les idées bien assises, comme celle d'un personnage de Maupassant, *ne se levaient jamais*. Peut-être parce qu'un rouage constitutif de la conscience moderne est de s'insurger contre ceux qui ont nié le progrès politique et intellectuel ; peut-être aussi parce que nous sommes devenus suffisamment historiens pour savoir que l'histoire ne justifie jamais, ni par conséquent ne condamne.

JOURNAL DE VIENNET (1817-1848).

Mettons tout de suite les choses au point : ce Journal d'un écrivain membre de l'Académie, député et pair de France, n'est pas une œuvre littéraire de valeur. Je n'y ai guère trouvé que deux phrases dignes d'un grand esprit. *Dans une nation aussi dramatique que la nôtre, les symboles ont leur valeur. Ils font croire à des opinions, à des sentiments dont ils*

*n'offrent souvent que l'apparence.* Et : *La France souterraine sortira un jour de sous les pavés pour nous les jeter à la tête.*

Mais cela n'empêche pas que cette œuvre soit d'une lecture très profitable. Nous avons l'habitude de juger le XIX^e siècle à travers les écrits de visionnaires, Chateaubriand, Balzac, Stendhal et Hugo, qui de leur vivant déjà avaient fixé ce que nous en pensons. Viennet, dans la mesure même où il manque de dons prophétiques et de largeur de vues, nous le restitue dans son étroite réalité. Merci à sa courte vue.

Oui, le XIX^e siècle est plus complexe qu'on ne l'imagine communément. Victimes de simplifications scolaires, nous croyons par exemple que Louis-Philippe, c'est encore la royauté. Mais ce roi crie à Viennet venu faire sa cour aux Tuileries : *Je suis à vous tout à l'heure.* Je connais peu de phrases qui traduisent mieux l'ambiguïté et le porte-à faux de la Monarchie de Juillet.

Autre exemple, le bonapartisme. La gloire napoléonienne nous a l'air de sortir tout droit de Béranger et de Victor Hugo. Mais dans les années 40, qu'en était-il exactement? C'était évidemment l'époque du fameux retour des cendres, mais aussi celle où de vieux témoins de l'Empire révélaient dans des conversations de salon les dessous de l'épopée et de sordides disputes de famille. *Je suis du pur sang de Bonaparte*, disait Caroline à sa belle-sœur Joseph au moment du Sacre, *et une Clary ne passera pas devant moi.* Cette dégradation du monument que Napoléon avait mis sur pied n'est pas à négliger. Renié par les anciens dignitaires du régime, le premier Empire a trouvé dans le mythe et dans la crédulité d'une nouvelle clientèle populaire les moyens de se survivre. Il y aurait là le sujet d'un essai bien curieux. J'ignore s'il a été fait.

Venons-en à la date de 1848. Quelques années auparavant, en 1843, Viennet écrit à propos du drame romantique : *Tout cela durera tant que la cabale ne se lassera point de le soutenir.* Au bout de treize ans, le succès de la nouvelle école est encore pour lui une histoire de billets donnés et d'organisation de claque. Au même moment Hugo est en train de se préparer à une nouvelle naissance qui le conservera vert jusqu'en 1880. En même temps, Baudelaire, George Sand ou Flaubert tirent des événements une série de leçons essentielles pour l'évolution du siècle. Nous parlons aujourd'hui d'accélération de l'Histoire. On ferait peut-être bien de la déceler déjà au XIX^e siècle. Ou plutôt, on ferait mieux de remarquer, à cette époque comme à la nôtre, à quel point non pas tout passe, mais tout se conserve et s'accumule.

Ce conservatisme, Viennet le personnifie naïvement et mieux que quiconque. En littérature comme en politique.

Niaiseries et absurdités, dit-il à propos du théâtre romantique. Sa vie durant, il lui oppose le bon sens et le bon goût, l'élégance et l'harmonie, la raison. Nous en demeurons d'accord. Les drames de Victor Hugo ne sont guère supportables aujourd'hui. Mais il est non moins vrai que ce théâtre, avec tous ses défauts, porte en lui l'avenir, une certaine forme de beauté et surtout, sur le terrain peut-être mal choisi de la scène, marque le succès d'une école qui compte parmi ses membres Balzac et Stendhal. Mais Balzac est pour Viennet un drôle endetté et Stendhal *un polisson.* Le mot est de Guizot.

On notera d'ailleurs que notre auteur a l'intelligence de distinguer Hugo et Dumas. *Il y a plus d'avenir dramatique dans la tête du mulâtre*, écrit-il, *que dans celle de l'auteur d'*Hernani. Exact. Mais n'est-ce pas justement parce que Hugo se posait en rival des classiques et voulait atteindre au sublime par l'emploi du vers? Son échec, dont Viennet a raison de se moquer, proviendrait alors d'une sorte de soumission à l'optique de son détracteur.

En politique, notre mémorialiste se peint par une phrase prononcée à la Chambre : *Je veux le repos de l'État parce que le mien en dépend et qu'après quarante ans de guerres, de dissensions et de réactions il est temps de se reposer.* Conséquemment Proudhon est *un ouvrier paresseux.* Louis Blanc un bâtard *tout pétri de vanité et d'audace.* Quant aux héros de Juillet et de Février : de la canaille. Viennet n'a pas la moindre prescience du renouvellement des idées et de l'évolution des classes sociales, pas la moindre intuition de l'irréversibilité de l'Histoire, pas la moindre velléité d'aménager la France à partir de ce qu'elle est.

On aurait beau jeu de rire et de traiter notre auteur d'imbécile. Le problème mérite plus d'attention. Viennet est un honnête homme, sincère, courageux, ennemi de toutes les erreurs et de tous les excès, un héritier de la tradition rationaliste française : un humaniste. Hélas! il nous permet de vérifier que le goût de la clarté peut mener au pire aveuglement, que le culte de la vertu peut aller de pair avec la pire hypocrisie. Il nous oblige à constater que la vraie perspicacité littéraire consiste souvent dans l'acceptation du mauvais goût, que la vraie honnêteté tient dans le courage à se charger de tous les péchés du siècle (ceux de 93 par exemple, qu'on est abasourdi de voir renié par ceux mêmes qui en ont tiré profit), que la permanence de la civilisation française est peut-être plus faite de trahisons que de fidélités.

*(Édit. Amiot-Dumont.)* GEORGES PIROUÉ.

## *JEUDI 23 FÉVRIER*

*Il est difficile de rendre compte avec toute l'attention qu'ils méritent de l'ensemble des ouvrages traduits. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons dû nous contenter de brosser à larges traits le tableau des livres de littérature anglaise-américaine et scandinave que nous avons pu lire en France depuis six mois, avant que les* sorties *du printemps et de l'été nous obligent à des remaniements.*

### REGARD EN ARRIÈRE SUR LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

*Le roman anglais*

ANTHONY POWELL : *les Mouvements du cœur* (1).

*Question d'éducation*, petit chef-d'œuvre du même écrivain, avait paru en France un an plus tôt. *Les Mouvements du cœur* qui, isolé se suffit

(1) Édit. Julliard.

cependant à lui-même, en est la suite. Nous y retrouvons, à l'âge d'homme, les écoliers d'Eton, les étudiants d'Oxford auxquels nous nous étions attachés malgré leur snobisme, leurs petitesses, et aussi à cause de cette parcelle de grandeur qu'ils détenaient déjà. Powell évoque ici le grand monde, mi-aristocratique, mi-bourgeois de 1930 dans lequel ils évoluent. Il détache l'individu de la masse et recrée des tableaux authentiques de cette société britannique « rempart protecteur contre les aspérités du monde extérieur », un monde peu perméable mais dont il sait percer les mobiles et les faiblesses. Un Proust britannique qui rappelle aussi Evelyn Waugh et L-P. Hartley.

HOWARD SPRING: *le Rideau de pierre* (1).

Émule de Galsworthy, en nous contant l'histoire de plusieurs générations d'une même famille, Howard Spring évoque un siècle de vie anglaise. A cette œuvre importante, composée selon les meilleures traditions du roman, je préfère cependant *My son, my son* qui rendit son auteur célèbre.

JOHN WYLLIE : *l'Émeute* (2).

Alors que le talent de Spring, et de Powell surtout, est typiquement britannique, celui de Wyllie qui s'était révélé dans *la Dernière île* et appartient à une nouvelle génération d'écrivains, n'a plus ce caractère exclusif. Wyllie nous donne ici un roman d'une actualité troublante car ces trois jours d'émeute dans une ville de la Gold Coast évoquent les tragiques événements de notre Afrique du Nord. Événements et personnages se succèdent en séquences rapides. Blancs ou Noirs ont une conduite rarement vertueuse ou édifiante. Mais chacun d'eux est un être humain dont nous partageons l'angoisse.

*Le roman américain*

JOHN MARQUAND : *le Vice-président* (3).

Parmi les grands romanciers américains Marquand est un des rares dont la manière, toute en nuances, et qui suggère plus qu'elle ne dit, puisse être rapprochée de celle des Britanniques. Marquand évoque ici quelques journées de la vie de Charles Gray, fondé de pouvoir d'une grande banque de New-York, et en passe d'en devenir le vice-président. Nous le suivons dans ses activités professionnelles, chez lui où sa femme dévorée d'ambition, par un excès d'ordre, de perfection crée à son foyer une espèce de malaise, à son club, chez le président de sa banque où tout est luxe et beauté, enfin dans sa ville natale du Massachusetts où l'a appelé un rendez-vous d'affaires. Cela est prétexte à une évocation de ses jeunes années dans un cadre minutieusement étudié où chaque famille occupe dans l'ordre social

(1) Édit. Del Duca.
(2) Édit. Laffont.
(3) Édit. Amiot-Dumont.

la place qui lui appartient. Nous apprenons ainsi que les inconséquences de son père obligèrent Charles Gray à renoncer à la femme qu'il aimait. Sa réussite matérielle n'a pas suffi à guérir la blessure qu'il porte plus ou moins consciemment en son cœur. Cette réussite qui n'a pas comblé ses aspirations laisse avec le regret d'une vie perdue, une note de désespérance sereine, mais inguérissable.

J'avoue qu'à cette œuvre qui porte la marque du grand romancier, je préfère cependant deux de ses œuvres antérieures : *Feu George Appley* et *Wickford Point*, où en une satire à la fois pénétrante et affectueuse, l'auteur évoque les grandeurs et les misères de ce qu'il est permis d'appeler l'aristocratie de la Nouvelle-Angleterre.

FREDERIK PROKOSH : *les Hasards de l'Arabie heureuse* (1).

A ce dernier roman de l'auteur des *Asiatiques*, je ne reprocherai guère que son titre. Le titre américain *Nine days to mukalla* me semble beaucoup plus fidèle à l'esprit du livre, un des meilleurs romans de l'année, et aussi l'œuvre d'un poète, par son atmosphère mystérieuse, subtile. Quatre survivants d'un avion qui s'écrase dans une île de l'océan Indien regagnent le continent après une navigation périlleuse, puis errent à travers l'Arabie mystérieuse, sensuelle, le plus souvent hostile, toujours envoûtante.

LAJOS ZILAHY: *l'Ange de la colère* (2).

Cet écrivain d'origine hongroise, est venu avec tant d'autres depuis la guerre enrichir la littérature américaine. Il reprend ici la prestigieuse histoire des *Dukay*. Dans cette tragédie de la nation hongroise et des grandes familles qui y régnaient autrefois, l'auteur s'attache à l'adorable petite duchesse Zia dont la grâce éclairait *les Dukay*. Le récit de cette débâcle n'a plus le chatoiement de l'œuvre précédente. Cependant tout en restant objectif, l'auteur nous donne un récit vibrant d'intensité.

*En arrivant maintenant aux grands noms qui ont le plus contribué à la gloire de la littérature américaine au-delà de ses frontières, nous retrouvons aussi la brutalité qui en reste le plus souvent une de ses caractéristiques.*

JOHN DOS PASSOS : *les Trois femmes de Jed Morris* (3).

Le héros, ancien et brillant étudiant de Harward, écrivain impécunieux, fourbe, dépourvu de scrupules nous apparaît dès les premières pages comme un des personnages les plus antipathiques que puisse créer la fiction. Avec les trois femmes qui ponctuent les trois

(1) Édit. Gallimard.
(2) Édit. Stock.
(3) Édit. Amiot-Dumont.

grandes étapes de son existence, nous suivons sa vie difficile parmi les intellectuels d'avant-garde de New York, puis son ascension rapide à Hollywood dont il devient un des magnats. En butte à la propagande communiste, et c'est là l'idée maîtresse de l'œuvre, il devient bientôt l'esclave, puis la victime du Parti qui a décidé sa perte.

R. Penn Warren: *le Grand souffle* (1).

Voici le quatrième ouvrage d'un auteur qui, avec *les Fous du roi* s'était aussitôt rangé au premier rang des écrivains de son pays. Penn Warren, cette fois, a cherché son inspiration dans les archives du Kentucky, au début du siècle dernier. Un jeune avocat, Jérémiah, tue son ami et protecteur qui avait autrefois déshonoré la jeune fille que lui Jérémiah voulait épouser. Autour de ce drame personnel souffle une passion politique aussi violente que celle dont Penn Warren avait su enflammer les personnages contemporains de ses autres romans.

R.-C. Ruark : *le Carnaval des dieux* (2).

Violence et horreur ont trouvé un climat idéal dans ce roman qui constitue un documentaire passionnant. C'est le drame actuel du Kenya et des haines implacables qui opposent les Mau-Mau à leurs frères de race et aux Européens.

James Michener : *Sayonara* (3).

Il s'agit ici d'amours entre Américains et Japonaises et de mariages qui tournent au drame car la loi interdit aux Américains d'emmener aux États-Unis leurs épouses japonaises. Avec les questions raciales, une fois de plus en jeu, l'auteur des *Ponts de Toko-Ri* nous a donné un roman émouvant et certainement un excellent sujet de film.

Morton Thompson : *Médecin rien que médecin* (4).

Ce livre qui depuis deux ans remporte un succès prodigieux aux États-Unis est assez proche de *la Citadelle* de Cronin. Héla! l'auteur est mort avant de connaître son succès.

*Roman norvégien*

Avant d'abandonner le domaine de la fiction, je voudrais attirer l'attention sur un premier roman plus que prometteur, non plus américain mais norvégien. Il s'agit de *The Amer* de Bugge Mahrt (5). Nous sommes à Dunkerque en 1940. Un soldat, un moine aviateur

(1) Édit. Stock.
(2) Édit. Presses de la cité.
(3) Édit. Amiot-Dumont.
(4) Édit. Presses de la cité.
(5) Édit. Fayard.

blessés, trois infirmières, les soldats noirs d'un fort voisin se sont réfugiés dans un hôpital. Tandis que les eaux montent inexorablement pour ensevelir le bâtiment et les rescapés, ceux-ci vont revivre leur passé. Chacune de ces évocations vient s'insérer dans la tragédie commune sans en rompre l'enchaînement tandis que le lecteur se laisse prendre au drame individuel. Ce mode de composition rappelle celui choisi par Isaak Dinesen dans *les Sept contes gothiques*. Ici l'affabulation reste d'une vérité hallucinante et affirme une intuition et des dons littéraires peu communs.

*Essais et récits anglo-américains*

FRANK STUART : *Vol sauvage* (1).

L'Anglais Frank Stuart, objecteur de conscience, s'est ici détourné des hommes et des guerres qu'engendrent leurs passions pour s'attacher aux animaux. Les canards sauvages, principaux personnages de l'œuvre, leurs migrations, leurs amours, les sentiments presque humains que leur prête l'auteur, sont aussi le prétexte à des descriptions grandioses, à des récits qui font naître l'angoisse.

ALEXANDER LAKE : *Un chasseur vous parle* (2).

Il ne s'agit plus ici de volatiles au cœur tendre mais de gros et dangereux gibier. Par ses qualités humaines, ses connaissances ethnographiques, un humour toujours présent, l'écrivain élève l'œuvre au-dessus du simple documentaire.

PEARL BUCK : *les Hommes que j'ai connus* (3).

Pearl Buck avait trois mois lorsqu'elle arriva en Chine. Elle y apprit le chinois en même temps que l'anglais; un professeur chinois lui fit bientôt entrevoir les trésors de la culture chinoise et de la philosophie de Confucius. Cette autobiographie est ponctuée par les récits des événements dont elle fut témoin, et elle tient presque toujours les puissances occidentales pour responsables du fossé qui se creusait chaque jour plus profond entre elles et la Chine. Il n'est pas besoin de dire que le livre est d'un très grand intérêt. Certains critiques américains le considèrent même comme la meilleure œuvre de Pearl Buck. Mais cela me semble rabaisser singulièrement la géniale et intuitive romancière de *la Mère*, *le Patriote*...

PAUL BRICKHILL : *Vainqueur du ciel* (4).

L'auteur de *la Grande évasion* a choisi ici un héros prestigieux. Il nous conte comment Bader, jeune officier aviateur dut être amputé des deux jambes. Maîtrisant ses souffrances, s'astreignant à une dis-

(1) Édit. Laffont.
(2) Édit. Presses de la cité.
(3) Édit. Stock.
(4) Édit. Flammarion.

cipline de fer, il s'entraîna si bien à l'usage de jambes artificielles qu'il put de nouveau danser, jouer au golf, au tennis, se marier, voler aussi, et en acrobate. « Wing commander » pendant cette dernière guerre, il galvanisa ses hommes, les entraînant dans des exploits qui ne se comptent plus. Fait prisonnier à la suite d'un raid, sa tentative d'évasion défie la légende.

ANNIE BRIERRE.

## *VENDREDI 24 FÉVRIER*

Notre collaborateur Jean Savant vient de publier (Édit. Stock), les lettres de Joséphine à Napoléon. La conception de la justice, en cette affaire, a-t-elle été plus vite que les travaux des historiens? Telle est la question que pose Jean Savant.

L'histoire de Napoléon, du Consulat, de l'Empire, etc., n'est pas faite. Elle reste à faire. Pourquoi? Parce que, à l'origine, il y a eu la légende. Pour reprendre le dessus, l'Histoire avait à mener une guerre longue et difficile. Il lui manquait... à peu près tout : des artisans, des matériaux, des outils.

Cela s'explique :

1° les récits des événements de l'époque napoléonienne, à l'âge d'or de la librairie (Restauration et Monarchie de Juillet), fournissaient une bonne marchandise commerciale. On ne se gênait pas avec le public, qui se contentait de peu; donc, aucun effort n'était accompli par les auteurs et les éditeurs pour renouveler le sujet;

2° la politique et la survivance de nombreux acteurs de ces scènes contraignaient à se taire de nombreux témoins, que choquaient ces contes et ces fables, et qui, eux, avaient leur mot à dire sur les événements et les personnages de l'Épopée. L'avènement du Second Empire retarda encore l'heure des dépositions utiles. En somme, dans cette guerre de l'histoire et de la légende, l'histoire ne gagnait pas un pouce de terrain. On peut dire, en gros, qu'il lui aura fallu un siècle pour passer à l'offensive — une offensive longue, lente, à marches mesurées... A ce point que la victoire n'est pas encore acquise, en cette année 1955 : cent quarante ans après Waterloo!

Sans doute, à présent, la légende recule sans cesse, mais le dernier mot n'a pas été dit. Les gros bataillons (pour parler comme Napoléon) n'ont pas tous donné. Ils ont été présentés sans système, l'un après l'autre, souvent avec de grands intervalles. Ces bataillons, ce sont les documents majeurs, les Mémoires, les Souvenirs, les Journaux, les Cahiers, les Correspondances des contemporains, des acteurs des événements. Quelques-uns ont été étouffés à leur naissance. La plupart ont provoqué du bruit, mais isolément, alors qu'il aurait été indispensable de produire un grand fracas, en agissant puissamment, avec ensemble. Faute de quoi, on grignote petit à petit la narration initiale. Un livre se refait en tenant compte d'une

source nouvelle, et, tel quel, commence une autre vie — qu'interrompt l'apparition d'une autre source. Et ainsi de suite...

Car il est de fait que les documents essentiels ont reçu le droit à voir la lumière depuis moins de cinquante ans, et que le dernier quart de siècle a été témoin du surgissement de plus de textes importants que les cent années précédentes à elles toutes.

D'autres surgiront demain. Aussi bien, des milliers de pièces continuent de dormir dans les dépôts d'archives, couvertes d'une couche de poussière religieusement respectée — plutôt paresseusement respectée... Un jour, la poussière tombera, c'est-à-dire que le voile tombera tout à fait. Mais, déjà, des progrès énormes s'accomplissent. On l'a bien vu, lors de la publication des lettres (jusque-là inédites) de Napoléon à Marie-Louise, en 1935. On en reçoit une nouvelle et formelle preuve aujourd'hui — mais, entre temps, il s'est écoulé vingt années! — grâce à la révélation des lettres de Marie-Louise à Napoléon.

Quelque opinion qu'on ait sur la seconde impératrice, ces lettres revêtent une importance exceptionnelle. Ce que la mise au jour des billets de Napoléon à Marie-Louise a apporté à l'Histoire est pratiquement hors de toute évaluation. Toutefois, on ne possédait qu'un volet du diptyque, une partie du dialogue. On aurait donné plus cher encore pour tenir le complément indispensable, la réplique. Nous les tenons enfin.

En voici le bilan (en forme d'aperçu) :

On pouvait tenir pour acquis que tout était entièrement connu sur l'enfance du roi de Rome, l'Aiglon, l'infortuné duc de Reichstadt. La lecture des lettres de Marie-Louise à Napoléon nous enseigne que la biographie de l'Aiglon est à reviser complètement pour la période napoléonienne de sa vie — celle qui intéresse principalement les Français — celle qui s'étend de 1811 à 1814, celle qui a réglé, dans une certaine mesure, la politique de l'empereur des Français... Et pour ceux que ne passionne pas exagérément l'exégèse de la destinée de l'Aiglon, il y a au moins, dans ces lettres de la mère au père, la faveur inattendue de confidences touchantes, et qu'on n'attendait plus.

Il était admis que son mariage avec Marie-Louise, en faisant entrer Napoléon *dans la famille des rois*, avait mis le comble à sa vanité (c'est indéniable) et lui avait procuré un bonheur vainement attendu de sa première union. Après lecture des lettres de Marie-Louise, il convient de réfléchir. Elle dit vrai quand elle lui écrit, après moins de quatre ans de mariage : *Nous sommes vraiment bien tourmentés depuis trois ans...* A l'époque du mariage, Napoléon était (malgré les apparences) au bord du précipice. Il s'est marié trop tard, il a eu un enfant trop tard, et il n'a pas épousé la femme qui pouvait le renforcer et le sauver.

Qui était-elle? Exactement le contraire de ce qu'il supposait. Par archiduchesse, il entendait une fille de la race de Marie-Antoinette, avec son port, sa superbe, son élégance, et son art d'imposer... Marie-Louise était l'opposé de Marie-Antoinette. Elle arriva à

Compiègne, en 1810, telle une bourgeoise de province, effacée, timide, gauche, et gênée par ses dix-huit ans. A Napoléon, ambitieux de gouverner l'Europe, il fallait une autre compagne. A Napoléon, guerrier impénitent, chevauchant du Rhin au Niémen, il fallait une autre remplaçante. Pour contenir l'entourage et les collaborateurs de Napoléon, en son absence, il importait de laisser derrière soi un être au caractère fort. Et Marie-Louise en manquait totalement.

La première question qui se pose est celle-ci : Que ressentait Napoléon, en recevant une de ces lettres par lesquelles Marie-Louise l'entretenait sans réserve de ses rhumes, de ses sangsues, de son estomac, de son rhumatisme, de ses drogues, de sa fatigue, de ses pilules, de sa migraine? Il était alors en Allemagne, ou en Champagne, avec *l'Europe sur les bras*, des armées devant lui, des cabinets agissant dans l'ombre... Et voilà qu'il recevait des *journaux* de sa compagne, de l'impératrice, sur de minuscules questions de santé!... Le sort du pays se jouait, et elle lui écrivait que son fils s'était *bien amusé à la parade*. Il n'ignorait pas qu'il ne s'en tirerait pas, à moins d'un miracle. Il avait fait brûler ses papiers les plus secrets, donné des instructions désespérées à Mollien, le ministre du Trésor, pris des dispositions ultimes en faveur de ses maîtresses et de ses bâtards, et Marie-Louise lui écrivait naïvement (à propos de quelques vagues succès, — succès sans lendemain) : *C'est vraiment bien beau d'avoir tous les jours ainsi des avantages*... Des avantages qui conduisaient les forces armées de l'Europe à Paris et faisaient chanceler le trône.

Si elle vivait dans une parfaite inconscience des menaces qui pesaient sur elle, son mari et leur enfant, au moins rapportait-elle tout ce qui venait à sa connaissance. On a beaucoup douté de l'état d'esprit des Français et des Parisiens pendant la campagne de France. Les déclarations connues étaient écartées, comme venant d'opposants au régime. Il faudra également, grâce à Marie-Louise, reviser ce grave point d'histoire. La femme de Napoléon est formelle, explicite, sur la crise financière, l'inquiétude de Paris, les révoltes dans les départements, la pénurie dans les hôpitaux, le manque de chevaux, les exigences de la garde impériale. Peut-être n'existe-t-il pas de meilleure fresque des derniers moments du premier Empire...

Excellent aussi, son témoignage, en ce qui concerne Joseph Bonaparte et quelques autres parents de Napoléon. Elle n'était pas disposée défavorablement envers Joseph et ses frères. Au contraire, c'est Napoléon qui, jaloux (non sans raison), l'a mise en garde contre les entreprises de son galant aîné. *Méfie-toi de lui*, recommandait Napoléon à Marie-Louise, *il a une mauvaise réputation avec les femmes*. Il lui écrivait aussi que son frère nourrissait de grandes ambitions. Il les connaissait bien, depuis le début du Consulat. L'esprit d'intrigue de Joseph perce à travers ces lettres, ses calculs ne se dissimulent plus, et sa fidélité n'aura été qu'un mot : ne prend-il pas des assurances du côté des ennemis de son frère? (Voir aussi, aux Annexes, la lettre 11).

Marie-Louise, bonne fille pour la mère de son mari, mérite toute créance quand elle parle de Madame, — Létizia Bonaparte, dont la légende, non sans exagération, a voulu faire une *Romaine*, une *femme*

*héroïque*... La lecture des lettres nos 27 et 32 impose une modification importante.

Ces lettres contiennent, par surcroît, maintes explications sur des antipathies et des sympathies de Napoléon. Différents points d'Histoire, encore obscurs, reçoivent ici une lumière qu'on ne pouvait plus raisonnablement espérer. Et puis, comment aurait-on mieux retracé la débandade de la cour impériale, l'effondrement du système, la lâcheté des uns, la vénalité des autres, le lamentable isolement de l'*impératrice des Français* contrainte à l'exode et livrée à elle-même?

Comme il est de toute justice, c'est à elle également que la publication de ses lettres profitera. Depuis un siècle et demi, la malheureuse archiduchesse est accablée, condamnée, stigmatisée pour avoir négligé ses devoirs d'épouse envers Napoléon abattu. Il a été donné déjà de l'exprimer, mais ici la confirmation éclatante de l'hypothèse raisonnable se manifeste : Marie-Louise ne pouvait agir autrement, elle a suivi les conseils et les ordres de son mari, et elle n'a pas changé de couche aussi promptement qu'on l'affirmait. Car Napoléon lui-même racontait à Montholon que, dès son départ pour l'Autriche, et à Grosbois même, Marie-Louise se donnait à Neipperg. Cela est faux. Elle n'a pas *succombé* aussi rapidement. En décembre 1814, la duchesse de Montebello en parlait à Ménéval : *Je savais le ragot dont vous me parlez, et j'ai trouvé cela si sot que je n'ai pas osé vous le dire; il en a même été question entre l'impératrice et moi*... Il devient également excessif de répéter les propos prétendus de la reine de Sicile à Marie-Louise : *Quand on est marié, c'est pour la vie. Si j'étais à votre place, j'attacherais les draps de mon lit à une fenêtre et je m'échapperais.* La reine de Sicile a traité la malheureuse souveraine détrônée bien différemment, et Napoléon n'a été privé de sa femme que parce qu'il l'a bien voulu. Alors la politique a joué son rôle, la séparation a été totale, et l'habileté de Metternich, de Consalvi, jointe aux lâches confidences d'une dame du palais, d'un chambellan complaisant, a rendu définitive la rupture.

La fatalité a du bon. Marie-Louise et Napoléon n'étaient pas construits pour partager une vie d'exil. Elle n'était pas faite pour lui, ce que reconnaissait le roi de Rome, devenu grand. *Oui*, lui répondit un de ses précepteurs, *mais elle était celle qu'il avait choisie, et elle est votre mère.* C'est là parole sage. On voit bien, en lisant ses lettres, qu'elle n'était pas la compagne qui convenait à un Napoléon Mais lui non plus n'était pas l'homme qui pouvait répondre (au dehors d'un palais) aux aspirations de cette âme simple. Il faudra bien la réhabiliter définitivement.

Grâce à ces lettres qui nous arrivent comme du Ciel, cela sera aisé. Leur mérite essentiel sera de permettre le remaniement d'une foule de livres et de biographies, d'abord, et, successivement, la composition de trois ouvrages originaux, lesquels manquent encore à l'Histoire du Consulat et de l'Empire : le premier sur Marie-Louise (et ce sera le premier livre complet qu'on possédera sur elle), le second caractérisera les derniers jours de l'Empire, et le troisième nous apprendra enfin ce que fut cette période connue confusément seulement jusqu'ici, — la période de l'Exode, de la Déchéance, de l'Abdication, du Départ de la femme vers l'Est et du mari vers la

Méditerranée, du partage hâtif des derniers millions emportés précipitamment de Paris, cette pitoyable fin que, malgré son génie, Napoléon n'avait pas prévue, et que la petite princesse autrichienne, désespérément simple, mais très sincère, très douce et très dévouée, ne méritait pas.

*(Édit. Stock.)* JEAN SAVANT.

## *LUNDI 27 FÉVRIER*

### GEORGES SORIA : « L'ORGUEIL ET LA NUÉE » (THÉATRE DES NOCTAMBULES).

Le petit Théâtre des Noctambules montre dans ses choix de l'initiative et de la hardiesse, ce qui le rend fort sympathique. A une pièce de Jean Duvignaud, difficile assurément, déroutante si l'on veut, mais à coup sûr curieuse, il a fait succéder une pièce de Georges Soria qui a pris pour thème un des plus angoissants problèmes actuels. Il s'agit en effet de la préparation de la guerre atomique, de l'inquiétude, de la peur qu'elle suscite. Il s'agit aussi du cas de conscience qui se pose aux savants dont les travaux ont pour objet d'accroître la puissance de l'arme nucléaire, comme aux militaires qui seraient éventuellement appelés à se servir de cette arme. Conflit douloureux et qui, au-dessus même de la recherche atomique, pose d'une manière plus générale la question de l'utilisation des découvertes scientifiques qui peuven- apporter à l'homme plus de bien-être et de bonheur, mais aussi l'exterminat tion et dont les conséquences sont souvent imprévisibles.

M. Georges Soria a eu le mérite de traiter ce débat dont on pouvait craindre qu'il ne tournât à la conférence de propagande, avec une parfaite probité intellectuelle et aussi avec un sens réel des exigences scéniques. Un peu grêle et schématique peut-être, sa pièce est adroitement menée, soigneusement écrite. Elle ne tombe ni dans le mélo ni dans la pièce à thèse. Elle demeure vivante et elle excite la réflexion. Il m'a semblé que ses qualités eussent pu être mises beacoup plus en valeur par les interprètes.

R. D.

## *MARDI 28 FÉVRIER*

*Livre nouveau. — Salvador de Madariaga : Bolivar.*

### SALVADOR DE MADARIAGA : BOLIVAR.

Il y eut en Alexandre, César ou Napoléon, une sorte d'organisation personnelle qui leur permit d'imposer à leur prodigieux élan vital, une pondération intellectuelle décuplant leurs moyens et justifiant quelque peu leur ambition. En Bolivar, rien de tel : un torrent suivant sa pente, une force vive insoucieuse des succès et des revers, et finalement abîmée dans la mort.

L'absurdité exceptionnelle de ce destin méritait qu'un véritable

historien, doublé d'un psychologue, s'y attachât pour faire justice des erreurs qu'il pouvait avoir inspirées à de moins scrupuleux. Salvador de Madariaga, très opportunément, a demandé l'arbitrage de la biologie et de la psychanalyse pour ramasser sous l'autorité de la science les explications les moins contestables du « cas » Bolivar et restituer au musée de l'Histoire, dans son meilleur éclairage, un des types les plus curieux de la caravane humaine.

Esclave de passions ataviques : les femmes, la guerre, l'ambition, héritées d'une triple ascendance nègre, indienne et espagnole, Bolivar tenta de s'en dégager dans une poursuite immodérée de la Liberté. N'oublions pas que nous sommes au début du XIXe siècle et cette liberté-là n'est déjà plus qu'un mot. Puisque Napoléon ne craint pas de se dire l'enfant de la Révolution française, pourquoi le *Libertador* rougirait-il d'imposer le bonheur par la violence au continent sud-américain? La démocratie a toujours été l'alibi des dictateurs sans dynastie. Et si de fausses données de ce genre ont berné depuis vingt siècles les nations les plus éclairées, rien d'étonnant à ce qu'un Bolivar soit tenté d'en exploiter la vertu sur les populations dénuées du Venezuela.

Avec cynisme? non pas. Conscient de ses limites autant que de sa supériorité sur la multitude des tyranneaux locaux, de ce que son intelligence devait toujours céder à ses impulsions, sa lucidité à son ambition, il veillait à rendre un culte démonstratif et superstitieux à cette liberté, miraculeuse panacée capable de parer ses pires crimes du prestige du bon droit. Ce batailleur infatigable, cent fois vaincu, cent fois vainqueur, eut soin de n'engager aucune action sans en recevoir l'ordre d'une poignée de députés terrifiés, au besoin sortis de leur lit à la pointe de l'épée, les mêmes qu'il suppliait avec des grâces de coquettes de lui reprendre ses pouvoirs chaque fois qu'il était décidé à en embrasser de plus grands.

Chevauchées tumultueuses, exploits physiques insensés, on le voit en Colombie, au Chili, au Pérou, au Brésil, en Équateur, rêvant d'un impossible empire, conquérant des villes endormies que son passage suffit à soulever contre lui, colmatant des brèches, punissant sans cesse des trahisons toujours renaissantes, négociant hautement avec l'Angleterre contre une Espagne agenouillée que les peuples harassés finissent paradoxalement par rappeler de leurs vœux.

Acclamé et banni tour à tour, n'hésitant pas à massacrer huit cent prisonniers en une nuit pour rendre disponibles leurs dix gardiens, promettant la mort aux Espagnols même neutres et la vie sauve aux Américains même coupables, s'acharnant férocement contre le clergé pour assister peu après à un *Te Deum*, Bolivar passerait pour le parangon du machiavélisme si son biographe ne nous le montrait finalement comme seulement et maladivement influencé par les circonstances. Loin d'être le prodigieux héros de nos places et de nos rues, c'est le type même de l'instable mental.

Drieu la Rochelle, avec *l'Homme à cheval*, avait génialement réinventé naguère ce caractère de dictateur sud-américain, lunaire, compliqué, sensuel, grandiose et primaire qui fleurira encore longtemps dans les pays de civilisation déracinée, auxquels manque ce que nous appelons le sens du ridicule, ou plus sérieusement le sens

critique, et qui assure la régulation — non sans défaillance, et parfois jusqu'à l'enlisement — des nations marquées profondément d'un humanisme.

Toutefois, entre le général d'opérette doré sur tranches et le lutteur forcené entraînant par son entêtement animal les peuples hébétés dans une guerre qui ne sait plus son but, c'est le mérite de ce livre — parfois lassant à force de minutie — de parvenir à nous restituer un homme sans pouvoir sur lui-même. Usé prématurément par les excès les plus divers, par l'insatiabilité d'une maîtresse qu'il n'a pas le courage de renvoyer, par une totale absence de discipline corporelle, cloué enfin par la maladie, son empire réduit à une poignée de serviteurs, il rêve encore d'une couronne...

« Celui qui sert une révolution laboure la mer », finit-il par dire un jour, comme malgré lui. N'y voyons nullement l'aveu d'une humilité ultime. C'est tout au plus reconnaître l'échec des moyens que lui a inspirés la fascination de Napoléon. Ah! s'il avait su! Une bonne conquête pure et simple, sans excuse démocratique, sans se laisser empêtrer par des parlements fantoches, sans autre justification que la force. Comme les Espagnols en somme.

*(Édit. Calman-Lévy.)* SERGE DUMARTIN.

## *MERCREDI 29 FÉVRIER*

### PRÉSENTATION DE FILM DE JACQUES-YVES COUSTEAU : « LE MONDE DU SILENCE. »

Depuis quelques années notre univers quotidien s'est enrichi d'une dimension nouvelle : les livres de Philippe Diolé, et en particulier l'*Aventure sous-marine* (1) ont approfondi ce que les courts-métrages de Jacques Yves Cousteau *(Épaves, Paysages du silence, Par 18 mètres de fond* etc.) avaient fait entrevoir. Et voici que Cousteau nous offre, avec son premier long métrage *le Monde du silence*, élaboré avec l'aide du fidèle Frédéric Dumas, la plus vertigineuse illustration des livres de Philippe Diolé. Ici, ce n'est pas seulement les plus merveilleuses légendes, celles de Robinson, d'Ulysse et des *Mille et une Nuits*, qui sont devenues une vérité visible, mais toute la poésie lyrique du XIXe siècle s'incarne mystérieusement et s'épanouit sous nos yeux. Citant *le Bateau ivre*, Philippe Diolé, qui avait relu en compagnie de Philippe Taillez le fameux passage sur « l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs », arrivait à cette conclusion : ... *la transcription poétique était un acheminement vers la connaissance de l'abîme.* Le cinéma donne à la transmission de cette connaissance une efficacité singulière. Jean Epstein remarquait, dans *le Cinéma du diable* (2) que la fluidité, la mouvance, qui sont

(1) Éd. Albin Michel.
(2) Jacques Melot.

l'essence du cinéma l'apparentent à l'univers onirique. Mais c'est précisément ce sentiment d'ivresse et de rêve qui pénètre l'homme en proie aux sortilèges sous-marins. Disparition de la pesanteur. Mollesse aérienne. *Un rêve très lent monte des profondeurs* (1). Le dernier film de Jacques Yves Cousteau tourné avec la collaboration de Louis Malle, ancien de l'Idhec, confirme ce que nous avaient fait pressentir *Épaves* et *Paysages du silence* : cette consanguinité entre le rêve, la mer et le cinéma.

Sans doute on peut, au cours de cet étonnant voyage, se raccrocher à toutes sortes de références plastiques : estampes japonaises, teintes chères à Bonnard, contrastes colorés de Matisse, hiéroglyphes acides de Paul Klee, baroquisme extravagant des formes et des couleurs, faisant jaillir, en une genèse qui semble toujours renaissante, des poissons zèbres, des poissons arlequins et tout un cirque marin aussi inquiétant qu'une toile de Jérôme Bosch, mais pourtant tamisé par d'étranges ondes d'apaisements. Oui, nous pensons à toute une tradition baroque devant ces forêts équatoriales des profondeurs, ce ballet du monstrueux, ces poissons tatoués, ces anémones limpides et perverses. Mais ce n'est pas le pittoresque qui domine ici, c'est bien plutôt l'irréel et, pour tout dire, la magie. Magie somptueuse (soulignée par une magnifique musique de gloire signée Yves Baudrier), des dauphins qui bondissent dans un jeu éblouissant; magie des traînées rouges laissées par le cachalot blessé qui perd son sang, magie des harmonies délirantes de teintes, comme il est difficile d'en imaginer, des bleus, des rouges ou des bruns d'une telle densité que la couleur ici rejoint la musique et vibre en nous comme une flèche.

Philippe Diolé évoque souvent Valéry, le poète marin, le « bon nageur », à l'occasion des joies et des troubles que lui ont laissé ses explorations sous-marines. Pour ma part, la griserie du poète de *Charmes* me semble encore trop raisonnable et trop humaine pour être confrontée à ces impressions qui sont plus proches — à mon sens — des rêveries de Supervielle : *les Contes de l'enfant de la haute mer*, tout comme certains poèmes de *Gravitations* rappellent en effet cet étirement voluptueux et secrètement angoissé du noyé conscient, qui s'abandonne à un mode inespéré de participation au cosmos. Ne retrouvons-nous pas ici la magie et les menaces du rêve, la tentation de ne plus se réveiller? Tel est bien ce vrai chant des sirènes dont me parlait hier encore Max Brandilly, cinéaste et plongeur, ce sentiment confus et profond fait de délice et de peur, cette pure ambivalence qui conjugue les fascinations de la mort et celle d'une dilatation incessante de l'être

Nous n'envisageons qu'un aspect du film de Jacques-Yves Cousteau : il faut ajouter que cette œuvre magnifiquement photographiée par Edmond Séchan et bénéficiant d'une caméra spéciale due à l'ingénieur de la *Calypso* s'adresse à tous les publics : aux enfants, aux adolescents qui vivront une heure et demie de merveilleux à l'état brut, aux curieux dont les exigences seront satisfaites par une explication technique sobre et efficace; aux historiens de la

(1) Ph. Diolé, *op. cit.*

civilisation (que Philippe Diolé a raison d'invoquer dans son livre) qui verront peut-être ici une possibilité de renouvellement de notre civilisation trop exclusivement terrienne. Qu'il s'agisse des paysages marins et de leur féérie vraie, de l'amitié avec les poissons dont certains se laissent apprivoiser, des vestiges antiques découverts sur les épaves — monde issu d'une merveilleux roman noir et traversé par l'ombre de Lautréamont — qu'il s'agisse de la curée des requins autour du cachalot (autre souvenir de Maldoror), des jeux sains et barbares de ces modernes Argonautes, *le Monde du silence* est une inépuisable source d'enrichissement, d'exaltation et de rêve.

Henri Agel.

# LE DÉSARROI

IL y a une neurasthénie française. Nous le savons tous, car nous en souffrons tous, et qui dit le contraire, ou bien il se trompe, ou bien il ment.

Comment n'être pas découragé? Le poujadiste voit entrer à la Chambre ceux qui voulaient en faire sortir les autres, ou tomber dans la politique ceux qui se flattaient de n'en pas faire. Le R. P. F. a vu la dissolution de ce qu'il prétendait créer : un rassemblement. L'indépendant a vu M. Pinay concéder à M. Edgar Faure tout ce qu'il avait déclaré horrible quand M. Mendès-France le proposait. Le M. R. P. se voit écartelé entre le communisme et la réaction, le Radical voit son parti d'union dans la diversité, manier l'exclusive et se diviser contre lui-même. Le Socialiste voit M. Guy Mollet demander les pleins pouvoirs que la S. F. I. O. a toujours combattus, incliner bon gré, mal gré, en Afrique et admettre la primauté du militaire, et il voit d'autre part les communistes s'attacher à lui, comme une pieuvre au poisson qu'elle paralyse avant de le dévorer. Le livre de M. Pierre Hervé montre d'ailleurs que les communistes eux-mêmes ne sont pas si farauds que les non-communistes l'imaginent. J'aime l'honnêteté de M. Hervé. Je souhaite qu'il soit promptement réintégré dans le parti qu'il a choisi, auquel il s'est dévoué et en dehors duquel il sera malheureux. Je crois qu'à cette honnêteté il faut répondre en lui disant : oui! c'est très difficile d'être communiste en France aujourd'hui, et très difficile également de ne l'être pas...

Chacun est découragé, voudrait se retirer sous sa tente, faire de la métaphysique (sauf M. Sartre, bien entendu). Chacun sait sa propre impuissance, et que pourtant elle ne l'excusera pas, fût-ce devant lui-même, quand de nouveaux désastres auront accablé la Patrie.

Tout est faussé, tout est leurre et imposture. Le communisme attise partout les nationalismes qu'il se flattait d'éteindre. Les partis regardent en rougissant leurs propres programmes, les politiciens tremblent qu'on leur cite leurs propres discours, qu'on leur relise leurs propres écrits. Le drame africain pèse de plus en plus lourd sur la France, et personne n'ose dire : si, il faut rester, fût-ce par la guerre, ni, il faut partir, fût-ce dans la ruine.

L'Afrique ne souffre pas l'imposture. C'est trop près, il y a trop de liens entre le Maghreb et la France. Il faudra bien, en définitive, que les Français d'Afrique rentrent en France ou soient défendus, ou se défendent tout seuls, ou périssent. Car M. Mauriac a raison de dire que les musulmans sont plus nombreux en Afrique que les Européens. Il a raison de dire que nous n'avons pas toujours eu raison, mais il a tort de feindre que ces Français puissent prospérer

sous une domination arabe. D'abord, parce que ces Arabes ont toujours désiré leur perte, et ensuite parce que, sous une domination arabe, rien ne prospère jamais. La Perse abasside? elle n'était pas arabe. Le Califat omeyyade? c'était l'empire d'Alexandre. Personne n'a plus de respect que moi pour le Maghreb et pour l'Islam. Mais leur génie n'est pas d'édifier de grands « ensembles » industriels. Sous leur domination, écrit Ibn Khaldim, leur plus grand historien, les délits ne cessent d'augmenter, la dévastation se propage partout, des habitants abandonnés à eux-mêmes s'attaquent partout. On dira comme Molière « nous avons changé tout cela ! ». Je me permets de n'en rien croire. Les Arabes ne changent pas plus que le désert dans lequel ils vivent et d'où surgissent toujours des vagues nouvelles d'hommes durs, sobres, rebelles à toute discipline et qui s'entre-haïssent fût-ce à l'intérieur de chaque tribu. Regardons-les plutôt : leurs coiffures, leurs visages, n'ont pas changé depuis deux millénaires. C'est leur grandeur. Ils peuvent brandir contre nous le nationalisme, comme une arme nouvelle que nous-mêmes leur avons donnée, mais ils ne constituent pas de nations. Le Maghreb n'en a jamais constitué. Il n'a jamais eu de centre. Et ce n'est pas un hasard. Les antagonismes éternels du désert et de la mer, de la plaine et de la montagne, du bled et de la Cité, des nomades et des sédentaires, des Kabyles, des Berbères, des Bédouins préexistaient à notre domination ; ils lui survivront. Rome, Byzance, qui avaient eu des colons au Maghreb, que sont-ils devenus? Que sont devenus, après l'invasion zénète et l'invasion bédouine, l'Hippone de saint Augustin, le Tripoli de Septime Sévère? Dans quel état avons-nous trouvé le Maghreb? Quel ordre y avons-nous détruit? Quelle prospérité y avons-nous ruinée? Je suis fatigué d'entendre dire : nous resterons, mais sans user de la force et nous céderons, mais sans léser nos colons. Si « gouverner c'est choisir », encore faut-il accepter des inconvénients que tout choix implique. Choisir serait trop facile si le choix qu'on fait ne sacrifiait rien qu'une poignée de rebelles ou une poignée de féodaux ». Chacun, bien sûr, se résignerait à ce que M. Borgeaud perdît une partie de ses richesses. Je ne l'ai jamais vu, et je ne doute pas, que, même ruiné, il reste beaucoup plus riche que moi.

Mais je suis las de tous ces apothicaires qui ne savent que ressasser ! « Il est bénin, bénin », en brandissant leurs clystères !

Le pire d'ailleurs, ce n'est pas de sacrifier l'Algérie ou de faire des sacrifices pour l'Algérie, c'est de ne pas savoir ce que nous voulons, c'est d'avoir, quoi que nous fassions, mauvaise conscience.

Cette mauvaise conscience, elle vient plus encore de notre neurasthénie que de nos erreurs. Je sais que nous avons commis beaucoup d'erreurs. Tort de chasser le sultan et de le reprendre, d'accabler Bourguiba et de l'exalter, tort de combattre des brigands nomades avec nos divisions faites pour combattre des armées européennes, tort de maintenir à Alger un gouvernement général qui n'a servi qu'à résoudre — et très mal — des problèmes intérieurs français, tort de prétendre nommer nous-mêmes le clergé musulman, tort de laisser au Maghreb des misères trop affreuses

et des fortunes trop scandaleuses... Tort d'avoir fait trop libéralement des promesses cyniquement reniées.

Mais, ces torts, nous les avons aussi envers les Français. En France aussi, je sais des villages auxquels on avait promis l'eau et auxquels on ne l'a pas donnée. En France aussi, il y a des riches qui sont trop, et trop injustement riches, et il y a des pauvres qui sont trop pauvres.

D'autre part, nous n'avons pas seulement des torts. Nous avons bâti au Maghreb d'admirables villes, nous avons sauvé la vie des hommes et rendu à la terre la prospérité perdue. Les magnats de la viticulture algérienne ont fait du mal, je le concède, puisque tout le monde le dit. Or je lis également, dans *les Siècles obscurs du Maghreb* (1924) : « L'Algérie traverse une période de grande prospérité... elle la doit à *la vigne.* Depuis le début, l'Algérie a cherché la culture industrielle qui lui apporterait la richesse. Elle a beaucoup tâtonné. Elle a essayé du coton pendant la guerre de sécession. Elle a étudié la ramie, le sapidus. Elle a fait et fait encore des primeurs. Mais le gros succès, jusqu'ici, a été la vigne. La vigne depuis vingt ans rapporte à l'Algérie des sommes énormes, elle a fait une révolution économique et même morale, changé l'atmosphère, exalté la joie de vivre et la fièvre d'entreprendre ; elle a fait pousser Alger en ville champignon. Ceux qui l'ont implantée et propagée ne méritent pas uniquement des malédictions. »

Nous n'avons peut-être pas été justes envers les musulmans d'Afrique, nous ne le compenserons pas en étant injustes envers les Français.

La vérité, c'est que nous avions voulu garder nos colonies, en devenant, en nous proclamant anticolonialistes ; gagner à la fois sur le tableau de la possession et sur celui du renoncement. Et nous restons ballottés entre nos « postulations contradictoires », petits-bourgeois que nous voudrions ne pas être et que nous sommes tous — communistes compris.

De là ce sentiment de vide, et ce balancement de toutes nos démarches, nos éternels « sans toutefois » qui annulent chacune de nos phrases, au moment même où nous les proférons.

J'éprouve quand je pense à toutes ces choses, une sensation douloureuse de vide, je frappe du pied et je ne sens plus la résistance élastique du sol français. Je ne peux ni répondre aux questions que je me pose ni cesser de me les poser. Cette interrogation pénible, anxieuse, c'est sans doute tout ce qui nous reste, ce qui nous fait nous ressembler, ce qui devrait permettre de nous rassembler. Je ne peux plus me sentir le frère d'aucun superbe. Qui est à l'aise dans la politique, dans la métaphysique, dans la religion, je n'ai plus rien de commun avec lui. Mais peut-être aucun Français n'est-il à l'aise, en aucun domaine, sinon dans les excursions du dimanche et les fraternités des bistrots. Peut être l'unanimité française n'est-elle pas si loin qu'on pense de renaître, dans le mécontentement, « dans le sang et dans les larmes » disait Churchill.

EMMANUEL BERL.

# DES MAMMOUTHS

LE mammouth est facile à définir : c'est un éléphant gigantesque mais fossile, dont on ne possède guère que des fragments, conservés dans la glace ou dans une boue pétrolifère. Les squelettes entiers en sont rares; des os ou des défenses s'en trouvent un peu partout, même sur notre territoire; des morceaux de chair en sont visibles dans quelques musées, par exemple, à Cracovie. Néanmoins le mammouth, réduit en général à l'état de créature fabuleuse, garde une éminente réputation dans la mémoire des hommes qui ne l'ont jamais entrevu : oui, le renom d'un être redoutable, témoin d'époques bien plus nobles que la nôtre; au point qu'on pourrait lui appliquer le vers de Virgile.

*Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.*

ce qui veut dire : on admirera, en ouvrant leur tombeau, l'énormité de leurs dépouilles...

... si justement Virgile n'était peut-être, en fait de littérature, un de ces mammouths dont nous voulions parler.

On pourrait appeler de ce nom les très grands classiques, de dignité non pas seulement internationale, mais mondiale, ceux que par définition l'on vénère et qu'on ne lit plus jamais, hormis quelques spécialistes, maniaques ou universitaires... Il n'est certes pas question de contester leur gloire. Ils trônent sur les autels d'un Panthéon idéal où les vivants ne pénètrent point, mais dont ils se plaisent à croire que l'entrée est libre, gratuite, et la visite flatteuse. A la rigueur, de même que certains monuments funéraires ou certains palais abandonnés, leur temple peut recevoir, pendant une demi-heure, un groupe de touristes assez indifférents, mais d'apparence recueillis, sous la conduite d'un cicerone, d'un conférencier, d'un rédacteur de manuel historique. Et il ne faudrait pas, si l'on est un personnage cultivé, ignorer le nom, la date, le sujet même de leurs sublimes chefs-d'œuvre, pas plus que d'oublier dans l'histoire du monde Gengis-Khan, Cortès, Alexandre, Blériot, Auguste, Edison, Cromwell, Brillat-Savarin...

Mais hélas! à la différence des grands hommes qui ont agi sur les mœurs, les institutions, les commodités de la vie, les écrivains ne survivent que par le texte de leurs ouvrages. Autant dire que leur immortalité réside dans les bibliothèques. Pour les collections publiques, rien à craindre. On peut toujours aller consulter la *Patrologie*

et les *Monumenta Germaniæ* à la Nationale ou ailleurs. Mais c'est dans les librairies privées que les dieux et demi-dieux de la littérature dormiraient d'un sommeil moins pesant. Il y a un siècle, chaque lettré de province, des notaires, des médecins, des hobereaux, avaient encore sur leurs rayons un Voltaire complet, un Walter Scott intégral, entre le Cabinet-des-fées et le Dictionnaire-des-cas-de-conscience. Les tomes du *Magasin pittoresque*, puis du *Journal des voyages* ont peu à peu supplanté ces classiques, et Dieu sait aujourd'hui ce qui a succédé aux successeurs...

On ne doit pas imaginer que le succès pratique d'un illustre auteur disparu coïncide avec son succès théorique. Il me souvient d'avoir jadis rencontré Pierre Lasserre à la Bibliothèque nationale : sur des casiers usuels, s'étale la *Somme* de saint Thomas. Nous en tirâmes deux ou trois volumes, d'où sortit une noble poussière.

— Voilà! dit mon compagnon. Il paraît que nous sommes à l'époque du thomisme.

En effet tous les auteurs religieux ou laïcs, citaient avec componction le Docteur Angélique. Le même critique prétendait que son vieil ami Maurras, féru de positivisme, n'avait rien lu d'Auguste Comte. Et si vous lisez la brillante thèse sur la *Religion de Balzac* que soutint l'abbé Philippe Bertault, vous y apprendrez que le romancier qui ne jurait que par Swedenborg n'avait jamais ouvert un livre de ce visionnaire. D'où il faudrait conclure que la gloire n'est même pas assurée aux défunts par leurs disciples, qui ne sont pas forcément des lecteurs.

En quoi consisterait-elle alors? Dans les notices de dictionnaires, dans la perpétuité du nom. *Nomina, Numina*, c'est bien le cas de le dire en retournant la formule. Il suffit d'un groupe de syllabes heureux pour parvenir à l'apothéose. Consultez l'annuaire des téléphones, vous y trouverez cent personnes qui portent le nom de David, trente qui ont celui de Saladin : elles n'ont peut-être pas lu la Bible; elles ont sûrement oublié le grand sultan chevaleresque que tout l'Occident chrétien admira.

Et les rois de Suède qui s'appellent Oscar, on peut croire qu'ils ne reprennent jamais les poèmes ossianesques, d'où leur prénom est sorti, à la fin du XVIII[e] siècle. Nous-mêmes est-ce que nous rouvrons la terrible épopée factice de l'astucieux Macpherson? Il nous suffit d'en voir le reflet dans les premiers chants des *Martyrs*, qui dépassent les bornes de l'ennui permis, ou d'en lire cinq ou six pages traduites (au second degré) dans *Werther*.

Voilà le premier exemple, et typique, d'un mammouth. Ossian, il y a cent ans encore, bien que l'imposture en fût dénoncée, semblait assuré de passer les siècles. Même en bâillant, on n'eût pas osé le dépriser. Tous les écrivains romantiques y avaient respiré l'atmosphère du génie celtique, de la noble Calédonie, et, pour des raisons plausibles, ils professaient que l'humanisme avait étendu, à cause de ce barde, son domaine vers le Nord, que désormais le sublime barbare rivalisait avec le sublime gréco-latin. Et Ossian, c'est vrai, tient encore une place importante dans l'histoire du goût, dans celle des sentiments. Il a préparé les voies à Wagner, en habituant les civilisés d'Occident à aimer les antiques légendes de leurs races, à

se sentir la peau de l'aurochs comme disait feu Alphonse de Chateaubriant. Heureux Ossian, si fort de n'avoir pas existé! On pourrait dire que le mammouth, plus malin que le phénix, n'a pas besoin pour échapper au néant, de renaître de ses cendres.

Mais il faut recenser des classiques de meilleur aloi. Nous citions plus haut Virgile. Qui a lu *l'Énéide* complète, même parmi les bacheliers de formation traditionnelle? Dans le texte, sûrement personne. En version française, c'est presque aussi douteux. Homère, lui-même, si l'on était sincère, on avouerait qu'il n'est pas un lettré sur mille, et pas un homme de lettres sur cent, qui ait lu *l'Odyssée* et *l'Iliade*. C'est fort excusable, surtout aujourd'hui où les écrivains embrassent leur métier sans passer en général par l'enseignement gréco-latin. C'est regrettable aussi; car si *l'Iliade* contient d'admirables passages, riches de sens emblématique, d'humanité, de pittoresque éternel, *l'Odyssée* reste amusante d'un bout à l'autre; et l'on devrait la savourer à treize ans comme un roman d'aventure... Passons sur les *Argonautiques*, sur la *Pharsale*, sur toutes les épopées secondaires, mais illustres, dont on est obligé de connaître le titre, le propos, comme on sait qu'il existe des constellations nommées Cassiopée, des planètes nommées Saturne ou Jupiter. Grâce à cette bienséance, Apollonius de Rhodes et Lucain demeurent des écrivains de haut rang. Ce privilège ne leur sera jamais enlevé, vu qu'il n'existe aucune jalousie, ni rancune, aucune curiosité non plus à leur égard.

Au risque de scandaliser quelques personnes, on devait pousser cette revue des ombres jusqu'aux temps modernes. Comptez autour de vous les gens qui ont lu *la Jérusalem délivrée* ou *le Roland furieux*, ou plutôt qui ne s'en vantent pas sans en fournir la preuve. En Italie, on rencontre encore des lettrés qui savent par cœur des vers plaisants, coruscants de l'Arioste. Pour le Tasse, c'est plus rare. Chez nous, autant compter les personnes qui pourraient comprendre Einstein et Henri Poincaré. Soyons francs aussi en ce qui concerne *la Messiade* ou *le Paradis perdu*, dont il n'y a pas eu, à notre connaissance, de traduction depuis la fin de l'avant-dernier siècle : l'Arioste, lui, a été tourné en français jusqu'à la Révolution, la dernière fois par Pankoucke en 1787. J'ai vu cependant deux ou trois admirateurs particuliers de Klopstlock, qui les mérite par la noblesse paradoxale de ses froids hexamètres. Les peintres se sont souvent inspirés de Milton, quand ils faisaient encore des tableaux figuratifs, à sujets prétentieux; mais ils n'y allaient sans doute pas voir de trop près... Et quant aux *Lusiades*, trois fois, hélas! le dernier lecteur, parmi mes relations, en est mort en 1943. Depuis qu'on monte rarement *l'Africaine* dans les opéras de province, personne ne sait plus d'où vient le géant Adamastor, gardien féroce du cap des Tempêtes; et, malgré Guevara, malgré Montherlant, qui songe à aller chercher l'histoire d'Inès de Castro dans l'épopée du noble Camones?

D'où l'on devra cette fois conclure que les grands mammouths de la littérature sont définitivement enterrés, mais qu'on n'osera jamais constater leur trépas. L'acte à dresser n'aurait d'ailleurs aucune importance; il ne servirait qu'à légitimer l'ignorance et l'inculture chez les modernes qui pratiquent ces défauts, mais n'osent pas encore s'en flatter.

Il est quelques exceptions à la règle de cette désuétude où tombent les œuvres célèbres. Pourquoi *la Divine Comédie* forme-t-elle une de ces exceptions? parce que l'exégèse n'en sera jamais achevée, parce qu'elle contient des passages mystérieux, outre des mythes inoubliables et un génie d'expression qui n'a jamais été égalé en aucune langue. Dante, si l'on veut, bénéficie de la même chance que la Bible et pour des raisons asssez analogues : qui ne ne sont pas, Dieu merci! de pure littérature. Si le *Mahabarata* n'a pas une semblable fortune, c'est que, malgré tout, son contenn nous touche de moins près, et que vraiment sa longueur excède la faculté d'absorption qui reste à nos estomacs frivoles. Ne parlons pas du *Kalevala*, qui est aussi artificiel que les poèmes d'Ossian, et qu'on est excusable de trouver assommant si l'on n'est pas Finnois de naissance ou linguiste spécialisé dans les idiomes finno-ougriens.

On nous dira que l'ennui n'est pas un critère valable. En effet il n'est invoqué comme tel que depuis moins d'un siècle : depuis que la vie est plus hâtive, les divertissements plus tumultuaires. Avant les chemins de fer, le télégraphe, les avions, il paraissait tout naturel de lire *la Nouvelle Héloïse* de bout en bout, ou *l'Astrée*, que j'ai dépouillée quand j'avais vingt ans par devoir universitaire, non par plaisir. *La Nouvelle Héloïse* a pourtant figuré comme un des *best sellers* les plus incontestables, *l'Astrée* aussi, et les voilà dans la nécropole des mammouths. Les *Amadis*, c'est-à-dire les versions innombrables d'un roman franco-espagnol, ont été, il y a trois cents, il y a deux cents ans, la lecture quotidienne de tous les semi-lettrés, de toutes les femmes sentimentales. Où sont passés les *Amadis?* Et les diverses moutures du Cycle breton, peut-on croire sans effort qu'elles nourrirent l'imagination de tous les pays d'Europe? Aujourd'hui, on ne trouve plus les récits de la « Table Ronde » qu'en condensés élégants comme ceux de Jacques Boulenger; le théâtre, le cinéma même en raniment de temps à autre, une légende partielle, mais la vue d'ensemble, à qui en est-elle réservée? Si le seigneur Quichotte avait des successeurs, c'est à des aventures de Far-West et non à des exploits de chevalerie qu'ils essaieraient de conformer leur vie. Et, cela dit en passant, êtes-vous sûr d'avoir lu *Don Quichotte* autrement qu'en abrégé?

Telle est peut-être la destinée des chefs-d'œuvre, de finir en digests. Il viendra un temps où *les Trois Mousquetaires*, où *les Misérables*, où Balzac, où Zola, où Proust ne survivront que sous forme d'une imagerie découpée. Les circonstances qui ont tué l'épopée tueront à son tour le roman : savoir, le manque de loisir, la difficulté de lire une œuvre trop longue, et puis la baisse générale des esprits, qui se traduit par une contention plus rare, une étourderie plus fréquente, une lassitude de tout effort. Enfin, le roman n'aura retenu longtemps son public que par ses qualités réalistes : il informait le public de mœurs curieuses ou des personnages émouvants mais, que l'on imaginait sans trop d'effort. Mais encore fallait-il que les aventures qu'il contait, ne fussent pas trop lointaines, sublunaires. Quand Madame Bovary sera aussi étrangère à nos descendants que nous le sont Vasco de Gama ou Godefroy de Bouillon, son histoire n'intéressera plus que les raffinés, les érudits; on la traitera comme une fable naïve et

oiseuse. Car, hélas! la postérité, au bout de quelques siècles, se réduit à quelques étudiants.

Pourquoi ne pas avouer une vérité si humaine? Craint-on qu'elle ne décourage les écrivains d'écrire? Simplement elle les rappellerait à certain relativisme : rien de ce qu'ils produisent n'est vraiment destiné à vaincre la mort. Ou du moins, les pièces maîtresses de l'art ne comptent pour durer que sur une élite infime, une petite coterie d'initiés, laquelle peu à peu disparaîtra aussi. Les littératures comme les civilisations, doivent apprendre qu'elles sont mortelles. Toutefois il faut maintenir dans les âmes simples l'illusion du contraire : de la civilisation comme de la littérature on se transmet ainsi une notion tout idéale qui aide à servir l'une et l'autre, à mener un combat perpétuel où l'on est sûr d'être, à la longue, vaincu.

ANDRÉ THÉRIVE.



*L'Administrateur :* MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1956. 67006.